

2m11.3016.10

Université de Montréal

Contribution de la psychanalyse freudienne
à l'étude de la personnalité politique

par

David Laureti

Département de science politique

Faculté des Arts et Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade
de *Maître ès Sciences* (M. Sc.)
en science politique

Décembre 2001

© David Laureti, 2001



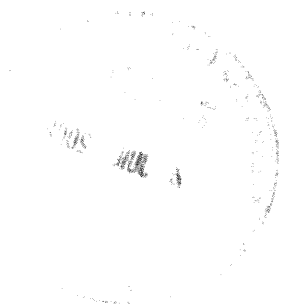
JA

39

U54

2002

N. 012



Université de Montréal
Faculté des Études Supérieures

Ce mémoire intitulé :
Contribution de la psychanalyse freudienne
à l'étude de la personnalité politique

présenté par :

David Laureti

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

M. Laurent McFalls
président-rapporteur

M. Denis Monière
directeur de recherche

M. Jean-H. Guay
membre du jury

Sommaire

La science politique a toujours cherché à expliquer ce qui pouvait amener un homme ou une femme à se consacrer à l'accession et à l'exercice du pouvoir politique. Son évolution l'a mené à développer des modèles d'explication complexes, renvoyant du même coup à une définition du leadership politique sans cesse renouvelée. Peu systématisées, ces nombreuses tentatives se heurtent pourtant à chaque fois à un phénomène qui nécessite toujours plus de précision. En intégrant à ses modèles des concepts provenant d'autres disciplines, la science politique a élargi son cadre théorique. De ce fait, de nouveaux modèles ont vu le jour. Pour l'étude des leaders politiques, la psychanalyse s'est avérée une discipline privilégiée par un bon nombre de politicologues.

Cet écrit cherche à analyser le cadre théorique de la psychanalyse afin d'évaluer sa capacité à répondre à la problématique que soulève l'étude des leaders politiques quant à leur personnalité et à leurs motivations. En mettant à jour les processus inconscients et leur influence sur les sentiments conscients, la psychanalyse a permis d'élargir le champ des connaissances en ce qui a trait à la psychologie des leaders. Or dans ce cadre d'application, la psychanalyse peut-elle décrire et expliquer les facteurs psychologiques de motivation qui peuvent concerner tout homme de pouvoir ? En fournissant des éléments qui permettent, au-delà de ses applications *cliniques*, de mieux comprendre les facteurs psychologiques à l'oeuvre dans le développement de l'homme politique, la psychanalyse possède-t-elle la rigueur analytique nécessaire pour répondre efficacement aux questions non résolues par la science politique ? Est-il possible de parler d'une psychanalyse politique ?

Pour répondre à ces questions, la construction de Sigmund Freud sera analysée. Nous en dégagerons les apports et les limites. L'étude du leadership politique s'est surtout faite à partir de l'étude de la personnalité. Les incursions de la psychanalyse dans ce domaine se sont avérées suffisamment convaincantes pour qu'à tout de moins il soit donné à penser que son utilisation dans le domaine politique ouvre la voie à de nouvelles hypothèses à vérifier.

Mots-clés : Psychologie politique, Leadership politique, Psychanalyse, Pouvoir politique.

Abstract

For years, political science has tried to explain what pushes men and women to devote themselves to the acquisition and exercise of political power. The evolution of this discipline has brought it to develop models of increasing complexity, although returning at the same time to a continually renewed definition of political leadership. However, with little systematization, these many attempts have run up each time against a wall : this phenomenon requires increasing precision. By integrating into its models concepts coming from other fields, political science has widened its theoretical framework. Through this, new models have been created. The study of political leadership has been renewed, in part, by the contribution of psychoanalysis. It is this approach which will be analyzed in this paper.

By updating political science's view of unconscious processes and their influence on conscious feelings, psychoanalysis enlarged the field of knowledge in the psychology of political power and subsequently in a political leader's motivations to reach this power. The main question which concerns this paper is as follows: Within its theoretical framework, can psychoanalysis be a model capable of bringing elements which provide, beyond their clinical applications, a better understanding of *political man* ?

To answer this question, the constructs of Sigmund Freud will be analyzed. We will bring out the contributions and the limits of the model. The incursions of psychoanalysis in the study of personality have proven the model sturdy enough to believe that its use in the field of politics will pave the way for new assumptions to be verified.

Key words : Political psychology, Leadership, Psychoanalysis, Political power.

Table des matières

•	Sommaire / Abstract	i
•	Remerciements	v
•	Introduction	1
•	1.0 Première partie : Le sujet dans son champ	8
	1.1 Les théories élitistes	11
	1.1.2 G. Mosca : l'imposture de la souveraineté populaire	12
	1.1.3 V. Pareto : l'élite gouvernementale	16
	1.1.4 R. Michels : dans quelle mesure la démocratie est-elle désirable ?	20
	1.1.5 C.W. Mills : l'élite du pouvoir	23
	1.2 La théorie de la polyarchie : qui gouverne ?	27
	1.3 Reconstruction et discussion	30
	1.4 Les théories du leadership politique	32
	1.4.1 Préambule : psychologie et personnalité	34
	1.4.2 Les études comparatives	36
	1.4.2.1 L'orphelinat précoce et les leaders politiques	37
	1.4.2.2 Les leaders politiques et le rang familial	40
	1.4.2.3 Les leaders partagent-ils des motivations spécifiques communes ?	44

1.4.2.4 La typologie présidentielle de J.D. Barber	46
• 2.0 Seconde partie : De la psychanalyse : conceptions, hypothèses et axiomes	49
2.1 Remarques historiques	51
2.2 Les postulats de la psychanalyse	55
2.3 La construction de Sigmund Freud	60
2.3.1 Les thèses fondamentales de <i>L'introduction à la psychanalyse</i>	61
2.3.2 La théorie psychanalytique et la personnalité	66
2.3.3 Théorie psychanalytique et analyse des comportements sociaux	75
2.4 L'apport de la théorie psychanalytique	83
2.5 Les limites de la théorie psychanalytique	90
2.5.1 Une réponse de la psychanalyse	95
• 3.0 Troisième partie : Contribution de la psychanalyse à l'étude de la personnalité politique	100
3.1 Le "cas" de Woodrow Wilson	102
3.1.1 L'enfance et la jeunesse de T.W. Wilson	103
3.1.2 Le portrait psychologique de T.W. Wilson	107
3.1.3 Impact de la personnalité sur le choix de la carrière politique	113

3.1.4 Regard sur l'ouvrage	120
3.2. Analyse de la valeur des psychobiographies	122
3.3 Peut-on réellement parler d'une psychanalyse politique ?	128
• Analyse exploratoire : la construction d'Alfred Adler	136
• Conclusion	143
• Bibliographie	152

Remerciements

Je reste au demeurant convaincu que mon texte a bénéficié des questions qui lui ont été adressées de la part de mon directeur de recherche, le professeur Denis Monière. Pour cela et pour l'ouverture qu'il a manifesté à l'égard de mon sujet d'étude, que le professeur trouve ici le témoignage de ma reconnaissance.

Merci à mes parents et à ma soeur qui donnent sans compter.

Merci à Marie-France de m'avoir incité à poursuivre ma réflexion.

Au plan financier, j'aimerais exprimer ma gratitude à l'égard des gens de la CIBPA.

“Superbia, Invidia ed Avarizia sono le
tre faville che hanno i cori accesi”
Dante, *La Divina Comedia, L'inferno*

Pourquoi faire de la politique ? Pourquoi vouloir occuper une position de pouvoir ? Pourquoi consacrer une partie de sa vie à l'exercice d'une profession quotidiennement surveillée et critiquée par les journalistes et les éditorialistes, ridiculisée par les caricaturistes et les humoristes, mise en doute par l'opinion publique aujourd'hui méfiante et cynique face à ce que les politiciens disent et font ? En dépit de ces contraintes¹ et ce, à toutes les époques, qu'est-ce qui motive un homme ou une femme à se consacrer à la chose publique ? Pourquoi certains individus consacrent-ils une part essentielle de leur énergie à l'accession et à l'exercice du pouvoir politique ?

La science politique a fait de ces questions une problématique qui lui est propre et spécifique. En cherchant à savoir comment les hommes se gouvernent, elle a développé une variété de modèles explicatifs apportant chacun à leur tour des perspectives nouvelles, un regard nouveau sur un phénomène complexe. L'évolution qu'a connue la science politique l'a doté d'objets de recherche fort disparates, mais c'est réellement au XXI^{ème} siècle que l'étude du pouvoir et des comportements politiques fut placée au centre d'une science qui pose désormais comme postulat “l'universalité de la domination, des relations de pouvoir ou de la concurrence comme mode d'appropriation des biens rares.”²

L'étude du leadership politique est devenue un objet offrant de vastes possibilités théoriques. Or, les nombreuses tentatives d'explication, peu systématisées, se heurtaient à

¹L'emploi procure certainement un nombre de gratifications. Si la plupart des enquêtes révèlent que la richesse n'est pas au centre des motivations qui poussent un individu à se lancer dans la carrière politique (Rossi-Landi, 1978), on ne doit pas oublier la gloire et la reconnaissance que procure une victoire électorale.

²Monière, D. Guay, J.-H. *Introduction aux théories politiques*. Montréal, Québec/Amérique, 1987. pp. 50-51.

chaque fois à un phénomène qui nécessitait toujours plus de précision. Dès les débuts, les chercheurs ont été confrontés à certains problèmes notamment celui de la définition même du concept de leader politique. G. D. Paige et J. M. Burns s'entendent pour dire que le concept de leader politique n'avait pas fait l'objet d'une investigation systématique par la science politique et que la diversité des définitions du concept ne laissait pas présager la constitution d'un modèle d'explication convaincant.¹

Comme le rapporte D. Jacquin dans son mémoire de maîtrise intitulé *Qui devient leader et pourquoi ?*, la science politique a comblé ces lacunes quant à la définition du concept de leader lorsqu'elle a intégré à ses modèles des concepts provenant de disciplines autres. La psychologie a, en ce sens, contribué à l'analyse des phénomènes politiques et cette union s'est traduite par la création d'une sous-discipline, la psychologie politique.²

En ce qui concerne l'étude du leader, les modèles ont très tôt posé le primat de la personnalité comme point de départ d'un modèle explicatif. Les modèles ainsi constitués avaient toutefois l'inconvénient de présenter la personnalité comme quelque chose d'acquis. Dans les faits, on s'expliquait assez mal le rôle de cette dernière comme élément fédérateur d'un goût pour le pouvoir et encore plus difficilement comment elle se développait chez les leaders politiques.³ En ne considérant que des déterminants "extérieurs", les modèles

¹Paige, G.D. *The Scientific Study of Political Leadership*. New York, The Free Press, 1977; Burns, J.M. *Leadership*. New York, Harper & Row Publishers, 1978. p. 2.

²Jacquin, D. *Qui devient leader et pourquoi ?* Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1992. p. 1.

³On s'explique toujours très mal ce qui amène un individu à privilégier la carrière politique plutôt qu'une autre dans l'hypothèse où le travail est considéré comme un domaine d'échappement à une tension psychologique vécue consciemment ou inconsciemment. En ce qui concerne les raisons qui poussent un individu, à la lumière d'une personnalité particulière, à choisir la carrière politique, la recherche est encore à faire.

développés reposaient davantage sur un “sociologisme” incapable de rendre compte efficacement de l'ambition politique au point de vue individuel.

L'exemple des études comparatives qui cherchaient à identifier des constantes parmi les personnalités politiques dans le but de découvrir ce qui les distinguait du reste de la population faisaient dire à R. E. Lane : “the idea of a such distinctive type of person, political man, is attractive in many ways : if there such a type, it would do much to clarify the problems of leader selection, circulation of elites, and so forth.”¹

La psychologie politique ouvrait alors à de vastes perspectives d'explication des phénomènes politiques. L'étude du leader constituait un champ privilégié par la nouvelle discipline.² Or en raison de l'hétérogénéité des théories psychologiques et des méthodes utilisées, il n'existe pas encore de corpus théorique capable d'unifier entre elles les différentes recherches existantes. H. Lasswell fut un des premiers politologues à utiliser la psychanalyse dans l'étude des leaders politiques et principalement de leurs motivations.³ Par les nouvelles possibilités théoriques qu'elle offrait, la psychanalyse constituait désormais une approche originale et potentiellement cohérente pour traiter du domaine politique et de surcroît, par l'intérêt qu'elle offrait au point de vue de l'étude de la personnalité, elle permettait de rendre compte efficacement des mécanismes à la base de la propension à faire une carrière politique. En fournissant des éléments qui permettaient, au-delà de ses applications *cliniques*, de mieux comprendre les facteurs psychologiques à l'œuvre dans le développement de l'homme

¹Lane, R. *Political Life ; why people get involved in politics*. Illinois, The Free Press, 1959. p. 97.

²Jacquin. D. *Op. Cit.* p. 2.

³Lasswell, H.D. *Psychopathology and Politics*. Chicago, Vicking Press, 1960.

politique, la psychanalyse apportait un type de connaissance qui trouvait de vastes applications et ce, dans divers domaines et disciplines.

Notre travail consiste ici à faire la présentation et l'analyse d'une des principales théories utilisée en psychologie, soit la psychanalyse, afin d'évaluer sa capacité à répondre à la problématique que soulève l'étude des leaders politiques quant à leur personnalité et à leurs motivations. En quoi l'étude de la "personnalité politique" est-elle problématique ? La réponse réside dans la difficulté ou l'inefficacité des modèles traditionnels de la science politique à rendre compte efficacement du phénomène. Compte tenu de cette difficulté épistémologique, on peut penser que la psychanalyse, qui propose de nouveaux modèles d'explication, permet, à la lumière d'un autre cadre théorique, un approfondissement des connaissances en ce qui concerne la psychologie du leader.

La principale découverte de la psychanalyse est la mise à jour des processus inconscients et de leur influence sur les sentiments conscients. Il s'avère intéressant de porter cette application à l'analyse des phénomènes politiques pour découvrir la nature et l'importance de ces processus inconscients sur les désirs, les croyances et sentiments politiques.¹ Ce mémoire cherche à identifier les possibilités théoriques fournies par la psychanalyse pour compléter l'analyse de la personnalité des leaders politiques. À l'instar de M. Berger, notre intention est de présenter les processus psychiques à l'œuvre dans la conquête et l'exercice du pouvoir.² Nous chercherons à savoir si, à partir des modèles développés par la psychanalyse, il est possible de décrire les facteurs psychologiques de

¹Money-Kyrle, R.E. *Psychanalyse et horizons politiques*. Toulouse, Privat, 1985. p. 21.

²Berger, M. *La folie cachée des hommes de pouvoir*. Paris, Albin-Michel, 1993. p. 22.

motivation qui peuvent concerner tout homme de pouvoir. D'abord par la présentation et ensuite par l'analyse du modèle psychanalytique, nous chercherons à décrire le fonctionnement mental particulier des individus qui s'investissent dans la prise et l'exercice du pouvoir politique. Par cette démarche, nous voulons répondre à la question qui chapeaute ce travail : compte tenu de son cadre théorique, des modèles développés et de ses concepts fondamentaux, est-ce que la théorie psychanalytique peut s'avérer opératoire dans la méthode appliquée en science politique et si tel est le cas, comment s'organise la théorie autour de la question de la personnalité politique ? Ultimement, nous pourrons évaluer dans quelle mesure la théorie psychanalytique permet d'apporter une "réponse" aux lacunes des théories politiques classiques. L'exploration de la théorie psychanalytique devient le fil conducteur de notre travail. Notre lecture des recherches classiques en psychanalyse nous a permis de constater de profondes différences entre les auteurs. En raison de l'étendue de la littérature, nous avons préféré nous restreindre à la construction de Sigmund Freud qui constitue la figure centrale d'un point de vue théorique.

Aujourd'hui, l'école psychanalytique est devenue un vaste ensemble dans lequel s'est constitué une série de sous-ensembles qui rend difficile une dénomination commune. Sans rejeter l'apport de ces "nouvelles écoles", nous nous bornerons à la présentation de la théorie psychanalytique dans ce qu'elle a de plus *classique* c'est-à-dire, celle de son fondateur. Ce choix méthodologique ne nous empêchera toutefois pas de nous intéresser aux théories développées par l'un des premiers collaborateurs de Freud, le docteur Alfred Adler sur lequel nous reviendrons plus tard.

La première partie de notre travail traitera du leadership tel qu'il est analysé par la science politique. Nous examinerons de quelle façon la science politique est parvenue à se constituer ses propres modèles d'explication des motivations à l'accession et à la prise effective du pouvoir. À travers l'examen des théories classiques dominantes en science politique, nous serons en mesure d'évaluer les forces et les faiblesses des modèles.

La seconde partie tentera de dégager les apports de la psychanalyse. Dans ce que nous avons intitulé "De la psychanalyse : conceptions, hypothèses et axiomes", nous traiterons à la fois du cadre théorique qu' "impose" la théorie psychanalytique ainsi que de la manière dont s'articule son discours dans le domaine des sciences sociales. Ensuite, nous ferons une présentation systématique des concepts et postulats qui constituent la théorie. Nous insisterons sur une question centrale, au cœur du débat qui entoure l'application de la théorie psychanalytique à la science politique à savoir "est-ce que la biographie psychanalytique est possible en science politique ?" Autrement dit, peut-on utiliser de façon féconde les postulats et concepts psychanalytiques pour l'étude du leadership politique ? La psychanalyse possède-t-elle la rigueur analytique nécessaire pour répondre efficacement aux questions non résolues par la science politique ? Est-il possible de parler d'une "psychanalyse politique" ?

La dernière partie de notre travail présentera une analyse exploratoire d'une théorie psychanalytique développée par un des premiers collaborateurs de Freud, mais aussi un des premiers dissidents, le docteur Alfred Adler. Nous sommes bien conscients que la nature de ce travail ne nous permet pas d'analyser en profondeur chacun des aspects de cette construction théorique. C'est pourquoi nous avons voulu y donner un caractère exploratoire, une sorte d'ouverture sur une possibilité d'application théorique puisque la validité de notre

travail ne se situe qu'à ce niveau.

Un fait domine une bonne partie de l'histoire politique de l'humanité : le rôle des “grands hommes”. L'existence des “grands hommes” vient d'abord de ce qu'il y a, chez certains individus, un ensemble de qualités humaines particulières ce qui faisait dire à F. Demichel que “la conjonction de la personnalité de ces hommes et des idées qu'ils défendent peut avoir, à un moment historique donné, une influence déterminante.”¹ La science politique doit s'outiller pour la compréhension d'un phénomène aussi complexe et c'est sur ce point que nous entendons débiter notre travail.

¹Demichel, F. *La psychanalyse en politique*. Paris, PUF, 1974. p. 27.

“La politique est magie. Celui qui saura utiliser les forces des profondeurs, celui-là on le suivra.”
Hugo Von Hofmannsthal, *Buch der freunde*

Première partie : le sujet dans son champ

Nous le disions en introduction ; le XXI^{ème} siècle est celui où la science politique s'est penchée sur l'étude du pouvoir et des comportements politiques. Conséquemment, cette orientation de la discipline a ouvert la voie à l'étude des hommes politiques. Bien évidemment, le sujet en lui-même avait été abordé par les philosophes de l'Antiquité grecque dans leur réflexion sur la cité et la morale ainsi que par les penseurs de la Renaissance comme Machiavel qui, dans leur réflexion sur la souveraineté, voyaient émerger les premières tentatives d'une démarche qui se voulait scientifique. Le XXI^{ème} siècle offrait quant à lui une nouvelle approche, un angle nouveau pour aborder l'homme politique.

La science politique, en s'inspirant d'autres disciplines, a développé des modèles d'explication et des instruments complexes pour l'analyse du pouvoir politique. Que ce soit par l'analyse institutionnelle ou encore par l'étude du fonctionnement des partis politiques, la science politique, comme science autonome, a cherché à savoir, selon la formulation de H. Lasswell, qui fait quoi, quand et comment ?

Les théories élitistes, en mettant en perspective la séparation effective qui existe entre les dirigeants et les dirigés, ont rapidement reconnu la spécificité d'un pouvoir politique indépendant des bouleversements sociaux notamment par l'explication hiérarchique qu'elles donnent de la structure du pouvoir.¹ Nous verrons donc dans un premier temps la portée des

¹Birnbaum, P. *Le pouvoir politique*. Paris, PUF, 1977. p. 2.

théories de G. Mosca, V. Pareto, R. Michels et C. W. Mills. Dans un deuxième temps, nous examinerons une seconde théorie, une sorte de réponse aux théories élitistes, qui soutient que la structure du pouvoir politique n'est pas stable, qu'il existe une circulation des élites qui n'entraîne pas la monopolisation du pouvoir politique. La théorie de la polyarchie de R. Dahl sera alors examinée. Nous porterons enfin notre attention sur une théorie plus "spécifique", celle du leadership politique. Développée principalement à partir de concepts issus de la psychologie, la théorie du leadership politique cherche à savoir s'il existe un chemin particulier qui mène à la carrière politique d'une part et, d'autre part, cherche à connaître les qualités particulières requises pour l'accession et la prise du pouvoir politique. Nous insisterons davantage sur cette théorie ainsi que sur ses principaux auteurs, cette théorie étant évidemment plus rapprochée de notre question de recherche. Il sera tout de même intéressant de faire converser R. Lane, J. Barber et H. Lasswell avec les auteurs que nous avons cités plus tôt.

Au terme de cette discussion, une image d'ensemble se dégagera. Nous aurons vu comment la science politique s'est outillée pour rendre compte d'un phénomène complexe, comment elle a théorisé la personnalité politique.

Mais d'abord, qu'est-ce qu'un homme politique ? L'homme politique ne se laisse pas aisément définir. C. Ysmal le fait remarquer très justement :

Personnel politique, professionnels, élites ou leaders, ces termes (sans même parler de leurs équivalents anglo-saxons tels *decision-makers* ou *ruling class*) couramment employés les uns à la place des autres montrent sans doute l'absence d'une théorie systématique de l'ensemble des agents qui participent à la lutte pour la conquête et

l'exercice du pouvoir.¹

L'homme politique serait-il celui qui exerce “simplement” le pouvoir politique ? Pour G. Rossi-Landi, cette définition est à la fois trop large et trop étroite.² Trop large d'une part car elle implique tous les fonctionnaires qui participent à l'exercice de ce pouvoir, mais également trop étroite en éliminant tous ceux qui un jour ont aspiré à l'exercice de ces fonctions et qui n'y sont pas parvenus. Pour cette raison, la définition doit être élargie et inclure non seulement les individus qui détiennent le pouvoir politique, mais également l'ensemble de ceux qui prétendent ou ont prétendu à l'élection.³ On peut donc inclure dans la catégorie “hommes politiques” la “strate étroite d'individus se [trouvant] bien plus profondément engagée dans la pensée politique, la controverse et l'action que le reste de la population.”⁴ Nous rejoignons également J. Meynaud lorsqu'il parle des hommes politiques comme d'une minorité “engagée dans la compétition dont l'exercice du pouvoir est l'enjeu.”⁵

C. Ysmal précise le contenu de cette définition :

Personnel politique, voire *decision-makers*, sont sans doute les plus neutres ou les plus platement descriptifs : ils couvrent un recensement de tous ceux qui œuvrent à l'intérieur de l'entreprise politique opposée, en droit sinon en fait, aux entreprises de la société. Ils sont aussi ceux qui ouvrent le champ plus vaste, des adhérents de

¹Ysmal, C. “Elites et leaders” in Grawitz, M., Leca, J. *Traité de science politique tome III : L'action politique*. Paris, PUF, 1985. p. 573.

²Rossi-Landi, G. *Les hommes politiques*. Paris, PUF, coll. “SUP”, 1978. p. 5.

³Rossi-Landi, G. *Ibid.* p. 6.

⁴Dahl, R. *Qui gouverne ?* Paris, Armand-Collin, 1971. p. 100.

⁵Meynaud, J. *La technocratie, mythe ou réalité ?* Paris, Payot, 1964. p. 9.

parti aux ministres en passant par les dirigeants des formations politiques, les élus locaux ou les parlementaires [...]¹

Nous sommes conscients que de telles démarcations limitent la définition de l'homme politique. Rappelons toutefois que le but de notre travail n'est pas de connaître les fonctions des hommes politiques mais bien de comprendre les motivations qui poussent ces derniers à l'exercice de ces fonctions. En proposant les définitions précédentes, nous voulions simplement indiquer de qui nous parlons.

1.1 Les théories élitistes

Le concept de pouvoir est peut-être le plus fondamental en science politique. Dans la mesure où le processus politique est l'élaboration, la distribution et l'exercice du pouvoir, la théorie doit chercher à répondre à qui revient cette possibilité réelle de choisir, donc de gouverner. S'il y a consensus sur le fait que la direction des affaires publiques s'exerce par une minorité, on ne s'entend pas quant à la nature et à la qualité de cette minorité dirigeante à en juger par l'importance du nombre de travaux consacrés au sujet et parmi lesquels les points de vue des auteurs divergent fondamentalement.

Les théories élitistes cherchent à démontrer l'autonomie du politique par rapport aux champs économique et social. Les théoriciens fondateurs de cette école, et ce malgré les éléments qui les différencient au point de vue théorique, s'entendent pour établir une opposition élite / masse, une différence radicale entre gouvernants et gouvernés. Pour G.

¹Ysmal, C. *Op. Cit.* p. 573.

Busino, l'élitisme fait appel à la fois à la désignation d'une minorité disposant d'un prestige découlant de qualités naturelles valorisées socialement ainsi que d'un déterminant d'où est issue cette minorité.¹ Il poursuit en affirmant que "l'élitisme désigne des systèmes sociaux qui favorisent certains individus aux dépens du plus grand nombre [assurant] des privilèges à une minorité, à un petit groupe dont certains attributs particuliers sont valorisés arbitrairement."² En faisant une lecture de l'histoire des sociétés perpétuellement guidées par des minorités, par une classe dominante, les théoriciens élitistes critiquent l'ordre existant avec un réalisme qui est sans doute à l'origine du succès et de la popularité de la théorie. En cherchant à comprendre comment fonctionnent les systèmes sociaux, les théories élitistes cherchent par extension à démontrer que les hommes, par nature, sont inégaux, que la configuration même de la société et des rapports sociaux renforce la domination d'une minorité sur une majorité qui fait toujours dire à G. Busino que la démocratie est une duperie ou, dans le meilleur des cas, un mirage.³

Examinons ici comment s'organisent les théories élitistes à la lumière des schémas d'abord développés par G. Mosca et ensuite par V. Pareto, R. Michels et C.W. Mills.

1.1.2 La construction de G. Mosca : l'imposture de la souveraineté populaire.

Pour G. Mosca, la vision élitiste de la société politique s'exprime ainsi :

¹Busino, G. *Elites et élitisme*. Paris, PUF, coll. "Que sais-je ?", 1992. p. 4.

²Busino, G. *Idem*.

³Busino, G. *Ibid.* p. 8.

Among the constant facts and tendencies that are to be found in all political organisms, one is so obvious that it is apparent to the most casual eye. In all the societies - from societies that are meagerly developed and have barely attained the dawns of civilization, down to the most advanced and powerful societies - two classes of people appear - a class that rules and a class that is ruled. The first class, always the less numerous performs all political functions, monopolizes power and enjoys the advantages that power brings, whereas the second, the more numerous class, is directed and controlled by the first, in a manner that is now more or less legal, now more or less arbitrary and violent, and supplies the first, in appearance at least, with material means of subsistence and with the instrumentalities that are essential to the vitality of the political organism.¹

Cette “prémisse”, Mosca la tire de l'expérience historique et elle lui servira de point d'appui à l'élaboration de sa théorie de la classe politique. Dans sa *Theorica*, Mosca pose d'abord le primat d'une classe politique dirigeante constituée d'un petit nombre d'individus. Cette classe, non seulement détient le pouvoir sur une majorité de gouvernés, mais est surtout dotée d'une organisation ce qui lui assure une force organisationnelle qui légitimise son pouvoir dans le lien qu'elle entretient avec la classe dominée. À ce sujet il dira :

In reality, the domination of an organized minority, obeying a single impulse, over the unorganized majority is inevitable. The power of any minority is irresistible as against each single individual in the majority who stands alone before the totality of the organized minority. At the same time, the minority is organized for the very

¹Mosca, G. *The Ruling Class, Elementi di Scienza Politica*. [trad. Hannah D. Kahn] New York, McGraw Hill Book Co., 1939. p. 50.

reason that it is a minority. A hundred men acting uniformly in concert, with a common understanding, will triumph over a thousand men who are not in accord and can therefore be dealt with one by one.¹

À partir de cette base théorique, Mosca développe un modèle voulant que la classe politique doive représenter une vaste gamme de valeurs sociales. Pour Mosca, cette classe politique est composée d'individus "supérieurs". Ce sont les qualités individuelles qui constituent les programmes politiques caractérisés par des valeurs politiques prônant l'ordre social, le libéralisme politique et le réformisme social. Au-delà d'une classe politique qu'il définit de façon systématique, le modèle de Mosca débouche, selon C. Ysmal, sur une conception négative du régime parlementaire dans la mesure où il est faux d'admettre que la représentation du peuple "comme transfert libre et spontané de la souveraineté des électeurs à un certain nombre d'élus"² soit envisageable. À ce sujet, il écrit :

What happens in other forms of government - namely, that an organized minority imposes its will on the disorganized majority - happens also and to perfection, whatever the appearances to the contrary, under the representative system. When we say that the voters "choose" their representatives, we are using a language that is very inexact. The truth is that the representative *has himself elected* by the voters, and, if that phrase should seem too inflexible and too harsh to fit some cases, we might qualify it by saying that *his friends have him elected*. In elections, as in all other manifestations of social life, those who have the will and, especially, the moral,

¹Mosca, G. *Ibid.* p. 53.

²Ysmal, C. *Op. Cit.* p. 606.

intellectual *means* to fore their will upon others take the head over the others and command them.¹

Et aussi :

On a déjà dit que le régime représentatif peut bien fonctionner là où les conditions de la société sont telles qu'elles le rendent possible. Il est tout d'abord nécessaire qu'il y ait une classe moyenne permettant aux individus qui la composent, ou à la plupart d'entre eux, de vivre de façon à ne pas être aux dépendances directes des gouvernants et à avoir une classe politique leur permettant une coopération efficace à l'action de la bureaucratie. Là où ces conditions n'existent pas, le régime représentatif sera une apparence et non pas une réalité. Et là en ces conditions appartenant au passé et non au présent, il déchoit rapidement.²

Sur la distinction qu'il observe entre les dirigeants et les dirigés, entre élite et masse, Mosca décrit deux types d'élites : les élites "aristocratiques" ou fermées qui s'opposent à tout renouvellement et des élites "démocratiques" celles-là ouvertes à l'intégration d'éléments extérieurs issus de la masse.

Mosca n'insiste toutefois pas sur les "lieux" d'où l'on peut exercer les divers types de pouvoir dans une société. À ce sujet, G. Busino affirme que Mosca "ne distingue pas nettement les divers niveaux de pouvoir, d'où un certain flottement dans les critères permettant de distinguer la classe dirigeante de la classe politique."³ En ne prenant pas en compte la

¹Mosca, G. *Op. Cit.* p. 65.

²cité par Albertoni, E.A. *Doctrines de la classe politique et théorie des élites*. Paris, Méridiens Klincksieck, 1987. p. 139.

³Busino, G. *Op. Cit.* p. 12.

structure des forces sociales à l'œuvre dans la constitution de la classe politique, le système théorique de Mosca s'appuie sur de nombreuses hypothèses qui rendent l'application de son modèle plus restreinte.

Voyons désormais ce qu'un contemporain de G. Mosca apporte au point de vue de l'approche psychosociologique de l'élite.

1.1.3 La construction de V. Pareto : l'élite gouvernementale.

Si, pour G. Mosca la constitution d'une classe intrinsèquement homogène est l'explication ou plutôt une conséquence de l'inégalité sociale dans la distribution et l'utilisation du pouvoir politique, le développement de la théorie élitiste ne s'arrête pas là. Elle se transforme, elle s'enrichit des différents apports qui modifieront la compréhension du phénomène. Du point de vue historique, c'est un contemporain de Mosca qui contribua à l'élaboration d'une "école italienne" des élites par la reconnaissance, entre autres, de groupes "en concurrence entre eux pour la conquête et la gestion du pouvoir."¹

V. Pareto s'intéresse donc à la question de la constitution de l'élite en y introduisant pour la première fois, des variables psychosociologiques. Pour Pareto, l'inégalité entre les hommes est un fait de nature. Or, comme les sociétés ne sont pas homogènes, elles se divisent en groupes très hétérogènes qui se livrent une lutte pour l'exercice du pouvoir. Rappelons que c'est un élément typiquement politique qui constituait la spécificité de la construction de G. Mosca. C'est sur ce plan que diffère la construction de Pareto. En ne limitant pas son modèle au cadre politique et étatique, Pareto a élaboré un concept de l'élite

¹Albertoni, E.A. *Op. Cit.* p. 151.

essentiellement sociologique. Prenant en compte le contexte économique et sociologique, “la doctrine de Pareto se définit, elle, comme une vision plus générale du développement social fortement dérivée d'une considération internationale de la dynamique économique du monde moderne et industrialisé.”¹

Pour la construction paretienne de l'élite, le concept de classe n'est pas incompatible avec la théorie de la lutte des classes. On ne se surprendra pas de constater que l'élite politique a conscience de former un groupe supérieur, séparé du reste de la société, qu'elle est soudée par une puissante cohésion interne, qu'elle a le sens du *complot* et sait déployer des stratégies pour faire triompher ses intérêts.²

La dimension psychologique de la construction de Pareto apparaît dans le portrait qu'il trace de l'élite politique et qu'il voit se constituer à partir “de sentiments, des idéaux, et des motivations illogiques des individus” mais aussi “d'une capacité réelle, chez les groupes qui veulent compter, dominer, d'obtenir le consensus en organisant les idées, les sentiments des individus à l'aide de représentation collective.”³

Mais si l'élite peut trouver des points de repères communs du point de vue de sa constitution psychologique, cette dernière la contraint à se diviser au point de vue de sa constitution interne. Pareto distingue entre autres l'*élite gouvernementale* de l'*élite non-gouvernementale*. À ce sujet, il affirme : “nous avons donc deux couches dans la population : 1) la couche inférieure, la classe étrangère à l'élite [...] ; 2) la couche supérieure, l'élite qui se

¹Albertoni, E.A. *Ibid.* p.153.

²Beaudoin, J. *Introduction à la science politique*. Paris, Dalloz, 1996. p. 98.

³cité par Albertoni, E.A. *Op. Cit.* p.154.

divise en deux : a) l'élite gouvernementale, b) l'élite non-gouvernementale.”¹ La logique amène Pareto à considérer que l'inégalité entre les hommes n'est pas le produit de forces économiques ou de capacités organisationnelles mais trouve racine dans la possession de qualités psychologiques qui fonderaient la supériorité de l'élite. Or, s'il est possible pour Pareto de distinguer deux couches dans la population, il explique assez mal comment est constituée l'élite politique, la couche supérieure. En considérant que “ceux qui possèdent les indices les plus élevés dans la branche où ils déploient leur activité composent l'élite,”² Pareto ne va guère plus loin au point de vue de son explication en convenant que l'élite tire sa supériorité du fait que les individus qui la composent possèdent un tempérament fort, une différence naturelle qui explique leur réussite.³

L'élite est donc pour V. Pareto ni totalement ouverte ni totalement fermée ce qui fait dire à G. Rossi-Landi que cette configuration "est le meilleur antidote aux révolutions "⁴ Or, s'il existe une faible mais réelle perméabilité au niveau de l'élite politique, cela signifie que cette classe est soumise à des pressions qui peuvent, à défaut de la faire éclater, la transformer.

Pareto écrit :

Actuellement dans nos sociétés, l'apport de nouveaux éléments indispensables à la persistance de l'élite provient des classes inférieures et principalement des classes rurales. Ce phénomène des nouvelles élites, qui, par un mouvement incessant de circulation,

¹ cité par Ysmal, C. *Op. Cit.* p. 605.

² Busino, G. *Op. Cit.* p. 15.

³ Ysmal, C. *Op. Cit.* p. 607. Par ailleurs, on ne saurait trop [encore] comment expliquer le fait que certains individus possèdent ces “capacités” sinon qu’elles pourraient provenir de normes socialement valorisées.

⁴ Rossi-Landi, G. *Op. Cit.* p. 78.

surgissent des couches inférieures de la société, montant dans les couches supérieures, s'y épanouissent et ensuite tombent en décadence, sont anéanties, disparaissent, est un des phénomènes principaux de l'histoire et il est indispensable d'en tenir compte pour comprendre les grands mouvements sociaux.¹

Sur ce point, l'élite doit être capable d'intégrer constamment des éléments nouveaux provenant de l'extérieur. Cette circulation, surtout verticale ascendante mais aussi descendante est garante d'un équilibre qui permet à des éléments extérieurs d'intégrer la classe de l'élite politique.

La classe politique se trouve fragilisée par cette possibilité de pénétration. Pour assurer sa persistance dans le temps, elle doit développer des mécanismes qui lui permettent d'assurer son renouvellement. Pareto soutient que la circulation sociale permet à la classe dominante, moyennant le remplacement continu de ses constituants, d'assurer une certaine pérennité mais il réalise dans son *Traité de sociologie générale*, que les aristocraties ne durent pas, qu'il n'existe pas de loi qui gouverne la constitution et la continuité des élites.

Nous avons vu comment la théorie élitiste a été enrichie des propositions de V. Pareto. Voyons désormais comment les théories de Mosca et de Pareto sont reprises, développées et reconfigurées par la construction théorique de R. Michels.

¹Pareto, V. *Traité de sociologie générale*. Genève, Droz, 1968.

1.1.4 La construction de R. Michels : dans quelle mesure la démocratie est-elle désirable ?

Si pour Mosca, le pouvoir s'organise à travers l'existence permanente d'une minorité organisée, minorité qui légitimise son propre pouvoir sur une majorité désorganisée par l'utilisation idéologique d'un ensemble de valeurs et de convictions et que pour Pareto, la même tendance est observée au niveau international, c'est par l'étude des partis politiques que R. Michels théorise le pouvoir politique. Michels tente de “vérifier si l'organisation et [...] les caractéristiques fondamentales des structures organisées sont à l'origine et donc la cause de la naissance, de la croissance et du développement des structures du pouvoir oligarchique [...]”¹ Pour Michels, la concentration se retrouve dans tout type d'organisation même dans les partis politiques révolutionnaires de gauche qui se proposent de détruire toute forme d'inégalité car dès qu'il y a organisation, il y a concentration.

La démocratie ne se conçoit pas sans organisation. Cette organisation exige une spécialisation dans les tâches et une distinction toujours plus nette entre les dirigeants et les dirigés. Dans sa *Sociologie du parti politique dans la démocratie moderne* (1911), Michels cherche à déterminer si l'absence de démocratie est liée à la nature particulière des organisations. Au terme de son étude du parti social-démocrate allemand, il énonce une loi d'airain de l'oligarchie.

La loi sociologique fondamentale qui régit inévitablement les partis politiques peut-être formulée ainsi : l'organisation est la source d'où naît la domination des élus sur les électeurs, des mandataires sur les mandats, des délégués sur ceux qui délèguent. Qui dit organisation

¹ cité par Busino, G. *Op. Cit.* p. 18.

dit oligarchie.¹

Devant la structuration du pouvoir, devant sa complexification, les masses s'abandonnent à ceux qui se spécialisent pour l'organisation. C'est la tendance oligarchique. Michels écrit :

Plus l'appareil se complique, c'est-à-dire que ses adhérents augmentent, ses caisses se remplissent et sa presse se répand, plus le gouvernement direct de la masse perd du terrain au profit du pouvoir des comités, et plus s'affirme la tendance à remplacer les chefs occasionnels par des professionnels.²

De la différenciation des fonctions issue de la complexification des organisations, certaines fonctions tendent à s'unir, d'autres à s'éloigner ce qui donne vie à des organes qui représentent des intérêts particuliers. Ces intérêts particuliers deviennent une fin en soi pour laquelle l'organisation veillera à protéger l'existence. En considérant comme des faits que les chefs de partis soient pratiquement inamovibles et que la base soit consultée une fois à l'an comme des indicateurs d'oligarchie, Michels en vient à formuler sa loi de l'oligarchie. De ce point de vue, Michels s'intéresse surtout à la question de la représentation politique ce qui fait dire à G. Busino et C. Ysmal que la loi d'airain de l'oligarchie ne va guère plus loin que la question de la représentation telle qu'observée par J.-J. Rousseau au XVIII^e siècle. Dans la critique qu'il fait du système politique, Michels admet, à l'instar de Rousseau, que la souveraineté ne se délègue pas, qu'à partir du moment où la souveraineté est déléguée à des députés, la liberté

¹Michels, R. *Les partis politiques. Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*. Paris, Flammarion, 1971. p. 296.

²Michels, R. *Ibid.* p. 25.

cesse d'exister.¹

Mais ici s'arrête toute autre explication théorique. Michels n'arrive pas à percer la nature de la classe dirigeante, son statut. La théorisation de Michels apporte néanmoins des éclaircissements sur la tendance idéologique de la démocratie à la critique et au contrôle. P. Avril fait remarquer à ce propos que l'analyse de Michels concerne la psychologie sociale. C'est ainsi "qu'il constate d'une part l'indifférence et l'apathie politique qui tiennent à ce que la majorité des individus ne perçoit pas le sens des rapports entre le bien individuel et le bien collectif."² Et il poursuit : "cette attitude appelle des chefs ; elle entretient un sentiment de reconnaissance à leur égard, dont la manifestation la plus significative est l'identification à ces chefs de la part des militants [...]"³ Face à cette tendance, on assiste à la création de partis politiques toujours plus complexes, des partis "de plus en plus fondés sur la compétence d'une minorité."⁴ Devant cela, Michels se questionne sur la "viabilité" de la démocratie ; est-elle désirable compte tenu de ces observations ? On peut se demander si la démocratie n'est pas alors une lutte entre les oligarchies. Une question à laquelle Michels répond par l'affirmative.

Pour les trois auteurs que nous venons d'étudier, il ne fait aucun doute : l'élite politique quelle qu'elle soit, est séparée de la masse. Si ces auteurs sont unis sur ce que serait le gouvernement idéal, ils ne le sont pas en revanche sur les raisons qui permettent d'expliquer cette séparation entre les dirigeants et les dirigés. Qu'est-ce qui fonde l'élite ? Comment

¹Busoni, G. *Op. Cit.* p. 23., Ysmal, C. *Op. Cit.* p. 607.

²Avril, P. *Essais sur les partis politiques.* Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1990. p. 138.

³Avril, P. *Ibid.* p. 139.

⁴Busoni, G. *Op. Cit.* p. 25.

parvient-elle à consolider sa supériorité ? Comment les dirigeants arrivent-ils à s'organiser? Une discussion sur ce qui unit et oppose les auteurs sur ces différentes questions complètera ce premier chapitre. Pour le moment, intéressons-nous à un auteur qui se démarque de la perspective libérale du système politique, des principes d'autonomie du politique qui fondaient la théorisation des auteurs que nous venons d'étudier.

1.1.5 La construction de C.W. Mills : l'élite du pouvoir

La division du travail social fait que dans tous les régimes, le pouvoir se retrouve aux mains d'une minorité. C'est du moins ce qu'affirment Mosca, Pareto et Michels. On se souviendra que ce dernier n'a pas réussi à expliquer la nature de cette minorité, sa composition. Si la plupart des théoriciens élitistes s'entendent sur le caractère minoritaire et homogène du pouvoir, les controverses commencent lorsque vient le temps de discuter des qualités des individus qui composent la classe dirigeante ce à quoi C.W. Mills a voulu répondre.

En 1956 dans *L'élite du pouvoir*, C.W. Mills cherche à répondre à la question suivante : “Qui gouverne la société américaine ?” Il identifie trois groupes qui forment un “triangle du pouvoir” dont l'homogénéité interne est garantie par un parcours social commun qui lie les individus qui en font partie, ainsi que par un processus d'interchangeabilité constante. À ce propos, C.W. Mills écrit :

Les décisions prises par une poignée d'entreprises privées influencent non seulement l'économie mondiale, mais aussi les événements militaires et politiques. Les décisions de l'administration militaire affectent gravement la vie politique, et le niveau de l'activité économique. Les décisions prises dans le domaine politique

déterminent les activités économiques et les programmes militaires.¹

D'abord, quels sont ces groupes qui forment ce triangle du pouvoir ? Dans les sociétés modernes, le pouvoir est institutionnalisé et les “positions clés” sont monopolisées par trois sortes d'institutions.

Il y a d'abord le cercle dirigeant de la politique (le pouvoir politique), le cercle dirigeant de l'économie (le pouvoir économique) et enfin le cercle dirigeant du complexe militaro-industriel (le pouvoir militaire). Ces trois cercles de dirigeants unifiés forment une élite homogène, qui correspond en quelque sorte à “l'élite aristocratique” de G. Mosca en préservant son identité, en ne s'ouvrant pas à des apports extérieurs, en n'incluant pas les représentants élus du peuple et en agissant sous le couvert d'institutions aux prétentions démocratiques.²

Les individus qui se trouvent à la tête des grands domaines du politique, des grandes industries qui occupent les postes-clés du pouvoir militaire forment une élite unifiée, liée par une solidarité de groupe. Mills écrit : “Pour être célèbre, pour être riche, pour être puissant, il faut avoir accès aux grandes institutions, car les postes que les hommes y occupent déterminent en grande partie leur chance d'obtenir et de garder ces valeurs auxquelles on attache tant de prix.”³ Pour G. Busino, l'élite politique de C.W. Mills s'explique ainsi : “cette *power elite* existe parce que la société est composée d'individus apathiques, enclins au divertissement, soumis à la persuasion et à la manipulation, incapables de transposer leur situation et leurs

¹Mills, C.W. *L'élite du pouvoir*. Paris, Maspero, 1969. p. 11.

²Beaudoin, J. *Op. Cit.* p. 100.

³Mills, C.W. *Op. Cit.* p. 15.

intérêts en termes collectifs.”¹

Mais d'où proviennent les individus appelés à former cette élite ? C'est sur ce point que la théorisation de C. W. Mills est originale. En termes concrets, il explique que les principales institutions sociales comme la famille, les universités, les Églises, socialisent et éduquent des citoyens qui seront en quelque sorte récupérés ou recrutés en fonction de certaines valeurs propres à l'élite au pouvoir. La solidarité qui unit les membres de l'élite fait appel à certains points de convergence qui rappellent des similitudes quant à l'origine et au parcours de ces individus. L'élite au pouvoir ne se reconnaît pas seulement dans son origine mais dans sa conscience. C.W. Mills dit à ce sujet : “la conscience de classe n'est pas une caractéristique également répartie à tous les niveaux de la société américaine ; elle apparaît surtout dans la classe supérieure.”² Il rajoute :

[...] notre conception de l'élite du pouvoir ne repose absolument pas sur une l'hypothèse selon laquelle l'histoire de l'Amérique depuis les origines de la Deuxième Guerre mondiale, serait le résultat d'un complot ou d'une grande conspiration [...] et dirigée par les membres de cette élite. Notre conception se fonde sur des raisons totalement impersonnelles.³

C'est ainsi que C.W. Mills étudie l'origine sociale de l'élite au pouvoir. Le recrutement de l'élite se fait au sein des cercles supérieurs et les membres de ces cercles s'inscrivent en quelque sorte dans un modèle représentant le parcours d'un nombre restreint d'individus. Mills

¹Busino, G. *Op. Cit.* p. 51.

²Mills. C.W. *Op. Cit.* p. 35.

³Mills, C.W. *Ibid.* p. 56.

note ainsi le fait que la plupart sont anglo-saxons, presbytériens, que leur famille possède une fortune considérable, qu'ils ont, pour plusieurs, fréquentés les universités de la Ivy League où ils ont été appelés à socialiser avec d'autres étudiants connaissant le même parcours.

Pour Mills, la structure sociale démocratique s'est effritée au profit des *political outsiders*, ces individus qui doivent leur position de pouvoir le plus généralement à une nomination politique. Ce phénomène illustre bien ce que Mills a remarqué à savoir qu'il existe un rapprochement entre le pouvoir économique des entreprises et le gouvernement, qu'il y a concentration du pouvoir au niveau de l'exécutif au détriment du législatif, qu'il y a dépendance des partis politiques envers des groupes d'intérêts particuliers.¹ L'existence d'une oligarchie non-élue prenant les décisions importantes a miné la démocratie, au sens où la cooptation du pouvoir à l'intérieur de l'élite ainsi que le processus d'interchangeabilité entre les individus qui occupent les positions clés ont, d'un point de vue politique, appauvri le pouvoir des citoyens à participer à l'élaboration des décisions.

La théorisation de C.W. Mills a certainement apporté des explications au “vide” laissé par les théoriciens élitistes de “l'école italienne” notamment en ce qui concerne la nature ou la qualité des individus qui composent l'élite. On peut se questionner toutefois sur le caractère universel de la théorie de Mills. À ce sujet, Monière et Guay rappellent qu' “on reproche souvent aux théories élitistes de s'appuyer sur une psychologie primaire, quelque peu dépassée.”² En identifiant des lieux communs de provenance des acteurs politiques dans l'analyse qu'il fait de l'élite au pouvoir, Mills réduit de beaucoup les possibilités d'appliquer sa

¹Monière, D., Guay, J.-H. *Op. Cit.* p. 118.

²Monière, D., Guay, J.-H. *Ibid.* p. 125.

théorie de manière générale. Autrement dit, “l'américanité” de son modèle ne permet pas encore d'approfondir suffisamment le “lieu commun” de tous les leaders politiques.

Nous venons d'examiner les contributions de quatre auteurs, généralement les plus considérés lorsque vient le temps de parler des théories élitistes du pouvoir politique. Avant de clore cette partie de notre travail consacrée à la théorie politique traditionnelle, examinons la pensée d'un autre théoricien du pouvoir qui, à l'opposé des théoriciens élitistes, soutient que la démocratie fonctionne réellement, que les leaders n'appartiennent pas à une classe fermée et qu'il y a concurrence pour l'exercice du pouvoir. Voyons comment R. Dahl répond à l'argumentaire élitiste.

1.2 La théorie de la polyarchie : Qui gouverne ?

La vision d'une minorité dirigeante homogène, telle que défendue par les théoriciens élitistes est vivement combattue par les tenants du modèle pluraliste qui ne contestent pas cependant le phénomène élitaire mais préfèrent parler d'élites concurrentes plutôt que d'une élite unifiée. Selon R. Dahl, la structure du pouvoir politique ne reflète pas la structure de l'organisation sociale. Ainsi, la structure du pouvoir politique n'est pas stable puisqu'il existe une circulation verticale des élites.¹

Si, pour la plupart des théoriciens élitistes, la démocratie est perçue plutôt négativement en ce sens où elle s'éloigne des postulats qui guidaient son implantation dans les sociétés, le modèle polyarchique, lui, entreprend de démontrer qu'au contraire, la démocratie fonctionne réellement et que “le peuple joue un rôle déterminant dans la vie politique en contrôlant ceux

¹Monière, D., Guay, J.-H. *Ibid.* p. 128.

qui gouvernement.”¹ Essentiellement, le modèle polyarchique fonctionne à partir de trois observations. Premièrement, il y a une pluralité d'élites ; il n'existe pas une élite homogène comme le soutiennent la plupart des théoriciens élitistes mais un ensemble d'élites différenciées et chacune de ces élites poursuit des buts propres en s'efforçant de mobiliser des ressources. Deuxièmement, le modèle polyarchique démontre qu'il n'existe pas une élite qui possède le monopole de l'influence. C'est ainsi que la classe la plus fortunée, minoritaire, limite son autorité au monde des affaires comme les groupes les moins fortunés peuvent monnayer leurs soutiens électoraux, apportant un certain dynamisme au processus politique. Enfin, la plupart des décisions politiques sont le fruit de marchandage entre les élites qui, à la fois, rivalisent dans la défense d'intérêts particuliers et s'associent dans le compromis qui mènent généralement à la décision.²

Le modèle de R. Dahl répond négativement à la problématique voulant que les inégalités socio-économiques engendrent un système élitiste où une minorité exercerait le monopole du pouvoir. C'est ainsi qu'il affirme dans son ouvrage le plus généralement cité : “à la question "Qui gouverne ?" la réponse sera : ni la masse, ni les leaders, mais les deux ensembles ; les leaders pourvoient aux désirs des masses et, en retour, utilisent la force qui leur procure la loyauté et l'obéissance des masses pour affaiblir et même annihiler toute opposition à leur loi.”³

R. Dahl a conduit son étude dans une petite ville de l'État du Connecticut. Ce choix

¹Monière, D., Guay, J.-H. *Ibid.* p. 129.

²Beaudoin, J. *Op. Cit.* p. 104.

³Dahl, R. *Qui gouverne ?* Paris, Armand-Collin, 1971. p. 13.

méthodologique s'explique par la volonté de saisir un niveau local d'une ville, en l'occurrence la municipalité de New Haven, la structure du pouvoir et en voulant isoler les types de décisions qui sont prises pour ensuite transposer, sous certaines réserves, à l'échelle planétaire, le principe voulant qu'il n'existe pas de classe dirigeante, qu'une pluralité d'acteurs se font concurrence et que le gouvernement à ce moment devient le point de rencontre de ces pressions compétitives. Les gouvernements vont favoriser le compromis entre les intérêts en conflit. Le processus démocratique est respecté car le peuple a un rôle actif et déterminant ; par son vote, il a le pouvoir de contrôler ceux qui gouvernent ou la durée de leur gouvernance. R. Dahl admet cependant que le "credo démocratique" caractéristique de la culture américaine, favorise ce type d'organisation politique et sociale.

D. Monière et J.-H. Guay rappellent que l'objectif du modèle polyarchique est de démontrer le déséquilibre provisoire qui existe dans les rapports de force. C'est ainsi que la société n'est pas divisée en deux groupes, un groupe dominant minoritaire et un groupe dominé majoritaire, comme le soutiennent les théoriciens élitistes mais que la participation effective de plusieurs intervenants au processus politique, que ce soit par l'influence ou le vote, suffit à rendre la démocratie américaine, telle qu'elle est observée, comme la plus rapprochée de l'idéal démocratique.

En définitive, pour Dahl, le pouvoir est la possibilité de participer au processus décisionnel. Or, comme le font remarquer D. Monière et J.-H. Guay, "le pouvoir ne consiste pas seulement à prendre des décisions, mais aussi à empêcher que des problèmes soient inscrits à l'ordre du jour politique."¹ C'est ainsi qu'il y aurait une dimension cachée du pouvoir et

¹Monière, D., Guay, J.-H. *Op. Cit.* p. 135.

l'analyse de Dahl, en ne s'attardant qu'au processus décisionnel, néglige le processus de non-décision, tout aussi important comme révélateur d'intérêts politiques particuliers.

1.3 Reconstruction et discussion

La première partie de ce chapitre consistait à faire la présentation du “thème” du leadership politique tel qu'il a été abordé par les politicologues appartenant aux écoles “traditionnelles” en science politique. Pour ce faire nous avons analysé la pensée de cinq auteurs qui ont traité la question du leadership politique à travers une matrice d'explication du pouvoir politique. Ce détour s'avérait nécessaire puisque nous considérons essentiel de montrer comment la science politique s'est outillé pour analyser ce phénomène complexe. Rappelons que le but de notre travail est de faire l'analyse d'un modèle qui utilise un cadre théorique très différent de celui utilisé par la science politique. C'est ainsi que notre progression nous amènera à approfondir des modèles de plus en plus complexes mais qui en même temps, viendront jeter un regard plus précis, plus raffiné sur notre sujet de recherche.

On comprendra que les théoriciens élitistes cherchent d'abord à comprendre le système politique et à reconnaître à l'action politique une relative autonomie de fonctionnement. L'examen de cette littérature nous a amené à reconnaître de profondes différences lorsque vient le temps de décrire la relation qui s'établit entre l'ordre politique et l'ordre social. C'est ainsi que si pour G. Mosca, tout État est obligatoirement piloté par une classe dirigeante qui cherche à légitimer et à rationaliser sa domination, pour V. Pareto, cette classe dirigeante est remarquable par son homogénéité, elle a conscience de former une classe supérieure, strictement séparée du reste de la société. À ce sujet, R. Michels rappelle que la primauté de

l'élite sur la masse n'est pas naturelle et précaire comme le soutiennent Mosca et Pareto mais bien qu'elle découle de l'organisation qui tend à confisquer le pouvoir par un processus irréversible, la loi d'airain de l'oligarchie.

En cherchant à répondre à la question “Qui gouverne la société américaine ?” C.W. Mills ne parle plus d'une classe unique, distincte du reste de la population. Il identifie trois groupes qui forment un “triangle du pouvoir” dont l'homogénéité interne est garantie d'une part, par un parcours social commun et d'autre part, par un processus d'interchangeabilité constant qui assure une fluidité à l'intérieur de l'élite.

La vision d'une élite homogène, unifiée, comme le laissent entrevoir à divers degrés ces quatre premiers auteurs, n'est enfin pas partagée par R. Dahl qui, par l'analyse d'un cas, soutient qu'il n'existe pas une élite unique mais un ensemble d'élites différenciées dont *a priori* aucune n'est écartée de l'influence. À la question “Qui gouverne ?” Dahl répond qu'un conglomérat d'élites différenciées et spécialisées, représentées par des leaders plus ou moins entreprenant l'emporte à la fois sur la masse et l'élite.

Cinq auteurs, presque autant d'interprétations. Si les auteurs que nous venons d'étudier s'intègrent bien dans un schéma explicatif du pouvoir politique, leurs modèles nous renseignent toutefois assez peu sur la nature, la composition de l'élite. C.W. Mills a poussé en ce sens un peu plus loin son modèle mais il s'avère assez peu convaincant et surtout, très limité.

La composition et le recrutement des élites politiques n'appartiennent pas, comme le fait remarquer C. Ysmal, à la même problématique.¹ La qualité des modèles que nous venons de présenter était justement de prétendre expliquer deux problématiques par un seul modèle.

¹Ysmal, C. *Op. Cit.* p. 612.

Ainsi, la question de la composition de l'élite interroge "Qui sont-ils ?" tandis que la question du recrutement demande "Pourquoi et comment en sont-ils là ?"¹ Notre problématique s'intéresse davantage à la seconde proposition. On ne saurait toutefois faire complètement abstraction de la première puisque c'est en cherchant à savoir qui sont ces hommes et ces femmes motivés à prendre et à exercer du pouvoir politique que nous espérons déboucher sur un modèle capable d'expliquer le parcours de ces individus et de savoir " Pourquoi ils en sont là ?"

1.4 Les théories du leadership politique

Les théories que nous avons examinées précédemment cherchaient à démontrer par extension que les hommes, par nature, sont inégaux et que la configuration même de la société et des rapports sociaux renforce l'idée de la domination d'un petit nombre d'individus sur une majorité. De là, il s'avère intéressant pour la science politique de chercher à saisir les raisons qui expliquent pourquoi ces individus sont en poste. Mosca et Pareto ont timidement esquissé le portrait de ces individus. C.W. Mills a été plus loin en fouillant, sommairement il faut le rappeler, le passé des individus et leurs relations sociales. Or, ces modèles intéressants au point de vue de la "mécanique" s'avèrent peu utiles pour saisir une dimension plus profonde de la nature des leaders politiques.

Si les modèles que nous avons examinés partent du principe selon lequel les dirigeants politiques forment un groupe particulier dont certains critères les distinguent des autres catégories sociales, comment la science politique s'est-elle outillée pour rendre compte plus

¹Ysmal, C. *Ibid.* p. 613.

efficacement de cet état ? Force nous est d'admettre que la littérature qui existe sur la question du leadership et des dirigeants politiques est soit descriptive ou prescriptive.

Afin d'élaborer des modèles d'explication plus complexes, la science politique s'est alliée à d'autres disciplines. Cette interdisciplinarité a permis à l'histoire, à la sociologie et, plus récemment, au management et à la psychologie de s'inscrire dans les modèles de la science politique. Nous tenterons de dégager la contribution de cette dernière discipline à l'analyse du leadership politique.

Tout comme dans le cas de la théorie politique classique, il n'existe pas de corpus théorique capable d'unir entre elles l'ensemble des recherches existantes si bien que nous avons dû nous restreindre à deux approches celle des études comparatives et celle des typologies, deux pôles principaux dans l'étude des leaders politiques. Les études comparatives cherchent à identifier les constantes caractérisant les leaders dans le but de découvrir ce qui les distingue du reste de la population.¹ C'est par les études comparatives que les chercheurs ont voulu dresser le portrait psychologique des leaders politiques en examinant la présence d'expériences communes qui pouvaient avoir une influence sur le choix de la carrière politique. Les typologies au contraire, ne cherchent pas les ressemblances mais tentent plutôt de mettre au point des techniques permettant de différencier les leaders entre eux pour comprendre leurs motivations et ainsi développer des modèles de prédiction.

Contrairement aux théories élitistes, il ne nous est pas possible d'identifier un auteur à l'un ou l'autre des pôles. Comme plusieurs auteurs ont contribué au développement des études comparatives et des typologies, nous nous bornerons à présenter ceux dont la

¹Jacquin, D. *Op. Cit.* p. 4.

contribution semble la plus significative c'est-à-dire qui ont été les plus souvent cités par leurs pairs et dont la représentativité méthodologique et conceptuelle de leur démarche a été subséquemment employée.

1.4.1 Préambule : psychologie et personnalité

S'il apparaît séduisant de postuler que la personnalité d'un individu est façonnée par diverses expériences, notamment celles vécues au cours de l'enfance, et que l'étude de la personnalité conduit directement à la compréhension de la psychologie des leaders politiques, l'examen des théories de la personnalité mais aussi l'étude des relations qui existent entre la personnalité et le leadership politique démontrent qu'un pareil couplage réduit sensiblement la complexité de la question. Afin d'éviter le piège de la simplification¹, nous avons vu dans la rédaction d'un préambule une nécessité afin au moins de rendre compte des spécificités qui doivent être prises en considérations dans l'étude objective de la question.

L'étude de la personnalité représente un domaine important de la psychologie. La psychologie s'est développée au XIX^{ème} siècle. Alors que la psychologie cherche à découvrir les lois générales de la compréhension de l'être humain par la méthode expérimentale, l'étude de la personnalité, cherchant également la généralisation, interpelle une réalité différente, celle de l'individu souffrant. Comme le souligne M. Grawitz, il s'agissait moins de faire de la recherche fondamentale que de mieux comprendre pour guérir.²

Comme nous l'indiquions plus tôt, les chercheurs ont rapidement posé le primat de la

¹La simplification parfois outrancière à l'origine de plusieurs critiques envers la psychologie politique.

²Grawitz, M. *Op. Cit.* p. 4.

personnalité pour l'étude des leaders politiques. Or, comme le rapporte G.W. Allport¹, des quelques 50 définitions dénombrées, la notion de personnalité offre l'inconvénient de comporter plusieurs sens qui opposent entre eux les psychologues "et entraîne les politologues dans des querelles éloignées de leurs préoccupations."² F. I. Greenstein, qui s'est surtout intéressé au concept de personnalité dans l'étude des phénomènes politiques fait remarquer très justement que l'utilisation du terme même de personnalité renvoie à un ensemble de variables ce qui renforce la tendance des psychologues à ne privilégier que l'aspect pathologique des individus sans tenir compte des facteurs culturels dans l'étude de la "personnalité politique".³ Cette pluralité de définitions a eu pour conséquence d'éloigner les chercheurs d'un objectif de recherche commun, un pôle qui guiderait l'ensemble des travaux portant sur la question. Ainsi, de nombreuses recherches ont tenté, à partir de l'examen d'une personnalité particulière, de cerner la configuration psychologique qui pousserait un individu à faire une carrière politique. D'autres recherches tentaient d'expliquer les événements politiques en se référant à la personnalité des leaders. D. Jacquin fait remarquer à ce propos qu'il devient difficile de distinguer les travaux qui portent sur la personnalité des leaders de ceux qui traitent de ses effets sur la prise de décision.⁴

Maintenant que nous connaissons un peu mieux le contexte dans lequel la recherche s'est développée, nous pouvons présenter les principaux modèles issus de la réflexion des

¹Allport, G.W. *Personality : A Psychological Interpretation*. New York, H.Holt. 1937.

²Grawitz, M. *Op. Cit.* p. 4.

³Greenstein, F.I., Lerner, M. *A Source Book for the Study of Personality and Politics*. Chicago, Markham, 1971.

⁴Jacquin, D. *Op. Cit.* p. 2.

chercheurs soit les études comparatives et les typologies. Même s'ils ne s'intègrent pas parfaitement à un corpus théorique uniforme et global, nous pouvons néanmoins décrire leurs méthodologies et leurs démarches conceptuelles.

1.4.2 Les études comparatives

Dans la mesure où, comme nous avons cherché à le démontrer dans la première partie de ce travail, les “élites” politiques forment un groupe qui diffère de l'ensemble des citoyens, les leaders possèdent-ils des expériences et des activités antérieures qui déterminent une configuration particulière qui conduit à la carrière politique ?

Comme il existe un nombre important d'études consacrées à cette question, nous avons cru bon d'adopter la classification de D. Jacquin qui regroupe l'ensemble des hypothèses formulées en deux catégories. Premièrement, il y a les recherches qui postulent l'existence d'expériences communes vécues par les leaders politiques. Puis, il y a la seconde catégorie de recherches qui pose l'existence d'une personnalité politique définie par des traits de caractère et de motivations spécifiques. Pour la première catégorie de travaux, la recherche s'appuie sur des données biographiques susceptibles de se retrouver chez une majorité de leaders politiques. Parmi ces données, deux semblent avoir retenu particulièrement l'attention des chercheurs soit l'orphelinat précoce et le rang ordinal dans la famille.¹

¹Jacquin, D. *Ibid.* p. 25.

1.4.2.1 L'orphelinat précoce et les leaders politiques.

Dans le premier cas, c'est L. Iremonger qui, dans une étude amorcée en 1970¹ remarque que 62 % des premiers ministres britanniques ont été confrontés à la mort d'un de leur parent et ce, avant l'âge de 15 ans. Cette donnée est mise en comparaison avec le taux d'orphelinat global de la population qu'Iremonger fixe à 10 %. L'écart lui apparaît statistiquement significatif ce qui l'amène à poser l'hypothèse selon laquelle ces orphelins auraient souffert d'une carence affective qui aurait activé un mécanisme de compensation les amenant à la carrière politique.² Poussant un peu plus loin son modèle, Iremonger remarque qu'au-delà du deuil provoqué par la mort d'un parent, la carence d'affection catalyse certaines ressources qui conduit à une configuration psychologique particulière que l'on voit se dégager de façon récurrente chez les leaders politiques.³ Ainsi, les hommes politiques partageraient certains traits de caractère dont un des principaux serait le goût du risque.⁴

L'exercice d'Iremonger, en ce qu'il met à jour des données intéressantes sur le taux exceptionnellement élevé d'orphelinat chez les premiers ministres britanniques est séduisant *a priori*. En cherchant à englober l'ensemble des leaders politiques à son modèle, force nous

¹Iremonger, L. *The Fiery Chariot*. London, Secker & Warbury, 1970.

²Comme le fait remarquer D. Jacquin (1992), cette hypothèse reprend essentiellement une construction formulée plus tôt par H. Lasswell où le développement de l'homme politique s'exprime selon $p \} d \} r = P$ où p équivaut aux motivations inconscientes, d au déplacement de ces motivations en termes d'objets publics ; r à la rationalisation des motivations en termes d'intérêts publics ; P équivalant à l'homme politique et } représentant *transformé en*. S'inspirant essentiellement du modèle psychanalytique, la théorisation de Lasswell sera revue dans le second chapitre de ce travail. Il est intéressant néanmoins de noter comment cette formule a connu du succès et s'est avérée très populaire chez plusieurs auteurs.

³Jacquin, D. *Op. Cit.*, p. 26.

⁴À ce sujet, M. Grawitz fait remarquer que l'image d'un parlementaire actif est associée au goût pour le risque. C'est du moins ce qu'ont manifesté une majorité de députés sur lesquels elle a fait enquête en 1960.

est de reconnaître que ce dernier présente de sérieuses limites notamment au niveau de son concept central : la carence affective. Comme le souligne D. Jacquin, le concept en soi est riche mais difficile à contrôler. Nous ajouterons que le lien qu'Iremonger établit entre la carence affective et le goût pour le pouvoir est simpliste. Il est de ces liens douteux qui ont valu aux pionniers de la psychologie politique de nombreuses critiques, les recherches postulant des règles qui ne vont pas de soi¹. La formule qui établit la recherche du pouvoir comme moyen de surpasser une privation d'amour face à la perte d'un parent nécessite un approfondissement. Les travaux de K. Horney apportent des clarifications au concept. Pour K. Horney "le manque d'affection et de chaleur authentique est à l'origine de l'anxiété de base qui se manifeste par un sentiment d'infériorité et d'abandon."² Ainsi, la recherche du pouvoir serait une protection contre l'incapacité et l'insignifiance, et une manière de décharger de l'hostilité.³

Les travaux d'Iremonger sont repris dans l'article de M. Guiton et E. Marvick.⁴ Ils évaluent l'hypothèse générale de la perte d'un parent et de ses conséquences sur le développement de la personnalité car on doit reconnaître que le modèle que nous examinons ici ne tient qu'à cette hypothèse. D'emblée, Guiton et Marvick soulèvent un obstacle important à l'application du modèle : comment expliquer que tous les orphelins ne soient pas tous

¹Nous reviendrons dans le second chapitre de ce travail sur les "pièges" de l'utilisation simpliste de concepts pourtant fort complexes.

²Horney, K. *The Neurotic Personality of Our Time*. New York, WW Norton, 1937.

³Jacquin, D. *Op. Cit.* p. 29.

⁴Guiton, M., Marvick, E. "Family Experience and Political Leadership : An Examination of the Absent Father Hypothesis" *International Political Science Review*. Vol. 10, No. 1, 1989, p. 64.

disposés à la carrière politique ? Nous rejoignons ces deux auteurs lorsqu'ils mettent en garde contre toute transposition des cliniques à l'étude des leaders politiques. Pour Guiton et Marvick, on ne saurait établir de concordance avec de pareils résultats qu'avec une extrême précaution. D. Jacquin fait remarquer que H. Lasswell avait déjà tenté, à partir de l'analyse de psychiatrisés, d'établir les processus psychologiques à l'œuvre dans son étude sur les activistes politiques. Or, comme le font remarquer Guiton et Marvick :

It cannot, however, be maintained that illness itself separates the case of disturbed individuals from those of important political figures. World leaders are not rare who show gross pathology. Rather, it is the fact that political leaders, unlike most patient in psychoanalytic treatment, generally exhibit a high reparty to express aggressive and / or libidinal impulses in public action that leads them to influence others. The *high degree* and the *form* of the sublimation, in combination, are distinctive.¹

Ce n'est donc pas dans la recherche de similitudes, mais bien dans les différences que l'on doit chercher les raisons qui permettent d'expliquer en quoi un individu qui a subi un traumatisme de nature affective, a opté pour la carrière politique. Il serait abusif, selon Guiton et Marvick de généraliser le modèle ce qui, en ce qui nous concerne, ne réduit d'aucune façon la validité de l'hypothèse. L'évidence statistique relevée par les travaux d'Iremonger doit ici être ramenée à l'examen d'une réalité qui n'est pas celle de tous les hommes politiques. Il nous apparaît plus fécond de voir, à l'instar de Berrington,² dans la nature des rapports entre l'enfant et ses parents

¹Guiton, M., Marvick, E. *Ibid.* p. 64.

²Berrington, H. "The Fiery Chariot : British Prime Minister and the Search For Love" *British Journal of Political Science*. Vol. 4, 1977. p. 324.

une variable à examiner plutôt que de se limiter à l'examen de l'unique corrélation perte d'un parent = carrière politique. Ceci fait d'ailleurs dire à D. Jacquin que “ce n'est pas tant la mort d'un parent qui favorise l'émergence d'un leader que les processus inconscients qu'elle est susceptible d'avoir engendré, processus qui pourraient tout aussi bien se trouver en l'absence d'un tel événement, aussi traumatique soit-il.”¹ À ce sujet, elle poursuit : “la démarche implicitement proposée consisterait alors, non pas à chercher comme le fait Iremonger des caractéristiques communes dans la vie des premiers ministres, mais de voir en quoi l'enfance des premiers ministres orphelins diffère de celle des autres orphelins.”²

L'approfondissement de l'enfance des leaders devient le fil conducteur de la démarche. L'étude de la dynamique familiale révélera peut-être la solution à l'énigme des leaders. C'est ce que nous chercherons à savoir dans la seconde catégorie d'études consacrées à l'enfance des leaders.

1.4.2.2 Les leaders politiques et le rang familial

H. Ellis a cherché à connaître l'influence du rang familial sur la carrière des leaders politiques. Sans s'attarder à une carrière particulière, il remarque la forte prépondérance d'aînés parmi les grandes figures de l'histoire britannique.³ Par la suite, les développements de la psychologie ont montré que l'ordre de naissance dans la famille s'avérait être un facteur déterminant de la personnalité. Naturellement, les chercheurs se sont penchés sur la question

¹Jacquin, D. *Op. Cit.* p. 34.

²Jacquin, D. *Idem.*

³Ellis, H. *A Study of British Genius*. New York, Houghton Mifflin, 1926.

et ont cherché à déterminer s'il existait une pareille corrélation dans le cas des leaders politiques.

G. B. Forbes constate que parmi les candidats à s'être présentés à l'élection, on retrouve un nombre égal d'aînés, de cadets et de benjamins. De ce constat donc, rien à retenir. Il remarque toutefois qu'un plus grand nombre d'aînés ont gagné l'élection par rapport aux deux autres catégories.¹ R.S. Albert² établit que ceux qui ont atteint le sommet du pouvoir (les présidents américains et les premiers ministres britanniques) sont majoritairement des aînés, 50 % dans le cas des États-Unis, 35 % dans le cas de la Grande-Bretagne.

Cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant si le nombre d'enfants par famille est de 2 ou 3. Ces recherches ne nous indiquent rien sur la psychologie particulière des leaders politiques si ce n'est que le succès pourrait être attribué à des qualités issues du rang familial chez certains candidats victorieux à l'élection.

C'est L.H. Stewart³ qui, à l'instar des interprétations faites par la psychologie, reconnaît l'existence d'une personnalité propre aux individus appartenant à un même ordre de naissance. Plus près de la typologie, son modèle fait le lien entre le rang familial et le style de leadership politique. Concrètement, Stewart lie les quatre ordres : 1) enfant unique, 2) aîné, 3) cadet, 4) benjamin, à quatre situations politiques : 1) effondrement des fonctions sociales vitales, 2) expansionnisme et confrontation, 3) réduction des dépenses et réajustements politiques, 4)

¹Forbes, G.B. "Birth Order and Political Success : A Study on the 1970 Illinois General Election" *Psychological Report*. Vol. 29, 1971. pp. 1239-1242.

²Albert, R.S. "Family Position and the Attainment of Eminence : A Study of Special Family Position and Special Family Experiences" *Gifted Child Quarterly*. Vol. 24, No. 2, spring 1980.

³Stewart, L.H. "Birth Order and Political Leadership" in Hermann, M.G. (dir.) *A Psychological Examination of Political Leaders*. New York, The Free Press, 1977.

rébellion et révolution. On doit comprendre le modèle de Stewart de la façon suivante : selon le rang familial occupé durant la période de l'enfance, le leader développera des qualités qu'il sera possible de reconnaître dans l'évolution historique d'un État. Il y aurait ainsi un "type" de leader issu du rang familial qui aurait, par le caractère de son leadership, une influence déterminante sur la gestion politique des situations identifiées plus haut.

Mais les hypothèses de Stewart sont difficiles à vérifier. Même en cherchant à appliquer son modèle au cas des États-Unis et à celui de la Grande-Bretagne, il ne parvient pas, à l'aide de critères d'identification rigoureux, à préciser la nature des liens qu'il fait, ce qui laisse place à des interprétations vastes. La validité de ses conclusions reste sommaire même si à l'origine son modèle est marqué d'originalité. Incapable d'établir des corrélations parfaites, son modèle a l'inconvénient de ne point pouvoir dégager de généralités.

C'est V. Hudson qui a le plus récemment repris l'hypothèse du rang familial pour expliquer la carrière politique.¹ Reprenant le modèle de L.H. Stewart mais en élargissant son échantillon aux leaders politiques de trente pays, elle établit une corrélation entre l'ordre de naissance et trois variables différentes soit : la propension à occuper le pouvoir, la personnalité, et le comportement adopté en politique étrangère.

V. Hudson constate d'abord que son échantillon est constitué d'un plus grand nombre d'aînés et de benjamins soit 37 % respectivement. Pour comparer ses résultats, elle s'inspire d'une enquête menée auprès de la population américaine en 1988 où l'on retrouve 10 % d'enfants uniques, 16.1 % d'aînés, 51, 9 % de cadets et 21.7% de benjamins. Si cette étude

¹Hudson, V. "Birth Order of World Leaders : An Exploratory Analysis of Effects on Personality and Behavior" *Political Psychology*. Vol. 11, No. 3, 1990. pp. 583-601.

s'avère exacte, l'hypothèse voulant que certains ordres de naissance favoriseraient l'accès au pouvoir politique pourrait se vérifier.

Pour vérifier la validité de l'hypothèse, Hudson reprend les éléments d'une grille élaborée par M. Hermann¹ afin d'établir une corrélation entre certaines caractéristiques personnelles et l'ordre d'arrivée dans la famille. De manière générale, il ne ressort de cette analyse aucune corrélation significative qui puisse confirmer l'existence d'un lien entre le rang occupé dans la famille et des caractéristiques personnelles qui indiqueraient une propension à la carrière politique. Si, dans quelques cas, certains liens significatifs peuvent apparaître, la trop grande quantité de liens non-significatifs ou contradictoires renvoie l'hypothèse à un autre stade de vérification.

De pareilles études, on doit conclure que le type de critères retenus pour définir la personnalité ainsi que les concepts principaux (les quatre ordres de naissance) doivent être revus et en ce sens, demandent des investigations plus poussées, tâche qui n'a vraisemblablement pas été conduite jusqu'à présent ou du moins que partiellement. Il n'est pas possible de déterminer avec précision la validité d'une hypothèse à l'origine très riche conceptuellement.

Si les travaux sur l'orphelinat précoce et le rang familial sont féconds au point de vue conceptuel, on doit constater que la validité des hypothèses proposées est loin d'être universellement reconnue et significative en termes de résultats. Avant de terminer ce premier chapitre consacré à la science politique et à son objet, examinons les travaux d'auteurs qui se

¹Hermann, M. "Assessing the Foreign Policy Role Orientations of sub-Saharan African Leaders" in Walker, S.G. (dir.), *Pole Theory and Foreign Policy Analysis*. Durham, Duke University Press, 1987.

sont demandé si les leaders politiques partageaient entre eux des motivations spécifiques.

1.4.2.3 Les leaders partagent-ils des motivations spécifiques communes ?

Ici encore, l'étendue de la littérature est telle qu'il nous est impossible d'approfondir en détail chacune des études réalisées.¹ Toutefois, nous serons à même de constater ce que nous affirmions en introduction à ce travail à savoir que la recherche sur les leaders politiques en général ne dispose pas d'un corpus théorique capable de rassembler sous un même toit la pluralité des essais consacrés à la question. Nous disons essais car aucun des modèles ne peut se vanter d'une popularité plus importante que celle des autres. Si certains concepts ont davantage fait l'objet d'approfondissement, ils ne l'ont jamais été suivant une même méthode, un plan de travail qui saurait guider l'ensemble de la recherche vers un même but. Nous présenterons donc chronologiquement les études les plus généralement citées en décrivant brièvement à chaque fois l'objet de l'étude et les conclusions qui en sont issues. Comme le fait remarquer D. Jacquin², les travaux que nous allons présenter se penchent sur la personnalité du leader en tant qu'elle se manifeste à l'âge adulte. À travers l'analyse des caractéristiques et des motivations des leaders, ces travaux se caractérisent par une méthodologie importante. Ces travaux sont appuyés notamment de tests psychologiques, délaissant quelque peu la théorie au

¹En plus des travaux que nous présentons, nous suggérons la lecture de Hedlund, R. " Psychological Predispositions : Political Representatives and the Public. " *American Journal of Political Science*, Vol. 17, 1973, pp. 489-505. DiRenzo, G.J. " Politicians and Personality : A Cross-Cultural Perspective " in Hermann, M.G. (dir.) *A Psychological Examination of Political Leaders*. New-York, The Free Press, 1977. p. 151. Browning, R.P., Jacob, H. " Power Motivation and the Political Personality. " *Public Opinion Quarterly*. Vol. 28, 1964. Constantini, E., Craik, K.H. " Personality and Politicians : California Party Leaders, 1960-1976. " *Journal of Personality and Social Psychology*. Vol. 38, No. 4, 1980, pp. 641-661.

²Jacquin, D. *Op. Cit.* p. 43.

profit d'un support méthodologique plus imposant.

J. B. McConaughy¹ administre un questionnaire à dix-huit législateurs de la Caroline du Sud. L'objectif est de relever les tendances névrotiques, l'auto-suffisance, l'introversion/extroversion et le degré de soumission des participants. Les résultats obtenus démontrent que ces leaders politiques ont une tendance névrotique, un degré d'introversion inférieur à l'adulte moyen mais possèdent un sentiment d'auto-suffisance plus prononcé. L'examen plus approfondi des données amène McConaughy à soutenir que les leaders politiques souffrent moins d'irritabilité et du sentiment d'infériorité que le reste de la population générale.

B. Hennessy², suivant le modèle employé par McConaughy, interroge 138 citoyens d'une ville moyenne de l'Arizona. Dans cet échantillon, 72 individus exercent une fonction politique. Les données recueillies sont ensuite couplées avec six variables : l'inclination pour le pouvoir, la recherche de compromis, le goût du risque, la réalisation, l'autoritarisme et le libéralisme. Les résultats obtenus par Hennessy révèlent que par rapport aux individus qui n'ont pas de carrière politique, les hommes politiques sont “significativement plus orientés vers le pouvoir” mais “moins enclins à chercher le compromis.” L'étude d'Hennessy vient en quelque sorte confirmer la croyance qui veut que les hommes politiques soient en poste pour l'unique goût du pouvoir. Soit. Mais la question demeure : qu'est-ce que le goût pour le pouvoir ? Comment se manifeste-t-il de façon concrète ? Comment l'homme politique parvient à satisfaire son “goût” pour le pouvoir, par quels moyens ? En quoi la fonction

¹McConaughy, J.B. “Certain Personality Factors of State Legislators in South Carolina” *American Political Science Review*. Vol. 44, 1950. p. 897.

²Hennessy, B. “Political and Apolitical : Some Measurements of Personality Traits” *Midwest Journal of Political Science*. Vol. 3, 1959. pp. 326-355.

politique est-elle satisfaisante pour l'homme à la recherche de pouvoir? Là-dessus, l'étude d'Hennessy reste muette. La question de l'autoritarisme (que les auteurs assimilent régulièrement au fascisme) comme variable est utilisée par plusieurs auteurs. De façon surprenante, c'est cette variable qui offre le plus de résultats différents ce qui ne permet pas de tirer de véritables conclusions précises à son sujet.¹

1.4.2.4 La typologie présidentielle de J.D. Barber

J.D. Barber constitue une figure de proue dans le domaine de la recherche sur la psychologie des leaders. Il décrit sa démarche typologique comme non pas fondée sur des bases psychodynamiques mais sur des théories liées à la psychologie de l'adaptation.²

La démarche de Barber s'articule autour de quatre idéaux types : 1) *l'actif-positif* qui cherche à accomplir des résultats concrets, 2) *l'actif-négatif* qui cherche à obtenir et à conserver le pouvoir, 3) *le passif-positif* qui recherche d'abord à être aimé et finalement 4) *le passif-négatif* qui ne recherche rien en particulier, qui se trouve en poste par simple sentiment du devoir civique.

L'examen biographique des leaders permet à Barber de classer ces derniers selon les idéaux-types³. Or s'il parvient dans certains cas à un classement efficace de certains présidents, d'autres au contraire ne parviennent tout simplement pas à cadrer dans sa classification. Barber

¹McConaughy, J.B., *Ibid.*, Hedlund, R. "Psychological Predisposition : Political Representation and the Public" *American Journal Of Political Science*. Vol. 17, 1973. pp. 489-505.

²Barber, J.D. *The Presidential Character*. New Jersey, Prentice-Hall, 1972.

³D. Jacquin (*Op. Cit.* p. 61) note que ces idéaux types correspondent à ceux définis par M. Weber ce qui signifie que l'on peut *grosso modo* rattacher les présidents à un *idéal* sans qu'il ne corresponde exactement aux caractères définis par cet idéal.

insiste sur le fait que c'est dans le style, la manière de travailler et le mode d'expression qu'il parvient à classer les présidents. Le modèle de Barber a également la prétention de servir d'instrument de prédiction et il s'est avéré efficace à plusieurs reprises. On ne saurait toutefois passer sous le silence le trop important manque d'objectivité dans la démarche. Le modèle de Barber gagnerait à être enrichi d'éléments qui le rendraient plus opératoire, généralisable et plus objectif.

Nous avons cherché dans ce premier chapitre à comprendre comment la science politique a fait des leaders un sujet de recherche important. Pour nous, cette présentation était nécessaire puisque nous avons besoins d'un matériel comparatif avant d'analyser un cadre théorique nouveau comme nous entendons le faire au cours du chapitre qui va suivre. Il était impératif de connaître les moyens dont s'est dotée la science politique pour comprendre un phénomène aussi complexe. Au terme de ce parcours, nous avons relevé des éléments forts, des questions adressées au sujet toujours plus complexes, mais aussi des faiblesses, des absences dans les modèles examinés.

D'abord par la présentation et l'analyse des théories élitistes, nous sommes parvenus à dégager un aspect sur lequel les auteurs semblent majoritairement s'entendre. Les leaders politiques forment bel et bien un groupe à part, distinct du reste de la population. Tous les auteurs que nous avons examinés ne s'entendent toutefois pas sur le caractère distinct de cette "classe". Aussi les théories élitistes ne nous fournissent que bien peu d'information quant à la nature de ce groupe particulier.

Cherchant toujours à mieux comprendre le phénomène, la science politique a mis au point des techniques nouvelles qui devaient servir ultimement à dresser le portrait psychologique des leaders à l'aide d'autres sciences. Elle cherchait également à comprendre à travers l'examen des similitudes ou des différences, les motivations qui guident ces individus dans la carrière politique. Ici plus que dans les modèles précédents, il nous a été donné de constater de profondes différences entre les théoriciens du leadership politique, certaines données venant en contredire d'autres, ce qui semblait moins être le cas des théories élitistes. En cherchant à connaître la nature et la composition de cette élite, les théoriciens du leadership politique ne réussissent pas à dégager à l'aide de résultats concluants de grandes généralisations ni même à se prononcer avec assurance sur la validité de leurs hypothèses pourtant très riches conceptuellement. C'est par ailleurs, il faut le reconnaître, l'une des principales faiblesses de ces modèles théoriques. Des couplages faciles sont souvent issus de concepts nécessitant un examen plus minutieux, ce qui donne des armes aux détracteurs de la psychologie politique. Autrement dit, une meilleure connaissance des concepts ouvrirait sensiblement la voie à des hypothèses plus convaincantes.

De tout cela, il nous faut reconnaître, comme nous l'avions souligné dans notre introduction, que la littérature en psychologie politique, et plus précisément l'étude des leaders est essentiellement descriptive voire prescriptive. Les modèles n'effleurent qu'une petite partie de la question. Notre but n'est pas découvrir une solution à ces problèmes non résolus. Nous cherchons simplement à savoir s'il existe un modèle différent qui, à la lumière d'un autre cadre théorique, pourrait éclairer un peu mieux la question.

“Il avait pleinement conscience de son incapacité à supporter la solitude, à rester seul en face de lui-même, et il évitait autant que possible ces moments-là parce qu’il ne voulait pas du tout faire plus intimement connaissance avec son moi.”
S. Zweig, *Brûlant secret*

Seconde partie : De la psychanalyse : conceptions, hypothèses et axiomes

Les lacunes que nous avons exposées dans notre examen des théories politiques sur la question du leadership nous renvoient à l’étude d’un modèle théorique susceptible d’apporter une nouvelle dimension à la problématique que pose la compréhension du phénomène. Notre démarche nous amène à introduire la psychanalyse comme une approche originale et potentiellement efficace pour traiter de ce domaine du politique.

Dans sa thèse *Les fondements de l’autorité politique*¹J.-H. Guay affirme que l’étude de la psychanalyse constitue une nécessité pour l’intelligence des fondements internes de l’autorité. Nous rajouterons à cette affirmation que la *nécessité* dont il est question ne saurait pour nous constituer le point de départ de notre réflexion. Nous cherchons certes des voies qui permettent d’apporter un peu de lumière sur une question complexe. Or, notre examen de la littérature impose des conditions à l’introduction des théories psychanalytiques aux questions politiques. Il nous faut tenir compte d’un ensemble de facteurs qui limitent l’enthousiasme de certains théoriciens de la psychologie politique. D’abord, l’utilisation à proprement parler de concepts psychanalytiques pour l’étude des phénomènes politiques ne va pas de soi. Nous serons à même de constater que la psychanalyse travaille à partir d’un

¹Guay, J.-H. *Les fondements de l’autorité politique*. Thèse de doctorat, Université de Montréal, Montréal, 1987. p. 172.

cadre théorique tout à fait différent de celui qui est utilisé en science politique. Cela constitue en fait la première et principale difficulté à l'application du modèle. Néanmoins, les apports thématiques mais aussi les apports au plan de l'analyse rendent l'exercice intéressant et offrent de vastes possibilités heuristiques.

C'est sur ce point que nous entendons débiter la seconde partie de notre travail. D'abord par la présentation générale de la théorie psychanalytique, nous pourrions dégager une vue d'ensemble de son potentiel explicatif et de sa portée. Par la suite, nous examinerons le cadre théorique de la discipline dans le but d'en faire ressortir les postulats de base. C'est à travers l'examen de la construction de Sigmund Freud que cette tâche sera réalisée d'abord parce qu'il constitue une figure centrale d'un point de vue théorique mais aussi, parce que c'est au coeur de sa construction que l'on trouve le conflit de l'autorité, le rôle du père¹ qui nous ramène à notre question de recherche. Bien évidemment nous n'omettrons pas de mentionner les auteurs psychanalytiques les plus sensibles à la question politique mais pour l'examen du schéma de base, c'est la construction de S. Freud qui servira de fil conducteur. Nous traiterons enfin des apports et des limites de la théorie psychanalytique. C'est précisément dans cette section que nous ferons ressortir les principales idées au coeur du débat qui existe autour de la théorie et de l'utilisation de ces concepts dans les sciences humaines et sociales.

La troisième partie de ce travail traitera de la question du leadership. C'est dans cette partie que nous serons à même de faire des liens avec les théories que nous avons examinées plus tôt, de voir en quoi la psychanalyse peut répondre aux lacunes laissées par ces dernières.

¹Dorna, A. *Fondements de la psychologie politique*. Paris, PUF, 1998. p. 125.

L'examen de la biographie consacrée au Président américain Woodrow Wilson illustrera notre propos. Par cette analyse, nous pourrions évaluer dans quelle mesure l'application des concepts psychanalytiques à l'analyse politique est possible.

Le propos du présent chapitre n'est pas de présenter la psychanalyse comme une panacée comme le laissent entendre un bon nombre d'auteurs. Il ne s'agit pas non plus d'une profession de foi ou d'une lettre de recommandation. Si, pour l'étude du leadership politique, la personnalité s'avère déterminante, les incursions de la théorie psychanalytique dans ce domaine se sont avérées suffisamment convaincantes pour qu'à tout de moins il soit donné à penser que son utilisation dans le domaine politique ouvre la voie à de nouvelles hypothèses à vérifier.

2.1 Remarques historiques

Pour introduire correctement la théorie psychanalytique, il est nécessaire de raconter l'histoire de S. Freud.¹ Faire l'histoire de la psychanalyse, c'est faire l'histoire de la découverte freudienne. Le parcours de la théorie n'est pas étranger au parcours personnel de son fondateur. Le contexte dans lequel s'élabore la théorie correspond au développement d'une pensée elle-même en proie aux pressions qu'exerce alors la communauté scientifique viennoise qui sort tout juste du XIX^{ème} siècle. À ce moment, les esprits scientifiques demandent des preuves. Il ne saurait y avoir de véritables expériences que lorsque celles-ci sont répétables. Freud allait décevoir ses contemporains.

¹Le lecteur trouvera dans le *Freud* de P. Gay la biographie à notre avis la plus complète et la plus réussie.

Si la théorie freudienne ne s'inscrit pas naturellement dans l'esprit viennois, où peut-on en chercher les fondements ? Peut-être est-elle née dans la période 1893-96 alors que Freud formule son hypothèse sur l'étiologie des névroses ? Est-ce plus précisément lorsqu'il publie avec J. Breuer ses *Études sur l'hystérie* en 1895 ? Peut-être faut-il remonter en 1881-82 alors qu'il soigne une patiente qui deviendra, malgré elle, très célèbre par l'analyse d'*Anna O.* ? Ou encore faut-il attendre en 1897-1900 au moment où Freud réalise son auto-analyse ?

Il est probablement plus juste d'affirmer que la psychanalyse est oeuvre qui s'est progressivement constituée "tout au long d'une lente maturation"¹ et cette longue maturation ne peut se comprendre sans l'examen du parcours scientifique et philosophique de S. Freud.

Deux idées auront une influence déterminante sur le développement intellectuel de l'homme et subséquemment sur la théorie psychanalytique. La première idée postule que tout système vivant est organisé et possède des forces, actives ou potentielles, dont la somme reste constante si le système est isolé. Les travaux des contemporains de Freud visent à analyser la façon dont ces forces s'activent dans les organismes vivants. Ce n'est que bien plus tard que ces *forces* seront regroupées par Freud, forces qu'il nommera "libido" et qu'il définira comme énergie spécifique. La seconde idée est issue des travaux de C. Darwin qui, vingt années auparavant publiait *L'origine des espèces* et dont la popularité n'avait fait que s'accroître par la suite. Il s'y dégage l'idée qu'un organisme vivant et son fonctionnement sont considérés comme l'aboutissement d'une chaîne évolutive. La dynamique de cette évolution s'explique par la notion de compétition pour la survie et par une sélection progressive des organismes les plus adaptés. Freud, et la psychanalyse, seront profondément

¹Perron. R. *Histoire de la psychanalyse*. Paris, PUF, 1988. p. 9.

marqués par cette conception scientifique.

En plus du contexte scientifique, la théorie freudienne ne peut se comprendre si l'on fait abstraction du contexte viennois du XIX^{ème} siècle. Malgré la puissance prussienne en train de se constituer, l'Empire austro-hongrois apparaît plus solide que jamais. L'université est l'une des plus prestigieuses du monde et, à cet égard, la ville offre un style de vie qui semble idéal à l'éclosion de la psychanalyse.¹ La morale victorienne règne officiellement. Lorsque Freud expose les premières ébauches de sa théorie sexuelle, le scandale explose. Si, la *Psychopathica Sexualis* de Krafft-Ebring connaît à cette époque un succès considérable, les "déviations sexuelles" telles qu'expliquées par Freud entrent en contradiction avec le puritanisme viennois. Le scandale vient de l'affirmation par Freud que les problèmes sexuels ne sont pas seulement de l'ordre des pathologies mais aussi des conséquences d'un état de société dont nul n'est à l'abri. L'universalité de la question sexuelle, telle qu'exposée par Freud, est l'élément qui le premier viendra condamner la théorie aux yeux de plusieurs contemporains du Maître viennois.

C'est en 1900 avec la publication de *L'interprétation des rêves* que Freud expose les fondements de la méthode psychanalytique. Si, à l'époque, le livre connu un médiocre succès, il s'agit pour nous d'un document majeur dans lequel l'auteur se livre à l'auto-analyse, et formule la théorie générale du fonctionnement psychique. C'est d'abord par l'analyse du rêve que Freud fait la démonstration que l'inconscient peut être analysé. Mais d'autres matériaux suivront et c'est dans *La psychopathologie de la vie quotidienne* (1901) et dans *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient* (1905) que l'on apprend que l'inconscient se révèle

¹Perron, R. *Ibid.* p. 23.

aussi dans l'analyse des oublis, des lapsus et de l'humour. Suivront en 1905 les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* dans lesquels Freud affirme l'existence d'une sexualité infantile qui choquera la morale viennoise. La publication en 1918 des *Cinq psychanalyses* fait la présentation de cas "cliniques" que l'auteur décrit de façon très détaillée. Dès 1907 pourtant, les incursions de la psychanalyse freudienne dépassaient les cas cliniques. Dans *Délire et rêve dans la Gradiva de Jensen*, Freud applique certains concepts psychanalytiques à l'analyse littéraire. *Un souvenir d'enfance de Leonard de Vinci* et les *Essais de psychanalyse appliquée* viennent jeter les bases de ce que sera la technique de la biographie psychanalytique et de l'analyse de l'art.

Si, dans la première moitié des écrits freudiens l'analyse se limite à l'explication des comportements individuels, les écrits d'après 1910 visent à rendre compte des comportements sociaux. Les *Essais de psychanalyse* regroupent une série de textes notamment le célèbre "Psychologie collective et analyse du Moi" (1920), jettant les bases de l'incursion freudienne dans la psychologie sociale. En 1913 déjà paraissait le controversé *Totem et Tabou* où Freud édifie, à partir d'un mythe scientifique, le meurtre originel du père et de la horde, une théorie de la société et de la culture fondée sur le drame oedipien. La publication consécutive en 1927 et 1929 de *L'Avenir d'une illusion* et du *Malaise dans la civilisation*, expose l'analyse que fait Freud de la religion, de son caractère archaïque et intellectuellement rétrograde. Freud y expose ses idées sur l'avenir de la culture qui impose à l'homme d'énormes sacrifices dans sa recherche du bonheur.

Voilà donc, sommairement présentée, l'histoire de la théorie psychanalytique. Examinons désormais son fonctionnement, ses postulats de base, son cadre théorique.

2.2 Les postulats de la psychanalyse

Connaître les événements qui ont marqué l'histoire de la psychanalyse s'avère essentiel pour situer l'oeuvre dans les différents débats scientifiques, mais c'est dans la compréhension de ses schémas constitutifs qu'il est possible de distinguer les particularités de la théorie psychanalytique. Si, depuis la mort de Freud, le mouvement a connu de l'expansion, cela ne s'est pas fait sans la constitution d'ensembles et de sous-ensembles qui, au-delà de l'interprétation, se sont parfois engagés dans une refonte complète de la pensée psychanalytique ce qui en donne aujourd'hui l'image d'un vaste ensemble où les ramifications se rejoignent parfois et s'opposent à d'autres moments avec fermeté. Il peut sembler se dégager de la "grande famille" psychanalytique une pluralité de pensées qui se sont rapidement constituées en "écoles" rendant difficile la reconnaissance d'un dénominateur commun. C'est la construction de S. Freud dont nous nous servons pour notre analyse. D'abord parce qu'elle constitue un phare au point de vue théorique et que *grosso modo*, il est possible de s'y remettre lorsque vient le temps d'y distinguer les éléments fondamentaux, ou la presque unanimité s'impose.

L'évolution de la pensée psychanalytique suit le cheminement historique de l'oeuvre de Freud. La cohésion interne de la théorie s'appuie sur un certain nombre de postulats qui constituent en quelque sorte les fondements théoriques de la discipline.

Historiquement, on a voulu opposer les théories freudiennes aux théories issues des laboratoires de recherche expérimentale.¹ En effet, la psychanalyse ne s'appuie pas sur des

¹Pourtant, comme le souligne A. Collette (Collette, A. *Introduction à la psychologie dynamique*. Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1979, p.15.) : "[...] la psychologie freudienne va dans le même sens que la psychologie expérimentale : décrire et comprendre les mécanismes fondamentaux des comportements et du système d'adaptation

études empiriques basées sur la règle de la reproduction et de la fréquence. Si nous devons d'abord avoir à l'esprit cette notion lorsque nous abordons la théorie psychanalytique, on ne saurait occulter toute la question de la scientificité qui s'y rattache. Nous entendons aborder cette question plus loin dans notre travail. Pour le moment, examinons les éléments qui définissent la théorie dans son dynamisme.

Une *première* caractéristique fondamentale de la théorie psychanalytique réside dans une nouvelle notion introduite par Freud qui indique que tous les comportements humains se fondent sur une énergie qui tend vers certaines directions ou finalités en orientant les comportements. La notion de déterminisme mental, tel que développée par Freud, constitue en quelque sorte le fil conducteur du développement de la personnalité. Cette lecture "évolutionniste" de l'individu s'inscrit dans le contexte de production scientifique qui règne à l'époque. Freud identifie des moments particuliers que l'individu doit traverser au cours de son développement ; le complexe d'Oedipe fait figure principale en ce sens. Dans ce cadre, on comprendra l'importance décisive qui est accordée à des périodes précises du développement humain comme l'enfance et l'adolescence.

La *seconde* caractéristique de la pensée psychanalytique renvoie à l'existence d'une zone inconsciente à laquelle échappe le comportement de l'individu. Si la psychologie expérimentale concentre son étude sur les faits conscients, accessibles par l'observation, la psychanalyse, elle, prend en compte tout le domaine de l'irrationnel, de l'inaccessible aux sens de façon directe. Mais encore, l'inconscient est placé au premier rang parce qu'il est considéré "comme déterminant dans bon nombre de conduites irrationnelles et même

de l'homme, saisir les causes des variations et formuler des lois générales du comportement."

rationnelles.”¹ Cet aspect est sans aucun doute celui qui hante le plus les scientifiques de l'époque mais aussi une grande proportion de non-spécialistes mal préparés à accepter l'existence d'une zone de l'organisme exerçant de la pression sur les sentiments conscients. Par opposition à la logique expérimentale qui cherche dans l'organisme certains automatismes acquis ou innés, l'inconscient de la logique psychanalytique n'est pas corporel mais psychique.²

Cet état renvoie à un *troisième* lieu de la recherche psychanalytique à savoir l'importance de la place accordée aux phénomènes et aux problèmes affectifs. L'affectivité puise davantage sa source dans l'inconscient que dans le conscient, amenant la psychanalyse à se distancer du même coup des recherches expérimentales qui portent leur attention vers les domaines organiques, neurologiques ou intellectuels.

Pour assurer une cohésion à l'ensemble de ces forces internes, Freud identifie une *quatrième* caractéristique : l'existence d'une force unificatrice, une énergie de base qu'il nomme *libido*. Cette dernière renvoie à la sexualité au sens large mais nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin.³ Pour le moment, disons que la libido agit comme carburant marquant très fortement l'individu dans son développement.

Si, les quatre éléments, ou postulats, que nous venons de décrire s'avèrent être

¹Collette, A. *Ibid.* p. 17.

²À ce sujet, J.-H. Guay (Guay, J.-H., *Op. Cit.* p. 175.) fait remarquer très justement : “La psychanalyse, bien qu'elle pose l'inconscient comme un lieu déterminant ne peut rejeter radicalement la conscience dans la mesure où elle ne se situe pas au plan neurologique. En effet, si un tel rejet devait prévaloir, la psychanalyse - en tant que science donc connaissance et donc conscience de l'inconscient - ne pourrait exister.”

³On peut à ce stade dire que la sexualité, telle qu'entendue par Freud, dépasse largement l'union sexuelle de deux individus comme le fait la définition courante. Freud propose d'étudier la sexualité à partir des déviations qui prouvent justement que l'instinct sexuel n'est pas toujours lié à un but ou à un objet amoureux tel que défini comme normal. (cf. Robert, M. *La révolution psychanalytique*. Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1964. p. 213.)

structurants pour la cohésion interne de la psychanalyse, ils sont aussi à l'origine de l'éclatement de la théorie. Ainsi, les principaux désaccords, qui ont par la suite donné naissance aux "autres" écoles psychanalytiques, s'articulent autour des questions relatives au poids de la sexualité dans la théorie, à la "force" des pressions provenant de l'inconscient, au déterminisme de la vie psychique. Arrêtons-nous un instant afin de bien saisir ce que ces difficultés impliquent. D'abord, on observe des différences au point de vue des différentes constructions conceptuelles ce qui pose un problème de départ quant à la cohérence interne de la théorie. Si, par ces concepts fondamentaux, la psychanalyse ne parvient pas à rallier tous ses tenants autour d'un même pôle, est-elle condamnée au révisionnisme constant de ses théoriciens ? À l'opposé, doit-elle englober ces derniers pour profiter de leurs développements ? La seconde approche est certainement plus séduisante au point de vue heuristique. Maintenant, si ses concepts fondamentaux sont constamment remis en question, la théorie peut-elle prétendre au statut de science autonome ?

À ce sujet, l'exemple de l'école psychanalytique américaine illustre bien la force de la contestation qui existe au sein du mouvement. Théoriquement, les penseurs américains en sont venus à rejeter complètement la notion de libido. Pour K. Horney¹ dont nous avons parlé plus tôt, la notion de libido ne doit pas être considérée dans le comportement humain comme fondamentale. Elle rejette de même toutes les notions de pulsions ou d'instincts qui, comme nous le verrons plus loin, s'avèrent être déterminantes dans la conception freudienne de la psychanalyse. À ce sujet, elle écrit :

¹Horney, K. *Les voies nouvelles de la psychanalyse*. Paris, L'Arche, 1951.

[...] cette illusion contribue à fausser la perspective des relations humaines, du “Moi”, de la nature des conflits névrotiques, de l’angoisse névrotique et du rôle des facteurs culturels [...] les problèmes sexuels, bien qu’ils puissent prévaloir parfois dans le tableau des symptômes, ne sont plus considérés comme le centre dynamique des névroses.¹

C. Thompson abonde dans le même sens lorsqu’elle affirme : “On comprend mieux le développement biologique de l’enfant si on rejette complètement le concept de libido.”²

Notre intention n’est pas de faire le bilan des courants “dissidents” de la pensée freudienne. Or, il faut avoir à l’esprit que plusieurs penseurs, notamment du courant américain, remettent en question des concepts et éléments fondamentaux de la psychanalyse. C’est à partir de ce constat qu’il faut travailler. Pour présenter la psychanalyse de manière rigoureuse, on doit comprendre que le modèle possède une branche “déviant” qui fait dire à J.-H. Guay : “[...] de la même manière que le néo béhaviorisme glisse de la psychologie à la sociologie, de la même manière, les psychanalystes américains glissent de la psychanalyse vers la sociologie.”³

Maintenant que nous avons présenté les aspects constituant le dénominateur commun de la théorie psychanalytique, abordons la construction de son fondateur afin d’en saisir la mécanique.

¹Horney, K. *Ibid.* p. 9.

²Thompson, C. *La psychanalyse, son évolution, ses développements.* Paris, Gallimard, 1956. p. 50.

³Guay, J.-H. *Op. Cit.* p. 179.

2.3 La construction de Sigmund Freud

La construction freudienne est au coeur de toute la pensée psychanalytique. D'une certaine manière, elle est le pôle philosophique du mouvement. Si la première moitié des études freudiennes est surtout axée sur l'explication des comportements individuels, les écrits d'après 1910 ouvrent la perspective à l'étude des comportements collectifs et sociaux. C'est dans ces derniers écrits que nous serons à même de connaître la pensée politique de Freud mais comme ces derniers sont directement tributaires des schémas d'analyse des comportements individuels, l'examen de ces derniers demeure essentiel. À ce sujet, Freud affirme que les mécanismes qui agissent dans le cadre des comportements sociaux sont les mêmes que ceux qui agissent dans les cadres individuels.

L'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale ou collective perd beaucoup de son acuité lorsqu'on examine de plus près. Sans doute, la première a pour objet l'individu et recherche les moyens dont il se sert et les voies qu'il suit pour obtenir satisfaction de ses désirs et besoins, mais, dans cette recherche, elle ne réussit que rarement, et dans des cas tout à fait exceptionnels, à faire abstraction des rapports qui existent entre l'individu et ses semblables. C'est qu'*autrui* joue toujours dans la vie de l'individu le rôle d'un modèle, d'un objet, d'un associé ou d'un adversaire [...]¹

Freud transpose donc aisément son schéma d'analyse des comportements individuels à l'analyse des comportements sociaux. Nous verrons plus tard qu'une pareille logique ne s'opère pas aussi facilement. Pour le moment, examinons le schéma de base de la construction freudienne.

¹Freud, S. *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot, 1975. p. 83.

2.3.1 Les thèses fondamentales de l'Introduction à la psychanalyse

Deux principes émanent de la théorie psychanalytique. Tout d'abord, il y a l'idée de l'inconscient et puis, il y a celle de la sexualité. Si, depuis Platon, la philosophie reconnaît en l'homme un caractère "d'animalité", cette perspective n'a rien d'inquiétant puisque l'homme, par sa raison et sa volonté, en est le maître. Or l'existence d'une pensée ou d'une volonté inconsciente fait que l'homme n'est plus maître chez lui. On ne s'étonnera pas que cette "découverte" viendra heurter les préjugés intellectuels de l'époque. Ainsi, l'inconscient détermine les motivations profondes de l'individu bien plus qu'en est responsable son Moi conscient. Pour ajouter à l'orgueil de l'homme, cet inconscient est en quelque sorte impénétrable, inaccessible. Historiquement, on ne peut affirmer que Freud est le "découvreur" de l'inconscient. Il est plus juste de lui attribuer la méthode permettant d'avoir accès à cette zone psychique quasi-impénétrable.

C'est par l'observation de certaines maladies psychiques que Freud est amené à dépasser l'idée qu'il y aurait davantage d'inconscient que de conscient dans les phénomènes psychiques. Pour Freud "l'inconscient est le psychique lui-même."¹ Donc, Freud ne montre pas que toute pensée est inconsciente, mais que d'une certaine manière, la pensée réside d'abord dans l'inconscient. Comment l'inconscient est-il connaissable ?

M. Haar affirme :

Dans la mesure où tout ce que nous connaissons appartient au conscient, nous ne connaissons l'inconscient que réfracté de ce qui est accessible à la conscience. Parmi tous les phénomènes

¹Freud. S. *L'interprétation des rêves*. Paris, PUF, 1975. p. 520.

psychiques, certains se produisent plus visiblement que d'autres, en dehors du contrôle et de la domination de la conscience. Tels sont en particuliers les rêves, puisque le sommeil écarte la conscience.¹

Il résume en disant : "le principal apport concret de la psychanalyse, c'est ainsi d'élargir le domaine de ce qui a un sens."² L'existence d'une zone inconsciente vient donner une signification à un ensemble de phénomènes longtemps considérés comme aberrants. Ainsi en est-il des rêves, des *lapses* (ou actes manqués) et des névroses qui peuvent trouver dans l'inconscient leur source. A. Collette fait toutefois la précision suivante :

Si l'on admet l'hypothèse freudienne³ de l'existence d'un inconscient, vu comme le réservoir des forces actives qui peuvent orienter certaines actions et certains comportements humains, on doit également admettre que l'étude de la vie psychique ne peut plus se limiter à l'analyse et à la classification des seules manifestations de la vie consciente. Il faut donc accepter le fait que la vie psychique d'un individu comporte à la fois des mécanismes conscients et contrôlés et des mécanismes incontrôlés qui sont mal ou peu connus et qui échappent à la conscience et à la volonté.⁴

Mais comment l'inconscient est-il constitué ? De façon descriptive, on pourrait affirmer que l'inconscient est le point de départ d'un ensemble de phénomènes psychiques qui, s'ils ne sont

¹Haar, M. *Introduction à la psychanalyse*. Paris, Hatier, 1973. pp. 10-11.

²Haar, M. *Ibid.* p. 11.

³On soulignera l'hypothèse freudienne de l'inconscient. Si notre propos n'est pas de débattre de l'existence ou non de cet inconscient comme l'ont fait certains auteurs (Miles, T.R. *Eliminating the Inconscious*. Oxford, Pergamon Press, 1966. ; Chavelot, D. *L'inconscient dans tous ses états*. Paris, Point Hors-Ligne, 1990.) on se doit de rappeler le débat qu'elle suscite et que les résistances intellectuelles à la théorie de l'inconscient et de ses manifestations expliquent les problèmes de recherche que pose l'application de la théorie psychanalytique.

⁴Collette, A. *Op. Cit.* p. 27.

pas définitivement hors de la portée de la conscience, le sont au moins provisoirement. Dans cela, on trouvera une foule de souvenirs qui peuvent, de façon plus ou moins facile, être ramenés à la conscience. La mémoire intervient dans le processus. On parlera alors d'une première zone de *préconscient*. On réservera le terme d'*inconscient* à un ensemble de représentations qui sont en permanence hors d'atteinte de la conscience. Ces représentations ne peuvent même pas porter le costume des souvenirs pour être ramenées à la conscience puisqu'à la suite d'un procédé nommé *refoulement*, elles ont été amenées dans des lieux auxquels la mémoire n'a pas accès. D'un point de vue dynamique, l'inconscient, c'est le refoulé. Les éléments qui ont été refoulés exercent une pression constante pour parvenir au conscient mais se heurtent à un mécanisme les empêchant d'accéder à la zone de la conscience.

La *censure*, telle que supposée par Freud, refuse de laisser passer un certain nombre de représentations vers le conscient et agit en ce sens comme gardien. Ce "mécanisme de défense du Moi" empêche l'intrusion de tendances en provenance de l'inconscient qui pourraient être dangereuses, anarchiques ou exagérément exigeantes. Voyons pourquoi.

Les forces de l'inconscient forment un ensemble indifférencié, du moins dans leur état primaire. Ces forces sont soumises à un principe qui régit l'ensemble de l'activité psychique. Nommé par Freud *principe du plaisir*, ce dernier mobilise l'ensemble des matériaux inconscients dans l'accomplissement d'un programme visant à la satisfaction des tendances et des besoins qu'ils constituent.

Freud n'est pas très explicite sur les caractéristiques de ces représentations ou de ces matériaux de l'inconscient. S'il parle de "fantasmes primaires" comme d'un héritage des expériences de l'humanité, c'est généralement pour introduire la notion de *pulsion* comme

matériau de l'inconscient. La notion de pulsion s'associe généralement à celle de l'instinct.

De façon schématique, on doit comprendre que l'inconscient est constitué d'instincts et de pulsions qui s'expriment sous la forme de besoins. Ces besoins recherchent satisfaction. Le potentiel dynamique de cette demande est freinée par un mécanisme de censure dont la fonction est de s'opposer aux pulsions c'est-à-dire au principe de plaisir. La censure représente en quelque sorte les exigences de la réalité. On comprendra que la manifestation directe et brutale des pulsions pourrait constituer un grave danger d'abord pour l'individu mais également pour la société. En effet, la satisfaction purement personnelle des pulsions, sans tenir compte des réalités sociales conduirait à l'anarchie. La censure attise le caractère essentiellement agressif de la pulsion qui recherche satisfaction et contribue en ce sens à assurer un certain ordre social ou du moins impose à l'individu une conduite moins violente, plus acceptable.

Si le premier principe à la base de la théorie psychanalytique est l'inconscient, le second est le rôle décisif que joue la sexualité dans la vie psychique. Voyons comment cette dernière intervient.

Tout d'abord, quelle est la définition freudienne de la sexualité ? On doit comprendre qu'il considère cette dernière au sens large et en fait une interprétation qui déborde largement de celle qu'on y donne encore régulièrement. Pour exprimer l'idée, il écrit : "ce qu'on entend par sexualité en dehors de la psychanalyse, est une sexualité tout à fait restreinte, une sexualité mise au service de la seule procréation, bref ce qu'on appelle la vie sexuelle normale."¹ Si la théorie freudienne dépasse cette définition, on doit savoir que sa conception de la sexualité est étroitement liée à ce que nous avons déjà expliqué concernant les instincts. L'instinct sexuel est

¹Freud. S. *Introduction à la psychanalyse*. Paris, Payot, 1975. p. 299.

entendu comme une impulsion naturelle dont le terme final se trouve dans l'accouplement. Cette notion d'instinct sexuel doit aussi être liée à la notion de libido dont nous avons parlé plus tôt. Si cette dernière est le plus souvent attribuée à une quantité de désir sexuel, Freud quant à lui, lui donne une valeur très différente : "la libido doit être vue comme l'énergie inconsciente qui peut être utilisée par l'instinct sexuel. Elle est donc une force énergétique, une sorte de potentialité mise à la disposition de l'instinct pour accomplir son but."¹ Freud démontre que la vie sexuelle de l'homme n'apparaît pas à la période de l'adolescence mais commence chez le nourrisson. Elle ne se limite pas aux organes sexuels mais implique le corps tout entier. Freud explique que la sexualité infantile est "perverse" et polymorphe c'est-à-dire qu'elle est détournée du but normal de la sexualité, de l'accouplement des organes génitaux de deux individus de sexes opposés. L'enfant connaît donc un plaisir sexuel en dehors de l'acte sexuel ce qui laisse supposer que "seront sexuelles des manifestations qui ne sont nullement génitales et qui n'impliquent aucun désir, aucune aspiration ni aucune réalisation de cet ordre."² La sexualité mais aussi l'enfance jouent un rôle déterminant dans la vie psychique. Si, au cours de son développement, les premières impressions de l'enfant sont la façon dont il a été traité et aimé, on doit comprendre que ces événements sont destinés à donner une suite particulière à l'expérience future. Le propre de l'inconscient étant de tout conserver, on peut désormais le définir comme le refoulé et l'infantile. La question que l'on doit se poser est alors: est-il aussi sexuel ?

¹Collette, A. *Op. Cit.* p. 36.

²Collette, A. *Ibid.* p. 37.

Freud répond oui. Cela nous permettra de boucler cette introduction consacrée aux thèses fondamentales de la théorie psychanalytique. La sexualité, lorsqu'elle n'est pas considérée en tant que fonction, agit sur l'organisme tout entier. L'inconscient, de façon générale et indifférente, tend vers la recherche et l'obtention du plaisir pour la satisfaction des besoins qui l'habitent. Toute la vie psychique en général, verra à la satisfaction des besoins qui en émanent. Or l'inconscient ne connaît que le principe de plaisir et la satisfaction des besoins connaîtra un premier obstacle. La vie en société ne permet pas la satisfaction de tous les désirs c'est pourquoi tous ces désirs qui se trouvent dans l'inconscient doivent être refoulés, canalisés lorsqu'ils se heurtent à cet autre principe, celui de la réalité. La réalité s'oppose dans les faits à l'inconscient. La réalité impose des choix, de la patience, du renoncement, de l'insatisfaction. C'est la façon dont sera gérée la confrontation entre le principe de plaisir et le principe de réalité qui sera à la base de la personnalité de l'individu. Ceci nous conduit à examiner le schéma de base de la théorie freudienne de la personnalité.

2.3.2 La théorie psychanalytique et la personnalité

Freud a d'abord divisé l'inconscient en trois zones bien distinctes qui étaient l'inconscient, le préconscient et le conscient. D'un point de vue théorique, ces trois zones constituaient la première *topique* de l'hypothèse freudienne de l'inconscient. Cette conception de l'appareil psychique qui cherchait à rendre compréhensible le fonctionnement de la psychée en la décomposant a été modifiée par Freud qui a élaboré une seconde topique que l'on nomme le plus souvent comme une autre conception de la personnalité. J. Laplanche et J.B. Pontalis expliquent que la raison invoquée pour rendre compte de ce changement "est la prise en

considération toujours accrue des défenses inconscientes, ce qui interdit de faire coïncider les pôles du conflit défensif avec les systèmes précédemment définis : le refoulé avec l'inconscient et le Moi avec le système préconscient.”¹

Autrement dit, parler de zones constituantes de l'inconscient ne répond plus précisément aux exigences que pose l'étude de la personnalité. C'est pourquoi la seconde topique introduit trois nouvelles instances susceptibles de rendre opératoire la théorie de la personnalité telle qu'élaborée par Freud. D'un point de vue schématique, les trois instances sont le *ça*, pôle pulsionnel de la personnalité, le *Moi*, instance qui pose les intérêts de la totalité de la personne et le *Surmoi* qui est enfin constitué à la suite de l'intégration des exigences et interdits parentaux. Examinons comment fonctionnent ces trois instances autour de la question de la personnalité.

On se souviendra que l'individu, dans la conception freudienne, est animé par une énergie unificatrice : la libido. Sa mouvance assurée par une seule force, le principe de plaisir, l'individu ne recherche que la satisfaction de ses besoins sans tenir compte de la réalité extérieure. Dans l'optique freudienne, le *ça* représente cette partie fondamentale de la personnalité où toutes les énergies libidinales et instinctuelles sont conservées. Le *ça* est le réservoir de la libido et ne se distingue en fait que très mal de l'inconscient. On lui attribue les mêmes caractères et les mêmes fonctions. D. Lagache le définit ainsi : “c'est la force originelle de l'appareil psychique, tel qu'il peut exister dans la période prénatale et chez le nouveau-né, et la matière première des différenciations ultérieures.”²

Comme nous l'avons indiqué plus tôt, la libido rencontre des obstacles à sa satisfaction,

¹Laplanche, J., Pontalis, J.B. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, PUF, 1967. p. 488.

²Lagache, D. *La psychanalyse*. Paris, PUF, “Que sais-je ?”, 1957. p. 35.

elle se heurte au principe de réalité. C'est par l'insatisfaction des demandes initiales que se forme graduellement la seconde instance, le Moi. D. Lagache écrit : "[...] il se développe par la différenciation de l'appareil psychique au contact des réalités extérieures, de même que le ça se différencie au contact des sources corporelles des besoins et des émotions."¹ Le Moi est pourtant une instance de la personnalité qui est difficile à définir. Ainsi, le Moi peut bien représenter en quelque sorte l'individualité de la personne, le fait qu'un individu trouve toute son originalité ou son caractère distinct par rapport à un autre. Cette image est toutefois bien imprécise dans la mesure où, comme nous l'avons souligné plus tôt, l'existence d'un Moi ne saurait faire abstraction du processus répété d'identification à *autrui* tel que souligné par Freud en 1927.² On doit comprendre le Moi de différents points de vue. C'est ainsi que du point de vue topique, cette instance est dans une relation de dépendance envers les exigences et les revendications du ça. L'autonomie du Moi, telle qu'elle pourrait être entendue, n'est que relative de ce point de vue. On peut également définir le Moi d'un point de vue dynamique puisqu'il représente un premier pôle de conflit entre le principe de plaisir et le rôle d'auto-conservation qu'il se donne, ce qui nous conduit à un troisième point de vue, celui-là économique par lequel le Moi apparaît comme un facteur de liaison des processus psychiques permettant d'éviter, par des opérations défensives, la contamination de l'énergie pulsionnelle par le caractère essentiellement archaïque et instinctuel du ça.

L'existence du Moi est en fait le fruit de ce processus conflictuel d'auto-conservation. En ne pouvant satisfaire tous ses désirs, l'individu doit renoncer à des objets d'amour,

¹Lagache, D. *Idem*.

²Freud, S. *Op. Cit.* p. 83

normalement associés au plaisir. Pour contrecarrer cette frustration il se retourne vers lui-même et devient par le fait même un objet d'amour et d'affection. Ce retournement narcissique résulte en partie de cette confrontation avec le monde extérieur et conduira peu à peu l'individu dans la construction cohérente de sa personnalité. Freud écrit à ce sujet :

Il est facile de voir que le Moi est une partie du ça ayant subi des modifications sous l'influence directe du monde extérieur et par l'intermédiaire de la conscience-perception. Il représente, dans une certaine mesure, un prolongement de la différenciation superficielle. Il s'efforce aussi d'étendre sur le ça et sur ses intentions l'influence du monde extérieur, de substituer le principe de réalité au principe de plaisir qui seul affirme son pouvoir dans le ça.¹

Cette première confrontation entre les instances psychiques a conduit l'individu à s'identifier à lui-même comme objet d'amour et de ce fait, donne cohérence à une première structure de sa personnalité. Le répit sera pourtant de courte durée ; progressivement, l'individu sera amené à résoudre un second conflit qui lui-même aboutit à la construction de la troisième et dernière instance de la seconde topique freudienne, le Surmoi. Si, de façon générale, on pouvait dégager que le Moi était la résultante du ça, on peut affirmer que le Surmoi découle du Moi. On se souviendra que les forces de la réalité du monde extérieur s'opposaient aux exigences instinctuelles et spontanées des forces internes d'origine inconsciente. Si, une grande partie de l'énergie libidinale s'est trouvée d'un même coup redirigée dans la construction de la personnalité, on peut se demander ce que devient l'idée qui sous-tendait les désirs libidinaux. Le dynamisme du schéma freudien suggère que cette idée ne saurait complètement disparaître

¹Freud. S. *Ibid.* p. 193.

et il en résulte donc qu'une certaine quantité de désirs libidinaux n'est pas investie ou utilisée ce qui crée un état de malaise qui se traduit par une angoisse primaire de l'individu face aux interdictions que lui pose le monde extérieur.¹ À l'origine, c'est cette angoisse que l'individu doit combattre. C'est pourquoi, on définit le Surmoi comme l'héritier du complexe d'Oedipe² le second conflit majeur dans lequel s'incarne une lutte entre des forces contradictoires.

D. Lagache définit le Surmoi comme "une modification du Moi par intériorisation des forces répressives que l'individu a rencontré au cours de son développement."³ Freud voit la conscience morale, l'auto-observation et la formation d'idéaux comme des fonctions du Surmoi. Dans la confrontation de ses désirs avec les impératifs du monde extérieur, l'individu assimile progressivement les interdits, les défenses, les obligations bref, tout ce qui constitue les contrepulsions. Ces dernières viennent à faire partie intégrante de son psychisme, par un mécanisme que Freud a nommé *intériorisation* qui fait que l'individu prête à des objets des qualités qui s'éloignent progressivement du mode fantasmatique dans lequel ils se trouvent à un stade primaire du développement de la personnalité. Le Surmoi est une instance psychique qui se constitue progressivement. Il s'édifie lentement, à travers une série d'expériences de l'enfance. D'un point de vue qualitatif, le Surmoi est à l'origine de la sécurité et de l'insécurité psychologique de l'individu comme des sentiments de culpabilité et d'infériorité. Nous reviendrons sur ces aspects fondamentaux mais nous devons pour le moment nous concentrer

¹Collette. A. *Op. Cit.* p. 62.

²J. Laplanche et J.B. Pontalis définissent le complexe comme étant un "ensemble organisé de représentations et de souvenirs à forte valeur affective, partiellement ou totalement inconscient. Un complexe se constitue à partir des relations interpersonnelles de l'histoire infantile ; il peut structurer tous les niveaux psychologiques ; émotions, attitudes et conduites adaptées." (Laplanche, J., Pontalis, J.B. *Op. Cit.* p. 72)

³Lagache. D. *Op. Cit.* p. 35.

sur ce second conflit auquel l'individu doit faire face, celui de l'Oedipe.

Freud utilise la tragédie de Sophocle *Oedipe-Roi* pour illustrer l'ensemble des désirs amoureux et hostiles que l'enfant éprouve à l'égard de ses parents. Tout au long de l'enfance, l'individu de sexe mâle¹ est "amoureux" de sa mère ; c'est son objet d'amour. À l'âge de l'Oedipe, l'enfant cherche à dépasser cet amour primitif et désire être l'amant de sa mère. Le père devient à ce moment un adversaire. Par jalousie, le petit garçon en vient à détester ce dernier. Aspirant à posséder sa mère pour lui tout seul, il cherche par divers moyens à se débarrasser de son concurrent. Considérant qu'il ne lui est pas possible de mettre à l'écart son opposant, l'enfant utilise le processus d'identification pour mettre fin au conflit. Résolu à ne pas tuer son père, l'enfant cherchera à devenir comme lui. Ses désirs incestueux seront alors dirigés vers des images, des symboles, des ambitions. Nous verrons plus loin comment la résolution du conflit oedipien intervient dans la construction de la personnalité. Pour le moment, on doit comprendre que la réconciliation avec le père aura pour conséquence que le jeune enfant n'a plus son seul Moi comme objet d'amour. La résolution de l'Oedipe l'amène progressivement à prendre conscience que le monde extérieur peut être un modèle dans lequel il lui est possible de s'accomplir. Si dans un premier temps ce dernier lui paraissait contraignant et hostile, il devient en quelque sorte un nouvel objet d'amour, des liens libidinaux se créent avec celui-ci. Dans ce cadre, l'enfant assimile deux interdictions : celle de l'homicide

¹Le modèle développé par Freud lui permet d'expliquer l'attitude ambivalente du petit garçon envers son père. Comme le font remarquer J. Laplanche et J.B.Pontalis (*Op. Cit.* p. 81) "c'est sur le modèle du garçon que les premières élaborations de la théorie se sont constituées. Freud a longtemps admis que *mutadis mutandis* le complexe pouvait être transposé tel quel au cas de la fille. Ce postulat a été battu en brèche." Notre propos n'est pas d'entrer dans le détail de ce débat. Depuis, plusieurs psychanalystes ont travaillé à mettre en évidence la spécificité de l'Oedipe féminin. Ce que l'on doit comprendre de complexe c'est le caractère essentiellement déterminant qu'il peut avoir dans la constitution de la personnalité.

et celle de l'inceste. Voilà donc dégagée l'origine du Surmoi. Voyons maintenant les conséquences du développement de cette instance sur la personnalité de l'individu.

Si, par la constitution de son Surmoi, l'enfant parvient à réconcilier les exigences familiales et les exigences de son ça, l'intérêt premier de la résolution du conflit oedipien est d'orienter l'enfant vers le monde adulte, lui permettant de trouver dans ce dernier des modèles d'accomplissement, de découvrir l'ordre social comme un tout composé d'individus qui, comme lui, possèdent un Surmoi et qui avancent dans la même direction. Freud écrit :

C'est ainsi que la séparation qui s'opère entre le Surmoi et le Moi, loin de représenter un fait accidentel, constitue l'aboutissement naturel du développement de l'individu et de l'espèce, développement dont elle résume pour ainsi dire les caractéristiques les plus importantes ; et même, tout en apparaissant comme une expression durable de l'influence exercée par les parents, elle perpétue l'existence des facteurs auxquels elle doit sa naissance.¹

La résolution du complexe oedipien telle que nous venons de l'exposer est la forme dite simple et positive. L'enfant parvient à surmonter cette difficulté et une dissociation s'opère à l'intérieur de son Moi ; une partie de celui-ci se transforme en Surmoi. C'est d'ailleurs sous cette forme que le complexe a été découvert. Or, le Surmoi comporte un *aspect négatif*, souvent assimilé trop rapidement à la conscience morale. L'intériorisation des interdits, des censures bref, tout ce qui peut être restrictif au comportement, peut, chez les enfants élevés dans un milieu strict, rigide, trop punitif, créer un processus de généralisation qui présente un danger réel pour l'enfant. En effet, ce Surmoi négatif est à l'origine des sentiments d'infériorité, de la

¹Freud, S. *Op. Cit.* pp. 204-205.

perte de confiance en soi et des sentiments d'indignité observés chez les enfants ayant un Surmoi trop puissant et exclusif. À l'opposé, l'*aspect positif* du Surmoi, aussi appelé Moi-idéal ou idéal du Moi, dérive des idéaux, des buts et désirs positifs des parents et du milieu qui sont offerts aux enfants. Tout cela entraîne ce dernier dans des actions et des comportements orientés dans une direction exclusive et indépendante de la réalité, ou dans le sens de la fiction pure, lorsque le Moi est incapable de répondre aux tâches qui lui sont assignées par le Moi-idéal.

On comprendra que la résolution du complexe d'Oedipe est importante, qu'elle détermine en quelque sorte le développement psycho-social de l'individu. Il faudra avoir à l'esprit cet aspect fondamental de la construction freudienne lorsque nous aborderons la question du leadership à proprement parler.

La seconde topique telle que décrite par Freud, constitue la clé de la compréhension du psychisme humain, elle ouvre la voie à la compréhension de la personnalité humaine en tant qu'entité complexe. Le propre des trois instances est d'être en constant tiraillement. Si, comme nous l'avons vu, chacune des instances découle en quelque sorte d'une autre, on doit comprendre qu'une pression continuelle est exercée sur chacun des constituants. Dans la logique psychanalytique, il doit y avoir équilibre entre les trois instances pour assurer à l'individu un développement psychique sain et normal.

Nous avons vu que le schéma freudien est dominé par deux pôles ; celui de l'inconscient et celui de la sexualité, ces derniers s'organisant pour former une structure complexe dont la première et la seconde topique freudienne tentent de saisir les particularités. Au cours de son

existence, l'individu est amené à rencontrer une série d'obstacles qui, dans un premier temps, viendront heurter ses premiers désirs d'origine inconsciente et, dans un second temps, l'amèneront à prendre en considération la réalité du monde externe avec ses interdits et ses limites. Le schéma freudien ne rejette donc pas totalement les facteurs extérieurs. Il en assume l'existence. L'individu apparaît même en quelque sorte comme le produit de ces facteurs externes. Le développement de la personnalité semble être le résultat d'une suite de réactions face à l'environnement. Le résultat est un individu qui semble avoir mis de côté ou du moins avoir redirigé une partie de l'énergie qui le constituait vers un ensemble de représentations, plus ou moins à sa portée. On peut, en bout de piste, se questionner sur l'importance de la conscience dans le développement psychique de l'individu. À ce sujet, Freud écrit :

Nous nous représentons les processus psychiques d'une personne comme formant une organisation cohérente et nous disons que cette organisation cohérente constitue le Moi de la personne. C'est à ce Moi, prétendons-nous, que se rattache la conscience, c'est lui qui contrôle et surveille les accès vers la motilité, c'est-à-dire l'extériorisation des excitations.¹

Voilà donc comment on peut comprendre la théorie psychanalytique à l'égard de la question de la personnalité. Voyons désormais ce qui se dégage de son analyse des comportements collectifs.

¹Freud, S. *Ibid.* p. 184.

2.3.3. Théorie psychanalytique et analyse des comportements sociaux

Pour saisir l'importance de la théorie psychanalytique, pour comprendre la portée des analyses de Freud, on doit se consacrer à l'étude du schéma d'analyse des comportements collectifs tel que décrit par l'inventeur de la psychanalyse. Nous avons noté plus tôt que Freud transposait aisément son schéma d'analyse des comportements individuels à celui des comportements collectifs. Pour nous qui voulons confronter le cadre théorique psychanalytique à l'étude d'un phénomène politique, cette démarche s'avère essentielle. D'ailleurs, quel rapport Freud a-t-il entretenu avec le politique ? C. Jambet affirme : "si Freud s'insère dans le champ politique, c'est en évinçant la philosophie. La psychologie des masses, et son corollaire : le désir du maître, remplacent la fiction du contrat et la question du meilleur des régimes."¹

Or, ceux qui cherchent dans la lecture de Freud des éléments précis de compréhension des phénomènes sociaux et politiques seront déçus. R. Dadoun écrit :

S'il apparaît bien que Freud a posé les principes de base d'une psychanalyse politique, on reconnaîtra qu'il n'a pas cherché à les organiser dans une forme politique rigoureuse, ni encore moins à les vérifier sur un terrain politique précis.²

S'il se dégage un apport direct de Freud en termes politiques, c'est ce qu'il a écrit sur la fonction du maître : "l'homme est un animal de horde."³ On ne doit également pas chercher

¹Jambet. C. "Le discours sur la politique" *Magazine Littéraire*, "Hors-Série : Freud et ses héritiers, l'aventure de la psychanalyse", no. 1, 2e trimestre 2000. p. 58.

²Dadoun, R. *La psychanalyse politique*. Paris, PUF, 1995. p. 9.

³cité par Jambet. C. *Loc. Cit.* p. 61.

chez Freud des éléments qui permettraient de connaître le meilleur des régimes politiques. Le pessimisme freudien amène à dissiper toute croyance en une sociabilité naturelle des hommes qui conduirait à l'élaboration d'un État où seraient respectés l'ordre et les libertés individuelles. Ce que l'on doit comprendre de l'analyse freudienne à l'échelle de la société, c'est que le processus d'identification auquel l'individu a dû se soumettre pour résoudre son conflit oedipien joue sensiblement le même rôle dans les phénomènes sociaux. L'individu adulte résout les contraintes sociales de la même manière qu'il a solutionné son Oedipe c'est-à-dire essentiellement par la voie psychique, en intégrant à sa personnalité l'institution de l'autorité. Nous avons vu que le Surmoi joue le rôle de censeur des désirs jugés innacceptables aux yeux de la réalité sociale. Le développement et l'adoption du Surmoi apparaissent désormais comme des moyens de valorisation pour l'individu suite aux différents conflits infantiles qu'il a vécus. En détournant une partie de sa libido à travers des objets autres que sa mère et lui-même, il contribue à créer autour de lui des liens sociaux durables avec d'autres individus qui ont dû passer à travers la même série de conflits. Pour Freud, c'est donc parce qu'il y a une charge libidinale envers des symboles que les rapports d'autorité persistent entre les individus.¹ Freud écrit :

Il est intéressant de noter que ce sont précisément les tendances sexuelles déviées de leur but qui créent entre les hommes les liens les plus durables. Ceci s'explique facilement par le fait que ces tendances ne sont pas capables de recevoir une satisfaction complète, alors que les tendances sexuelles libres subissent un affaiblissement

¹Guay, J.-H. *Op. Cit.* p. 189.

extraordinaire, une baisse de niveau à chaque fois que le but sexuel se trouve atteint.¹

Telle est la lecture que fait Freud des phénomènes de foule par exemple. À l'essence du phénomène des foules il remarque que : "une foule primaire se présente comme une réunion d'individus ayant tous remplacé leur idéal du Moi par le même objet, ce qui a eu pour conséquence l'identification de leur propre Moi."² Ce principe d'identification, d'attachement libidinal s'exprime à travers trois niveaux d'application.

Premièrement, il a le niveau de la *horde originelle* ; Freud y dégage l'explication de l'origine de la civilisation. Deuxièmement, il y a le niveau du *sentiment religieux*; Freud établit que la religion consiste à établir un lien affectif avec l'Absolu. Enfin, le troisième niveau est celui de *l'attachement général à l'autorité* ; pour Freud, l'attachement libidinal aux différentes figures d'autorité marque le processus actif du règlement du conflit oedipien. L'attachement à l'autorité découle en grande partie de la vie psychique de l'individu.

L'approche est essentiellement historique. Elle est marquée d'une investigation des comportements de groupe dans les sociétés dites "primitives" et dans les sociétés contemporaines. Il convient de répéter que Freud a identifié psychologie individuelle et psychologie collective qui, selon lui, répondent aux mêmes mécanismes. Par ailleurs, il est important de rappeler que l'approche historique est essentiellement mythique, symbolique.

¹Freud. S. *Op. Cit.* p. 139.

²Freud. S. *Ibid.* pp. 140-141.

a) la *horde originelle*. L'hypothèse du "meurtre du père" telle qu'exposée dans *Totem et Tabou*¹ dit essentiellement ceci. Aux origines, il n'y avait ni loi, ni ordre. Entre le père et ses fils, un seul rapport de puissance existait. Comme le père avait l'exclusivité sexuelle sur les femmes, les fils prirent la décision d'assassiner le père et de s'approprier solidairement les objets sexuels. Suite au meurtre, ils furent troublés qu'une situation semblable ne se reproduise et furent remplis de honte face au crime commis. Pour résoudre leurs craintes, ils établirent le système totémique, en souvenir du père, selon lequel les membres d'un même totem, ou tribu, ne peuvent avoir entre eux de relations sexuelles ni ne peuvent se marier entre eux. Cette exogamie avait pour but d'empêcher l'inceste. Le tabou était créé. Pour calmer le remord de leur crime, ils substituèrent au père un objet totémique, envers lequel ils adoptèrent une attitude de crainte et de respect. Les frères, inconsciemment, venaient de donner naissance à la civilisation. Pour Freud, le totem, en tant que substitut au père, donne toute la signification aux interdits que nous venons de décrire et coïncide avec les crimes d'Oedipe ainsi qu'avec l'attitude de l'enfant à l'égard de ses parents. C'est donc encore le complexe d'Oedipe qui est au centre du système, et qui sert à expliquer un certain nombre de faits sociaux. Il organise toute une société. Freud écrit :

Le tabou a notamment fini par devenir, chez les peuples dont nous nous occupons, la forme habituelle de la législation et peut être mis au service de tendances sociales qui sont certainement plus récentes que le tabou lui-même : tel est, par exemple, le cas des tabou imposés par des chefs et des prêtres, et destinés à perpétuer propriétés et privilèges.²

¹Freud. S. *Totem et Tabou*. Paris, Payot, 1965.

²Freud. S. *Ibid.* p. 48.

b) le *sentiment religieux et la morale*. Freud expose sa critique de la religion dans l'*Avenir d'une illusion* en 1927 et applique sa réflexion au problème psychologique fondamental que pose le fonctionnement de la vie sociale et culturelle. Le sentiment religieux naît de la première relation entretenue avec le totem ; en établissant un lien affectif avec un "absolu", les individus tentent de reproduire le rapport qu'ils avaient avec le père devenu tout-puissant. C'est à ce moment que les dieux deviennent si importants pour l'humanité, ils apaisent la détresse humaine :

Les dieux gardent leur triple tâche à accomplir : exorciser les forces de la nature, nous réconcilier avec la cruauté du destin, telle qu'elle se manifeste en particulier dans la mort, et nous dédommager des souffrances et privations que la vie en commun des civilisés impose à l'homme.¹

Le passage d'une relation totémique à une relation à Dieu renvoie au principe de soumission au père. Dans le sentiment religieux, il y a satisfaction libidinale "bien que les règles de conduite qu'il oblige à respecter soient essentiellement de l'ordre du Surmoi."² Même s'il ne s'agit que d'une "illusion", le sentiment religieux a un effet bénéfique :

L'analogie entre la religion et la névrose obsessionnelle se retrouve jusque dans les détails, et bien des particularités et des vicissitudes de la formation des religions ne s'éclairent qu'au jour de cette analogie.

¹Freud, S. *L'avenir d'une illusion*. Paris, PUF, 1983. p. 10.

²Guay, J.-H. *Op. Cit.* p. 194.

En harmonie avec tout ceci est ce fait que le vrai croyant se trouve à un haut degré à l'abri du danger de certaines affections névrotiques ; l'acceptation de la névrose universelle le dispense de la tâche de se créer une névrose personnelle.¹

Freud estime que le refoulement collectif passe par les idéologies et les traditions culturelles. De cette conception du sentiment religieux découle le troisième niveau d'application du schéma d'analyse des comportements collectifs.

c) *L'attachement général à l'autorité.* Si, dans un premier temps la relation au totem puis, dans un second temps, la relation à Dieu sont pour Freud les deux formes dominantes de l'autorité, elles servent à établir le rapport qu'entretient chaque individu vis-à-vis une figure d'autorité : le même rapport libidinal s'observe dans les relations que l'individu établit dans des champs très vastes. C'est ainsi qu'il écrit : "[...] chaque individu est rattaché par des liens libidinaux au chef [...] d'une part, à tous les autres individus composant la foule d'autre part."²

C'est ainsi que rassemblés autour d'un même chef, il règne parmi les individus un sentiment d'attachement qui est partagé : "aujourd'hui encore, les individus composant une foule ont besoin de savoir que le chef les aime d'un amour juste et égal, mais le chef lui-même n'a besoin d'aimer personne, il est doué d'une nature de maître[...]"³

Les groupes sociaux peuvent avoir à l'égard de cette structure représentative de

¹Freud. S. *Op. Cit.*. pp. 62-63.

²Freud. S. *Essais de psychanalyse*. p. 45.

³Freud. S. *Ibid.* p. 115.

l'autorité, de répression, une attitude d'acceptation. Somme toute, on revient toujours au processus d'identification, processus qui est actif dans le règlement du conflit oedipien, et qui est adopté dans plusieurs situations. Au point de vue politique par exemple, l'identification au chef peut conduire une société de masse à l'acceptation de la forme la plus violente de répression, le fascisme. F. Demichel écrit :

Le fascisme et surtout l'hitlérisme [...], sont la projection politique la plus fidèle possible des structures mentales oppressives imposées aux individus et aux groupes. Car le chef - le Führer - représente très exactement l'image du père.¹ Et la démonstration revient dès lors à ceci : que le fascisme ait été possible prouve que les sociétés où il s'est produit des structures mentales répressives avaient été si parfaitement imposées que le fascisme ait pu être toléré, voire désiré.²

Freud poursuit : "le meneur de la foule incarne toujours le père primitif tant redouté, la foule veut toujours être dominée par une puissance illimitée, elle est au plus haut degré avide d'autorité ou, pour nous servir de l'expression de M. Le Bon³, elle a soif de soumission. Le père primitif est l'idéal du Moi."⁴

Ce que l'on doit comprendre, au terme de cet examen que nous venons de faire du schéma freudien d'analyse des comportements collectifs, c'est que le processus d'identification, à l'oeuvre dans la construction de la personnalité individuelle est transposé

¹Ceci a plus justement été remarqué par W. Reich in Reich, W. *La psychologie de masse du fascisme*. Paris, Payot 1970. [la note est de nous]

²Demichel, F. *Op. Cit.* p. 32.

³En référence à l'ouvrage de G. Le Bon, *Psychologie des foules* publié en 1921.[la note est de nous]

⁴Freud. S. *Op. Cit.* p. 156.

et permet une régulation des relations entre les individus qui composent la société. Puis, ce processus d'identification sert en quelque sorte de base à la civilisation, d'assise à l'édification d'une société culturelle où les hommes mettent concrètement de côté leur idéal de plaisir, la satisfaction de leurs pulsions donc, au profit d'un partage de valeurs avec ses semblables, servant de base à la société.

Nous venons de tracer le portrait de ce qui pourrait être l'anthropologie freudienne. On retiendra de cet exercice que l'être humain n'est pas avant tout un être de raison, mais un être de pulsions et de désirs, dans sa structure et son développement. Comme être de pulsions, il est soumis aux exigences et aux besoins impérieux de son ça inconscient. Freud a montré que le foyer actif des désirs et des tendances libidinales ne peut s'actualiser sans nuire à l'ordre social ou à la morale établie. Un mécanisme de censure s'exerce sur ces désirs jugés répréhensibles du point de vue moral. Refoulés à leur point de départ, sans disparaître totalement, ils sont détournés dans les rêves notamment. Freud a montré qu'il existait bel et bien une sexualité infantile mais que cette dernière était détournée des buts qu'on lui prête généralement. Le caractère libidinal des exigences psychiques de l'individu s'exprime à travers trois instances formant l'appareil psychique ou la structure de la personnalité. Le ça correspond à la structure originelle de la vie psychique. Il est la source des pulsions et agit sous le principe de plaisir. De l'activité du ça émerge le Moi qui a pour fonction d'exercer un contrôle sur les pulsions venant de l'inconscient. Le Surmoi enfin intègre les exigences parentales et les interdits du monde extérieur. Essentiellement, il émane de la résolution d'un conflit auquel le jeune enfant aura à faire face, l'Oedipe, qui

donnera du même coup progressivement consistance et cohérence à sa personnalité.

Freud montre que la structure psychique des collectivités répond aux mêmes exigences que la structure psychique individuelle. Pour pallier aux exigences que lui impose la vie en société, l'individu détourne une partie de ses pulsions sexuelles et canalise ses pulsions agressives vers des activités qui sont utiles socialement. La civilisation, le sentiment religieux et le rapport à l'autorité découlent de ce renoncement pulsionnel accepté de tous les membres de la société.

C'est de cette façon que nous bouclons notre analyse du schéma de S. Freud. Attaquons-nous maintenant à l'évaluation de cette construction dans sa transposition aux sciences sociales.

2.4 L'apport de la théorie psychanalytique

Si, du point de vue *clinique*, la théorie psychanalytique et sa technique ont permis de réaliser de grandes avancées dans le traitement des névroses par exemple, on doit considérer que son apport au point de vue de l'étude des phénomènes sociaux et politiques est plus limité dans la mesure où les découvertes freudiennes en matière de psychologie individuelle et sociale ont trouvé peu d'auditeurs chez les sociologues et les politicologues. Même ceux qui ont emprunté les voies tracées par S. Freud pour traiter des sujets politiques, l'ont fait en modifiant le schéma de base. Ainsi en est-il de L. De Marchi et H. Marcuse qui, dans leur volonté d'appliquer le cadre théorique psychanalytique à l'étude des phénomènes sociaux, n'ont pas repris intégralement la grille freudienne. Pour R. Bastide, cette première difficulté est le résultat du caractère dialectique des rapports qui se sont établis entre la psychanalyse

et la sociologie.¹ Ces rapports, affirme t-il,

sont chaque fois surmontés par une intégration plus radicale des données sociologiques dans la psychanalyse et par une meilleure interprétation de la psychanalyse par les sociologues, mais qui donnent naissance chaque fois, à des niveaux supérieurs, à de nouveaux conflits, qu'il faut encore surmonter. Ce qui fait que l'on peut se demander si, dans cette dialectique, le plus fécond pour la découverte, n'est pas l'opposition plus que le rapprochement.²

Pour J.-H. Guay, cette logique doit pourtant être dépassée ; c'est du point de vue de l'influence globale que "la psychanalyse se présente comme un jet de couleur qui a historiquement modifié des régions importantes du paysage théorique."³ De ce point de vue, examinons ici les apports thématiques les plus importants.

Si, jusqu'à Freud, l'être humain est perçu comme une entité essentiellement "passive"⁴, le béhaviorisme a démontré qu'en étudiant les réflexes humains, il existe bel et bien un être humain "actif" dans le sens où il peut s'opérer à partir de lui une série de déterminations. De là, affirme J.-H. Guay, "pouvait naître enfin une dialectique entre l'intérieur et l'extérieur." Dans ce cadre d'opposition, la psychanalyse apportait une nouvelle dynamique, une nouvelle tangente au questionnement de l'esprit humain. M. Grawitz écrit: "la psychanalyse relève, en principe, de la psychologie, mais du fait de la part qu'elle reconnaît à la société et à la

¹Bastide, R. "Sociologie et psychanalyse" in Gurvitch, G. *Traité de sociologie tome II*. Paris, PUF, 1968. p. 405.

²Bastide, R. *Idem*.

³Guay, J.-H. *Op. Cit.* p. 237.

⁴E. Durkheim affirme la priorité de la société, de la structure sociale, du tout sur les parties : les individus, les phénomènes individuels. Pour lui, l'explication doit être de nature sociologique.

culture dans les conflits individuels, elle exerce une grande influence sur les différentes sciences sociales [...]”¹

La notion d’inconscient, telle que développée par Freud, devient le facteur explicatif d’un grand nombre de comportements. E. Fromm écrit :

Freud a découvert que ce que nous pensons n’est pas nécessairement identique à ce que nous sommes [...] Freud a été le premier à faire de cette découverte le centre de son système psychologique et à examiner les phénomènes inconscients d’une manière extrêmement détaillée et avec des résultats surprenants.²

La notion d’inconscient, ainsi que le dynamisme des mécanismes qui en découlent, donnent à la psychanalyse accès à des domaines où c’est d’abord le cadre de la pathologie sociale qui est directement en cause. Comme le montre R. Bastide, les liens qui unissent la psychanalyse et les sciences sociales doivent être analysés en dehors de l’influence qu’ils s’exercent mutuellement. On rejoint la notion de dialectisme dont nous avons parlé plus tôt. La psychanalyse, en insistant sur le rôle déterminant des premières années de la vie, donne à la sociologie par exemple, un regard nouveau, cette dernière insistant davantage sur la plasticité de la nature humaine, sur l’importance des expériences vécues.³ À propos de ce rôle de l’enfance⁴, on notera que les premiers rapports mère-enfant sont des rapports sociaux dans la vie de l’homme. L’omnipotence qui caractérise cette période sera bientôt confrontée au dur

¹Grawitz, M. *Méthodes des sciences sociales*. Paris, Dalloz, 1984. p. 229.

² cité par Guay, J.-H. *Op. Cit.* p. 238.

³Bastide, R. *Sociologie et psychanalyse*. Paris, PUF, 1972. p. 13.

⁴Malgré le fondement biologique des théories freudiennes autour de cette question.

principe de la réalité. L'expérience issue de cette confrontation a ouvert la porte à une nouvelle interprétation de la famille en tant que lieu d'exercice du pouvoir, des mécanismes d'autorité, des principes de la soumission. Autour de ces questions, les auteurs, sans jamais être restés entièrement fidèles aux grands thèmes dégagés par la psychanalyse, ont créé des liens qui aujourd'hui peuvent constituer les apports dits thématiques de la théorie psychanalytique.

J.-H. Guay fait remarquer que les apports de cette dernière débordent largement le cadre thématique. Du point de vue de l'analyse du contenu de la psyché, les apports sont considérables. On peut, dans un premier temps, se rapporter directement à Freud pour voir dans son oeuvre plusieurs tentatives d'analyse de contenu qui dépassent le traitement des pathologies. En s'attaquant à l'analyse de textes littéraires, à la poésie, au théâtre et à la sculpture, Freud a ouvert la voie à bon nombre de chercheurs qui tantôt ont fait une application orthodoxe des postulats psychanalytiques, tantôt ont remanié en profondeur certains de ses concepts. O. Rank et H. Sachs affirment que la psychanalyse permet de comprendre et d'analyser des questions propres à la conscience. À propos de l'éthique, ils écrivent : «l'essence même de l'éthique consiste dans le renoncement à une satisfaction libidinale, renoncement que l'individu s'impose librement. De ce point de vue, les anciens tabous et les anciennes prohibitions sont les précurseurs des normes éthiques.»¹

La science politique a, elle aussi, profité des nouveaux concepts avancés par la psychanalyse. H.D. Lasswell est considéré comme le premier politicologue à avoir utilisé des concepts issus de la psychanalyse dans l'étude des phénomènes politiques. Ses travaux sur

¹cité par Guay, J.-H. *Op. Cit.* p. 241.

la personnalité de l'agitateur reprennent en partie l'idée selon laquelle le passé familial est à l'origine des personnalités de ce type. Les activités d'un individu au plan politique sont envisagées sur l'axe de la projection. Les frustrations issues de la résolution plus ou moins réussie d'un complexe amènent Lasswell à penser que l'homme politique est le résultat d'une série d'opérations psychiques comme en fait foi sa célèbre formule.¹ La formule de Lasswell reprend essentiellement l'idée soutenue par la psychanalyse voulant que les contenus psychiques orientent l'individu dans une dynamique de conflit qui le conduit vers un résultat, un but. L'individu, ou plutôt la personnalité, est le résultat d'une suite d'expériences, il convient pour Lasswell de transposer cette logique pour comprendre la "personnalité politique".

Une pareille conception de l'homme politique conduit à une réflexion sur l'autorité qui est par ailleurs toujours expliquée en fonction du rapport que l'individu entretient vis-à-vis certaines figures qui le ramènent à l'état dans lequel il se trouvait à l'égard de ses parents. M.

Duverger écrit :

La psychanalyse [...] fournit une explication intéressante du double caractère que les hommes ont toujours reconnu à la politique : lutte et intégration. Les deux formes du pouvoir, à la fois oppresseur et bienfaiteur, exploiteur et créateur d'ordre, reflèteraient l'ambivalence des sentiments de l'enfant à l'égard de ses parents. Le pouvoir reposerait toujours plus ou moins dans l'inconscient des hommes, sur les images du père et de la mère.²

¹Voir note en page 37 de ce travail.

²Duverger, M. *Introduction à la politique*. Paris, Gallimard, 1964. pp. 60-61.

Une configuration du rapport à l'autorité, telle qu'elle vient d'être expliquée, amène J.

Lagroye à affirmer que :

Le postulat que la participation, et notamment l'acte de vote, permet à l'individu de satisfaire des désirs, des pulsions et des besoins très forts ; la participation est assimilée à une "décharge politique de tensions psychiques intérieures". L'individu assouvirait ainsi son besoin de sécurité, de fusion avec le groupe, sa volonté de pouvoir et son désir de valorisation de soi, ses pulsions agressives (dévies sur le "combat" politique) voire ses pulsions sexuelles (pour l'amour qu'il porte au leader).¹

Convaincu, il poursuit :

il n'est pas contestable que toute activité sociale (qu'elle soit politique, religieuse, sportive, culturelle ou autre) permet aux individus de satisfaire des désirs qu'ils ne parviennent pas à assouvir directement, ou qu'ils sont moralement et psychologiquement empêchés de réaliser par des voies autre que détournées.²

Plus prudent, il écrit toutefois :

Il reste que l'importance de ce phénomène n'est pas vérifiable de manière précise, et qu'il convient par conséquent de l'envisager comme un postulat affecté d'un haut degré de probabilité mais non susceptible de confirmation empirique en l'état de nos méthodes d'investigations.³

¹Lagroye, J. *Sociologie politique*. Paris, Presses de Science Po et Dalloz, 1997. p. 322.

²Lagroye, J. *Idem*.

³Lagroye, J. *Idem*.

En 1950, T.W. Adorno a publié en collaboration une recherche intitulée *The Authoritarian Personality*. Très citée, cette étude avait pour objectif d'évaluer le potentiel fasciste aux Etats-Unis après 1945. Les techniques d'enquêtes et d'interviews s'inspirent en grande partie de la théorie psychanalytique. Une des hypothèses qui chapeaute cette vaste étude avance l'idée que l'anxiété serait à la base de la personnalité autoritaire. Adorno écrit:

This, against the background of ignorance and confusion, makes for anxiety on the ego level that ties in only too well with childhood anxieties. The individual has to cope with problems which he actually does not understand, and he has to develop certain techniques of orientation, however crude and fallacious they may be, which help him to find his way through the dark as it were.

Et il poursuit :

On the other hand, by themselves they alleviate psychologically the feeling of anxiety and uncertainty and provide the individual with the illusion of some kind of intellectual security, of something he can stick to even if he feels, underneath, the inadequacy of his opinions.¹

Voilà donc comment on peut décrire les “apports” de la théorie psychanalytique. Bien entendu, il ne nous était pas possible de passer en revue l'ensemble des travaux qui se réclament de cette dernière. Notre objectif était d'illustrer le fait qu'au-delà de la “thérapeutique”, les idées et les concepts mis de l'avant par Freud ont trouvé un auditoire qui ne se compose pas exclusivement de médecins et de spécialistes. Ici, nous n'avons que

¹Adorno, T.W. “Politics and Economics with Interview Material” in Adorno, T. W. *The Authoritarian Personality*. New York, The Norton Library, 1950. pp. 663-664. Dans la même ligne de pensée, on lira avec intérêt l'ouvrage d'A. Miller *C'est pour ton bien* dans lequel elle explique comment l'insécurité et l'anxiété ont amené A. Hitler aux actions politiques qui ont eu lieu sous sa gouverne.

rapporté quelques thèses qui proviennent de la réflexion d'individus dont le souhait était de voir les théories psychanalytiques s'appliquer aux diverses problématiques de la vie sociale. Pour le moment, on peut affirmer que l'apport de la psychanalyse est difficile à préciser. Son importance ne fait aucun doute mais le poids des considérations que posent les limites de l'application de la théorie aux divers champs a de quoi diminuer l'enthousiasme de certains chercheurs. Examinons ici les limites de la théorie psychanalytique.

2.5 Les limites de la théorie psychanalytique

Il apparaît normal d'opposer aux apports que nous venons de décrire les limites de la théorie psychanalytique. Parler de limites nous semble pourtant inapproprié en ce sens où nous percevons davantage les "limites" comme un frein aux ambitions *cliniques* de la psychanalyse. Autrement dit, parler des limites de la construction de Freud, c'est concéder du terrain aux spécialistes qui doivent évidemment remettre en question les théories freudiennes sur la conception de l'être humain dans le cadre de leur travail, c'est-à-dire, dans l'examen des concepts de la psychanalyse en tant que science *appliquée*. Parce que le savoir psychanalytique se fonde d'abord sur une pratique thérapeutique, il s'expose aux critiques qui lui sont adressées au plan de la thérapie. La constitution de sous-ensembles qui a ultimement donné naissance à de nouvelles "écoles" illustre bien l'agitation qui règne dans le mouvement sur ce plan. Cela demeure néanmoins assez éloigné de notre propos.¹

¹Une autre dimension à laquelle nous accordons moins d'importance dans cet écrit mais qui réside au cœur de la critique adressée à la théorie psychanalytique et plus particulièrement à la construction de S. Freud, c'est l'exclusion quasi-spécifique de l'histoire et des facteurs sociaux dans la construction du schéma de base. C'est ainsi que pour Freud, à la lumière des éléments que nous avons exposés, force est de reconnaître que c'est la société globale qui s'inscrit fondamentalement dans le schéma. Ainsi, les facteurs externes globaux sont le plus souvent exclus de sa construction. Freud reconnaît l'influence de facteurs externes, tels que la famille, dans le développement individuel, ainsi que la structure culturelle et sociale qui jouent un rôle dans la construction psycho-affective de l'individu. Or, ces facteurs sont toujours exclus en tant que cause directe sur le développement. En même temps, Freud exclut

Nous parlerons des limites de la théorie psychanalytique en ce sens où elle s'inscrit dans un cadre de travail, celui de la science, et que dans ce cadre, un débat règne et divise la communauté scientifique autour d'une question : la psychanalyse est-elle une science ? Conscients qu'il est très impliquant au point de vue épistémologique de se prononcer sur cette question, nous nous bornerons à présenter les différents points de vue qui s'opposent dans une confrontation qui fait dire à A. Haynal que "science et psychanalyse se regardent "en chiens de faïence" : tendues, critiques, à la limite hostiles."²

Dans cette perspective, nous nous rapprochons de notre problématique de recherche. À défaut de pouvoir faire *de la* psychanalyse, nous cherchons à savoir si l'application de ses concepts peut se faire dans le contexte qui est le nôtre, celui des sciences sociales. Nous l'avons noté au début de ce chapitre ; les sciences naturelles ont très tôt constitué un modèle pour les recherches freudiennes qui s'enracinent dans la conviction que tout phénomène psychique doit avoir un fondement biologique. Freud a élaboré la théorie psychanalytique à la lumière d'observations qu'il a effectuées dans un cadre clinique. Ceci dit, on peut soulever la question ; est-ce que la psychanalyse satisfait à l'idéal de rigueur scientifique ? J.-H. Guay fait d'abord remarquer que le modèle psychanalytique est fondé sur l'observation de quelques dizaines de "cas" et que les individus qui ont "participé" à ces recherches n'ont

totalelement la dimension temporelle. Ainsi, cette négligence des facteurs historiques a servi d'outil aux ethnologues qui ont démontré, de manière empirique par l'étude de certaines sociétés, que le complexe d'Oedipe n'existait pas dans les communautés de type matriarcal ce qui enlève du caractère universel au conflit tel que défini par Freud. Heureusement pour lui, il semble que l'ensemble des aspects liés à ces "omissions" soit assez peu considéré compte tenu des travaux de ses premiers collaborateurs soit A. Adler, C.G. Jung et W. Reich.

²Haynal, A. *Psychanalyse et science : face à face*. Lyon, Césura Edition, 1991.

pas été sélectionnés de manière rigoureuse ce qui laisse planer un doute quant à leur représentativité.¹ Or, la “valeur” des sujets abordés n’est pas mise en cause. Le problème se situe à un autre niveau. K. Popper² écrit :

ceci n’implique pas que Freud [...] [n’ait] pas eu une représentation exacte de certains phénomènes ; je suis convaincu, quant à moi, qu’une grande part de ce qu’ [il] [avance] est décisif et tout à fait susceptible de trouver place, ultérieurement, dans une psychologie scientifique se prêtent à l’épreuve des tests.³

Ce n’est pas la qualité des études de cas mais les généralisations qui en découlent qui constituent une limite à la théorisation. Jusqu’à quel point est-il possible de généraliser à partir du *Cas Dora*, du *Petit Hans* et de *L’homme au loup* ? R. Waelder écrit :

La validation des résultats psychanalytiques est un problème fréquemment soulevé, plus encore par les critiques que par les psychanalystes eux-mêmes. [...] Certains admettent le bien fondé des interprétations avancées par des analystes entraînés et expérimentés, et par là les théories qui s’en inspirent, estimant superflue toute justification supplémentaire. D’autres souhaiteraient que les méthodes soient plus solidement assises, tout en rejetant les moyens de contrôle extra-analytiques. D’autres encore, en général non-analystes, postulent la vérification des hypothèses par des méthodes

¹Guay, J.-H. *Op. Cit.* pp. 263-264.

²K. Popper est un philosophe autrichien. Au coeur de sa pensée se situe une réflexion sur l’épistémologie de la science contemporaine dont il définit la scientificité par le critère de réfutabilité d’une hypothèse. Popper s’attache à démontrer qu’une hypothèse ne peut être reconnue comme scientifique que si elle répond à la possibilité de réfutation.

³Popper, K. *Conjectures et réfutations*. Paris, Payot, 1985. p. 66.

extra-analytiques comme condition de leur adhésion.¹

Ce dernier aspect est celui qui a permis à K. Popper d'affirmer que la psychanalyse n'est pas une science au sens strict, contrairement aux théories véritablement scientifiques, car la majorité de ses hypothèses ne sont ni vérifiables, ni réfutables et ses résultats ne sont pas reproductibles. Voilà les critères identifiés par Popper pour distinguer les sciences des pseudo-sciences, celles qui se définissent comme théories fondées sur l'observation et l'expérimentation mais qui ne possèdent pas la rigueur des sciences.

En estimant que la psychanalyse ne satisfait pas à ses critères fondamentaux de scientificité, Popper présente la psychanalyse comme une théorie qui a réponse à tout, que sa méthode permet d'interpréter les faits psychiques sans qu'il ne soit possible de la réfuter.

Il écrit :

Les "observations cliniques", comme tous les autres types d'observation, sont des *interprétations faites à lumière des théories* [...] ; c'est par cette seule raison qu'elles peuvent sembler venir étayer les théories à la lumière desquelles elles ont été interprétées. En revanche, seules les observations entreprises afin de tester les théories (des "tentatives de réfutation") peuvent véritablement étayer celles-ci ; et, pour cela, il faut définir par avance des *critères de réfutation* : on conviendra de certaines situations observables qui, si elles sont effectivement observées, impliqueront que la théorie se trouve réfutée. Or quel type de réactions cliniques pourraient persuader un analyste que non seulement tel diagnostic particulier,

¹Waelder, R. *Les fondements de la psychanalyse*. Paris, Payot, 1962. p. 15.

mais aussi la psychanalyse elle-même sont réfutés ?¹

À la lumière de l'analyse qu'en fait Popper, on doit comprendre que la psychanalyse en tant que théorie, ne peut tirer sa valeur scientifique de ses origines expérimentales étant donné son incapacité à réussir l'épreuve de la réfutation. Allégoriquement, Popper poursuit en disant :

Cela signifie [...] que les "observations cliniques" dont les analystes ont la naïveté de croire qu'elles confirment leurs théories ne sont pas plus en mesure de le faire que ces confirmations que les astrologues croient quotidiennement découvrir dans leur pratique. Quant à l'épopée freudienne du Moi, du ça et du Surmoi, on est pas plus fondé à en revendiquer la scientificité que dans le cas de ces écrits qu'Homère avaient recueillis de la bouche des dieux.²

Le savoir psychanalytique est fondé sur une pratique thérapeutique. Pour B. Leclerc et S. Pucella, il s'expose par cela à des risques que courent toutes les sciences appliquées.³ Dans ces risques, soutiennent-ils, il y a celui de la vulnérabilité aux influences idéologiques. C'est ainsi que les valeurs et les croyances des théoriciens de la psychanalyse sont susceptibles d'occuper une place importante dans la formulation des hypothèses et dans les interprétations des phénomènes psychiques. Il est légitime de penser que Freud n'ait pas été à l'abri de cette influence.

¹Popper, K. *Op. Cit.* p. 66.

²Popper, K. *Ibid.* p. 67.

³Leclerc, B., Pucella, S. *Les conceptions de l'être humain*. Montréal, ERPI, 1993. p.339.

Dans ce contexte, on peut argumenter que la psychanalyse s'attaque à un aspect de la réalité humaine qui échappe aux critères d'expérimentation établis par les sciences "exactes". Le savoir psychanalytique s'élabore à partir d'une méthode différente. En cherchant à donner un sens à des phénomènes observables mais dont la dynamique est inconsciente, il est évident que l'observation, telle qu'elle est entendue par K. Popper, ne peut s'appliquer ici. Ainsi en est-il de la vérification par des mesures quantifiables et de la réfutation. Pour boucler notre propos, examinons ce que la psychanalyse répond aux "attaques" formulées à son endroit.

2.5.1 Une réponse de la psychanalyse

Dans un récent ouvrage¹ D. Scarfone donne la "réplique" aux détracteurs de la psychanalyse. On le sait, les critiques fusent de toutes parts. En ce qui nous concerne, ce sont les questions qui gravitent autour de la scientificité de la théorie psychanalytique qui nous préoccupent. Ici, nous ne chercherons pas à sceller le débat qui entoure cette question. Nous souhaitons seulement présenter un point de vue opposé, un point de vue de *l'intérieur*.²

S'il affirme d'entrée de jeu que "le monde de la psychanalyse n'a en effet rien d'une église unie autour d'une même foi"³, D. Scarfone reconnaît que les querelles et les scissions au sein du mouvement dont nous avons parlées précédemment sont en partie responsables

¹Scarfone, D. *Oublier Freud ?* Montréal, Boréal. 1999.

²D. Scarfone est psychanalyste.

³Scarfone, D. *Ibid.* p.17.

des objections théoriques qui ont été formulées à l'égard du modèle freudien. C'est pourquoi il affirme "qu'une nette distinction entre l'invention - la méthode - et les découvertes faites à l'aide de celle-ci permet de discuter plus sereinement des points de théorie ou de clinique."¹ Pour lui, c'est dans le matérialisme freudien qu'il faut comprendre la portée de la théorie. À ce sujet, il cite Freud : [...] nous avons cherché à faire entrer la psychanalyse dans le cadre des Sciences naturelles, c'est-à-dire à représenter les processus psychiques comme des états quantitativement déterminés de particules matérielles distinguables, ceci afin de les rendre évidents et incontestables."² Par opposition à ce qu'elles peuvent parfois présenter, il faut réaffirmer le réalisme des théories freudiennes. C'est ainsi que la psychanalyse peut d'abord et avant tout être considérée comme une méthode qui permet d'accéder à certaines formes de la pensée. Cette méthode d'investigation a permis à Freud de "trouver parmi les associations des sujets soumis à la méthode analytique³, tout un foisonnement de pensées, organisées selon des thèmes et en désirs qui ont bientôt fait de l'explorateur de l'inconscient une sorte d'ethnologue en pays étranger."⁴

L'anthropologie freudienne, telle que l'avons décrite plus tôt, semble être le fruit de ces investigations. En considérant l'apport freudien sous le plan de la découverte, on comprendra que bon nombre de champs d'investigation, bon nombre d'hypothèses ne

¹Scarfone, D. *Idem*.

²Scarfone, D. *Ibid.* p.10.

³Terme généralement proposé pour parler d'une cure psychanalytique. [la note est de nous]

⁴Scarfone, D. *Ibid.* p. 13.

doivent pas *en soi* leur existence à Freud. Ce dernier a interprété les manifestations de l'inconscient sous un angle nouveau. À propos de l'Oedipe, Scarfone écrit :

Le complexe d'Oedipe n'avait jamais auparavant porté ce nom, mais cela n'empêchait pas romanciers ou dramaturges de l'illustrer dans leurs oeuvres [...]. L'originalité de Freud, c'est de proposer que la structure du drame oedipien fournit une configuration essentielle quant à la position du petit humain dans l'univers des adultes qui l'accueillent. L'Oedipe, c'est moins une théorie centrale de la psychanalyse qu'une structure anthropologique centrale par elle découverte.¹

D'un point de vue strictement théorique, les critiques adressées à l'édifice psychanalytique s'organisent autour de l'idée de la réfutabilité comme nous l'avons vu avec K. Popper. D. Scarfone rappelle une anecdote qui remonte à 1897, aux premiers balbutiements de la construction freudienne donc, dans la correspondance que Freud entretient avec son ami W. Fliess. Freud lui dévoile qu'il ne peut plus soutenir une thèse qu'il avait présentée une année plus tôt. Scarfone écrit : “la raison pour laquelle Freud renonce à cette théorie, il ne faut pas hésiter à la qualifier de “poppérienne” avant la lettre: c'est qu'il constate que cette théorie n'est pas réfutable.”² Mais le problème se situe à un autre niveau. Popper pense qu'il faut établir une théorie de manière à ce qu'il soit possible d'imaginer une proposition qui rendrait cette dernière fausse. La lecture qu'il fait de la théorie psychanalytique lui permet d'affirmer que le psychanalyste, dans son rôle même “d'interprète” ne peut répondre à son argumentaire donc les thèses qu'il soutient ne sont pas

¹Scarfone, D. *Ibid.* p. 18.

²Scarfone, D. *Ibid.* p. 34.

scientifiques.

Scarfone rappelle que la méthode psychanalytique ne distribue pas ses interprétations à tous vents : “ à vrai dire, la psychanalyse ne vise pas à expliquer des comportements *en tant qu'ils seraient observés de l'extérieur*. Elle donne la parole à l'auteur de ces comportements afin d'ouvrir la voie aux pensées qui sont les siennes mais dont il s'était séparé par refoulement.”¹ Il poursuit ; “Freud explique donc qu'un “oui” ou un “non” ne disent en eux-mêmes rien qui vaille. Il s'en remet plutôt aux effets concrets et innatendus d'une interprétation, notamment quand celle-ci permet tout à coup à l'analysé de retrouver plusieurs idées ou souvenirs [...]”²

L'analyse des rêves, par le caractère qu'elle revêt, échappe aux critères d'expérimentation établis par les sciences exactes et constitue une formule légitime d'argumentation contre la théorie psychanalytique. Le savoir que constitue la psychanalyse s'élabore à partir d'une méthode interprétative ayant ses propres postulats de départ. Scarfone écrit : “l'entreprise scientifique existe parce qu'on postule au départ qu'il vaut la peine de chercher des lois générales régissant le comportement de la matière dans l'univers.”³ C'est manifestement sous cet angle que Freud a exercé sa propre “science de l'interprétation”.

Du débat qui oppose psychanalystes et autres membres de la communauté scientifique nous ne trouverons ici visiblement pas de vainqueur. Notre propos ne relève pas

¹ Scarfone, D. *Ibid.* p. 37.

² Scarfone, D. *Ibid.* p. 38.

³ Scarfone, D. *Ibid.* p. 40.

de l'arbitrage. Nous souhaitons tout de même présenter le contexte dans lequel évolue la théorie psychanalytique. Cela nous conduit directement à la lecture psychanalytique de la question du leadership politique.

“Qui croirait que ce châtement d’enfant, reçu à huit ans par la main d’une fille de trente, a décidé de mes goûts, de mes désirs, de mes passions, pour le reste de ma vie ?”
Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*

Troisième partie : Contributions de la psychanalyse à l’étude de la personnalité politique

Les querelles qui opposent la psychanalyse aux sciences “exactes” ont aujourd’hui perdu de la vigueur. Ainsi en est-il de la volonté d’introduire les théories psychanalytiques à des domaines autres que celui de la thérapeutique. Est-ce à dire que la psychanalyse a perdu du terrain au profit d’autres disciplines ? Même s’il est difficile de s’exprimer avec précision sur cette question, on est tenté d’affirmer que oui. À défaut de pouvoir s’exprimer pour les autres sciences, il est facile d’affirmer qu’en ce qui concerne la science politique, on ne parle aujourd’hui que très sommairement des apports de la théorie psychanalytique. P. Roazen fait remarquer que cela n’a pas toujours été le cas. Il écrit : “les étudiants en politique ont eu, par intervalles, conscience des changements apportés par Freud à notre compréhension de la psychologie humaine.”¹ Il remarque toutefois que : “quelque insistance que l’on ait fait porter sur le caractère psychodynamique de cette théorie, toute l’entreprise inclina fort à se dissoudre de la science politique académique.”² Si bien que pour nous, on ne parlera pas d’*introduction* de la psychanalyse à l’étude d’un phénomène politique. Les premiers instants de cette rencontre ont déjà eu lieu. On parlera plus précisément de *contribution* dans le sens où notre examen des fondements de la théorie nous

¹Roazen, P. *La pensée politique et sociale de Freud*. Bruxelles, Editions Complexe, 1968. p. 11.

²Roazen, P. *Idem*.

ramène à notre question initiale : est-ce que à la lumière des postulats et concepts psychanalytiques l'étude du leadership politique est opératoire ? Autrement dit, compte tenu des lacunes laissées par les théories politiques classiques pouvons-nous faire usage de ce que la théorie psychanalytique a apporté pour comprendre le phénomène du leadership en politique ? Nous avons déjà soulevé le fait que Freud ne s'est pas exprimé sur la question politique de façon directe. C'est à travers Freud que différents auteurs se sont exprimés sur des questions précises, certains mieux que d'autres. Mais encore, l'impact de ces essais fut de courte durée. Plus près de notre sujet de recherche, les travaux portant sur le leadership politique n'abordent pas la question de façon directe.

C'est par les psychobiographies¹ qu'il est possible de mesurer la contribution de la théorie psychanalytique à l'étude du leadership politique. Freud, il va s'en dire, a été le premier à appliquer les concepts de la psychanalyse à la méthode psychobiographique dans son *Léonard de Vinci*, biographie dans laquelle il a montré comment l'analyse des mécanismes inconscients amenait à une meilleure compréhension de l'oeuvre de l'artiste. Ainsi, un grand nombre de personnalités qui ont marqué l'histoire sociale et politique devenaient l'objet de recherche pour un grand nombre de psychobiographes.

C'est par l'étude des psychobiographies que nous tenterons de répondre à notre

¹B. Glad (Glad, B. "Contributions of Psychobiography" in Knutson, N. (dir.) *Handbook of Political Psychology*. San Francisco, Jesse-Bass, 1973. p. 296.) définit les psychobiographies comme étant "any life history which employs an explicit personality theory - that is, a perception that individual behavior has an internal locus of causation as well as some degree of structure and organization." C'est ainsi que les auteurs ont rapidement intégré le schéma freudien pour la rédaction de biographies d'hommes politiques. Ce n'est toutefois qu'avec la publication de la biographie de T.W. Wilson par A. et J. George, *Woodrow Wilson and Colonel House*, que l'exploration des liens qui existent entre la personnalité, les attitudes et les comportements politiques s'est faite de manière systématique. Pour les pages qui suivent, on sera tenté d'utiliser le terme de *psychanalyse appliquée* lorsque nous parlerons de ces essais biographiques.

question de recherche. Dans un premier temps, nous examinerons le “cas” du président T.W. Wilson, la seule véritable contribution directe de Freud sur un sujet politique, la vie du président américain à l’origine du Traité de Versailles qui scella la fin de la Première Guerre mondiale. Nous examinerons les principales idées qui se dégagent de cette biographie à la lumière des concepts psychanalytiques que nous avons décrits dans le chapitre précédent. Puis, nous évaluerons dans quelle mesure la technique psychobiographique permet de mesurer la propension d’un individu à la carrière politique. C’est de cette façon que nous bouclerons notre propos sur l’étude de la psychologie des leaders politiques.

3.1 Le “cas” de Thomas Woodrow Wilson

Il n’est pas tout à fait exact d’affirmer que Freud ne s’est jamais directement exprimé sur un sujet politique. S’il l’a fait, c’est dans un seul ouvrage, encore aujourd’hui peu cité. Publié en 1967, *Le Président Wilson* est présenté comme une collaboration entre Freud et le diplomate américain W.C. Bullitt. La publication posthume de cet ouvrage a longtemps laissé planer des doutes quant à la participation effective de Freud à sa rédaction. Considéré par la plupart comme un essai aussi décevant que mauvais, la biographie du vingt-huitième président américain a longtemps eu une réputation clandestine dont le texte, du vivant de Freud, semble n’avoir circulé qu’entre les mains d’une poignée d’initiés, très proches du Maître viennois.

Notre propos n’est pas de vérifier l’authenticité de l’ouvrage comme se sont adonné à le faire les biographes de Freud; nous cherchons plutôt à analyser dans cet ouvrage le potentiel des concepts issus de la psychanalyse pour expliquer la propension au leadership

politique chez un individu. L'ouvrage présente de nombreux défauts sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir, mais nous considérons, à l'instar de J.P. Winter, que l'ouvrage de Freud et Bullitt est intéressant, "ne serait-ce que parce que Freud y formule un certain nombre d'hypothèses sur la manière de traiter la question du leadership politique, et sur ce que signifie ce leadership politique, au-delà des interprétations déjà données dans *Psychologie collective et analyse du Moi [...]*"¹ Dans *Le Président Wilson*, Freud examine la façon dont fonctionne un leader politique. Il procède à une analyse de la personnalité propre aux leaders politiques. Examinons dans un premier temps, les principales idées qui se dégagent de cette analyse. L'ouvrage de Freud et Bullitt est composé de deux parties bien distinctes. La première est constituée de notes biographiques sur l'enfance et la jeunesse du futur président américain. La seconde partie est le portrait psychologique de Wilson. Il semble que Freud n'ait pas participé à la rédaction de la partie biographique du livre alors que la partie analytique de l'ouvrage soit le fruit du travail des deux collaborateurs. Examinons plus en profondeur ces deux parties de l'ouvrage.

3.1.1 L'enfance et la jeunesse de T.W. Wilson

T. W. Wilson naît en 1856 en Virginie. Son père, le révérend Joseph Ruggles Wilson est un homme rigide et vaniteux dont le grand talent rhétorique s'exprime dans ses discours et ses sermons. Le jeune Wilson est frêle et maladif, en proie à divers troubles de santé. Ses

¹Winter, J.P. *Les hommes politiques sur le divan*. Paris, Calmann-Levy, 1995. p. 20. En ce qui concerne le texte *Psychologie collective et analyse du Moi*, nous y avons fait précédemment référence puisqu'il a été publié avec une série d'autres essais sous le titre *Essais de psychanalyse*.

parents décidèrent de ne pas l'envoyer à l'école ce qui retarda l'éducation de l'enfant.¹

Malgré la sévérité et la rigidité qu' il manifeste à l'égard de son fils, il semble que le père Wilson fut pour le jeune Thomas une figure dominante, un modèle ;

Son père fut le plus grand personnage de son adolescence - le plus grand peut-être de toute sa vie [...] Pendant plus de quarante ans, Woodrow Wilson ne prit jamais de décision importante sans demander d'abord l'avis de son père. Une grande affection, faite d'amour, d'admiration et d'un profond respect les liait.²

Le révérend Wilson inculque à sa famille les dogmes de la foi presbytérienne. Le jeune Wilson n'a jamais éprouvé le moindre doute en matière religieuse. Douter de la foi eut été douter de son père ce qui était parfaitement inconcevable dans l'amour réciproque qui les unissait. La toute-puissance de J.R. Wilson ne l'empêchait pas de nourrir à l'égard de son fils de grandes ambitions ce qui se refléta dans son éducation, "augmentant la dépendance intellectuelle de l'enfant à son égard."³

Sous l'égide de ce père tout-puissant, le jeune Wilson comprit que le développement de qualités exceptionnelles était nécessaire pour avancer dans la vie. Prioritairement attaché à son père mais aussi près de sa mère étant donné son mauvais état de santé, l'enfant vécut sous la protection de ses soeurs qui le dorlotaient tout autant que ses parents.

A treize ans, il entre finalement à l'école mais il y travaille mal et ne semble pas du

¹C'est son père qui se chargea de son éducation. Il lui transmet son amour des mots, héritage de son ancien poste de professeur de rhétorique.

²Freud, S., Bullitt, W.C. *Le Président Wilson*. Paris, Albin-Michel, 1967. p. 34.

³Freud, S., Bullitt, W.C. *Ibid.* p. 37.

tout intéressé. Il ne réussissait pas non plus dans les sports mais assurera la présidence de certains petits clubs. On reconnaissait déjà chez lui un certain prestige en grande partie hérité du ministère presbytérien de son père. Plus tard, il travailla mieux à l'école, motivé par l'ambition puérile de devenir un homme d'État comme le premier ministre britannique Gladstone qu'il admirait. Bientôt, son ambition fut de dépasser son père, de se démarquer de lui ; "devenir un homme d'État chrétien c'était peut-être devenir un plus grand prédicateur que son père lui-même. Pour lui, l'homme politique était un ministre dictant la loi de Dieu à son troupeau. Plus tard, la Maison-Blanche devint sa chaire, et l'univers sa paroisse."¹

Ses études à l'Université Princeton furent médiocres. Il semble ne s'être intéressé qu'à l'art oratoire et à l'écriture. Il faisait partie des associations étudiantes et se pratiquait à faire des discours : "Debout devant sa glace, il s'exerçait à faire certains gestes. Lorsqu'il revenait en vacances à Wilmington, il montait en chaire dans l'église de son père, en semaine, et adressait, à un auditoire imaginaire, les discours de Demosthène, Patrick Henry, Daniel Webster, Bright et Gladstone."²

Après avoir poursuivi ses études de droit, il débute une carrière d'avocat. Déçu par la profession, il quitte le cabinet qui l'avait embauché en 1884. Dans cet échec, son père le soutient encore financièrement. C'est ainsi qu'il fit son entrée à l'Université John Hopkins pour y étudier l'histoire et l'économie politique. Il participera à la rédaction d'un ouvrage qui sera publié.

¹Freud. S., Bullitt, W.C. *Ibid.* p. 49.

²Freud. S., Bullitt, W.C. *Ibid.* p. 53.

G. Pelland rapporte que les étudiants de John Hopkins n'avaient qu'une heure de train à faire pour se rendre à Washington et ainsi voir travailler *de visu* le gouvernement fédéral. Il semblerait que Wilson ait toujours refusé de prendre part à ces voyages. Dans le livre qu'il rédigea, il donnait l'impression de connaître très bien le Congrès alors qu'il n'y avait jamais mis les pieds.¹

Selon Bullitt : "il donnait l'impression, dans son livre, de connaître intimement le Congrès et d'avoir, avec lui, des rapports personnels, mais il n'alla pas une seule fois voir ce qu'il décrivait. Cette dérobaude devant les contacts réels avec les hommes et les événements dura tout sa vie. Il préférait emprunter ses idées aux expériences des autres."²

Il se marie à vingt-huit ans. Sa santé lui cause toujours des ennuis. Physiquement, il ressemble de plus en plus à son père. G. Pelland écrit : "Wilson ne se rendait vraisemblablement pas compte par lui-même, c'est-à-dire consciemment, de l'ampleur des racines inconscientes de son identification à son père, ce qu'il révèle en disant qu'il ne savait pas pourquoi on le prenait pour un pasteur."³

Devant un auditoire, il semble toujours plus à son aise que dans ses rapports individuels. Il écrit à sa fiancée :

J'éprouve, quand j'ai affaire aux hommes collectivement, une impression de force que je ne ressens pas toujours quand ils sont seuls en face de moi. Dans le premier cas la réserve fière de mon

¹Pelland, G. *Ouvrez quelques cadavres : portrait psychologique d'un président des Etats-Unis*. Montréal, Editions de la Pleine-Lune, 1998. pp. 173-174.

²Freud, S., Bullitt, W.C. *Op. Cit.* p. 66.

³Pelland, G. *Op. Cit.* p. 177.

caractère ne me gêne pas tant que dans le second. On n'éprouve pas, en briguant la faveur d'une assemblée d'hommes, la nécessité de sacrifier son orgueil comme on le ressent lorsqu'il s'agit d'un seul.¹

3.1.2 Le portrait psychologique de T.W. Wilson

Comme nous le mentionnions au début de ce chapitre, Freud formule dans son *Président Wilson* un certain nombre d'hypothèses sur la manière de traiter la question du leadership politique. C'est à partir d'un "matériel" guère plus imposant que ce que nous venons de présenter que Freud analyse le "cas" de Wilson. Dégageons ici les idées principales de son analyse.

D'entrée de jeu, Freud et Bullitt² estiment que le personnage de Wilson, malgré l'analyse la plus détaillée, restera une figure énigmatique, remplie de contradictions. Ils citent le colonel E. M. House qui, dans son journal écrit :

Je crois n'avoir jamais rencontré un autre homme dont l'aspect se transforme tellement d'heure en heure. Ce n'est pas seulement le visage du Président qui change. C'est l'un des caractères les plus étranges et les plus complexes que j'aie jamais connu. Il y a en lui tant de contradictions qu'il est difficile de le juger.³

À ce sujet, on peut d'abord se demander ce qui motivait Freud et Bullitt à s'intéresser au personnage de W. Wilson. P. Roazen écrit :

¹Freud, S., Bullitt, W.C. *Op. Cit.* p. 70.

²Les auteurs ont travaillé conjointement à la rédaction de cette partie de l'ouvrage.

³Freud, S., Bullitt, W.C. *Ibid.* p. 73.

L'on aurait été en droit de s'attendre à ce que, usant de ses nombreux talents psychologiques et littéraires pour écrire la vie d'un contemporain, et particulièrement en collaboration avec un homme d'État qui connaissait personnellement Wilson, Freud produise un modèle de biographie. Si un homme influença jamais l'histoire moderne, ce fut Wilson à Versailles.¹

Quant à la collaboration des deux hommes pour la rédaction de cette biographie :

Il est aisé de comprendre ce qui faisait de Bullitt un personnage attrayant pour lui [Freud]. Il remportait du succès dans le monde des choses publiques où il était lui-même si naïf, et ce gouffre entre leurs talents respectifs le porta peut-être à l'admirer exagérément. Freud éprouvait fréquemment de l'attirance pour les gens brillants et aventureux, mais instables. Il se laissa souvent duper par des personnalités fascinantes, mais bien moins sérieuses et probes que lui.²

Sur l'analyse elle-même, une thèse semble s'y dégager. W. Wilson souffrait d'une relation de passivité à l'égard de son père et son parcours de carrière l'amena constamment à rechercher des moyens pour essayer de venir à bout de cet assujettissement. L'attitude que Wilson adopta en tant que président révèle des liens avec sa personnalité qui l'a suivie toute sa vie. Sa grande dépendance vis-à-vis son père l'amena à développer des qualités exceptionnelles visant à s'identifier à ce père pour le recréer, inconsciemment et

¹Roazen, P. *Op. Cit.* p. 125. D. Jacquin écrit à ce sujet : "l'intérêt porté à Woodrow Wilson par un bon nombre de psychobiographes réside dans l'apparente irrationnalité de son attitude au cours des négociations du Traité de Versailles. (Jacquin, D. *Op. Cit.* p. 8.)

²Roazen, P. *Ibid.* p. 189.

ultimement, pouvoir le dépasser. Freud et Bullitt écrivent :

Tommy Wilson s'identifia à son père à un degré extraordinaire. Il pensait ses pensées, parlait comme lui, l'adopta complètement comme modèle, aima les mots comme son père les aimait, méprisa les faits comme il les méprisait ; il poussa son imitation jusqu'à faire des sermons, du haut de la chaire paternelle, à des fidèles imaginaires, s'habilla de tel sorte qu'étant jeune, il fut souvent pris pour un pasteur, et épousa, comme son père, une jeune fille née et élevée chez un ministre presbytérien. Il ne dépassa jamais cette identification à son père.¹

On voit surgir dans cette explication une dimension du complexe d'Oedipe tel que l'avons expliqué dans la section précédente. Or dans les faits, les choses se sont déroulées de manière beaucoup plus subtile et complexe. Le père de Wilson a exercé non seulement sur lui mais également sur tous les membres de sa famille, une influence décisive. Par l'ampleur de sa suprématie, il a contraint sa femme et ses enfants à se soumettre à une emprise dont il n'ignorait pas lui-même l'importance. Dans les termes utilisés par Freud et Bullitt, le jeune Wilson est un "exalté" ce qui témoigne chez lui de la non-résolution de ses conflits oedipiens. Freud et Bullitt s'efforcent de montrer que Wilson possédait, comme tout être humain, une forte libido mais que le sentiment d'exaltation qu'il avait à l'égard de son propre père était d'avantage la manifestation d'un homme dont les débouchés sexuels étaient extrêmement faibles ce qui exerçait assurément chez lui une énorme pression. Ils écrivent: "[...] les allusions fréquentes de Wilson à son "exaltation" [...] n'[ont] en fait, pas grand chose à voir avec la puissance totale de la libido [...] l'homme normal qui a une libido

¹Freud, S., Bullitt, W.C. *Op. Cit.* pp. 107-108.

puissante n'éprouve ni exprime d'exaltation s'il a, dans son moi, des conflits non-résolus."¹

C'est dans cette perspective que le complexe d'Oedipe prend toute son importance. W. Wilson a souffert toute sa vie de conflits identificatoires et pulsionnels liés à son père et les conséquences de cela se sont réfléchies dans les comportements qu'il a adoptés dans sa vie et dans sa carrière. Freud et Bullitt expliquent les raisons de ces difficultés :

[...] le père de Tommy Wilson était son principal objet d'amour. Son père fut le grand personnage de son enfance, en comparaison duquel sa mère faisait piètre figure. Il est clair que la libido de Wilson se déchargeait beaucoup plus dans ses rapports avec son père que dans ceux qu'il entretenait avec sa mère. Nous devons donc nous attendre à ce que son moi ait plus de mal à concilier ses désirs contraires vis-à-vis de son père que vis-à-vis sa mère: c'est ce qui se passa.²

Dans l'état de cette relation, il fut difficile au jeune Wilson de décharger ses sentiments agressifs sur son père tel que cela se passe dans le conflit oedipien sous sa forme "normale". Nous avons expliqué plus tôt que le jeune enfant tend à devenir l'opposé de son père afin de pouvoir "s'approprier" sa mère. Conscient de la puissance du père et conscient aussi de ses propres moyens, l'enfant réalise qu'il ne peut rivaliser avec lui c'est pourquoi il changera progressivement sa stratégie pour devenir l'égal de son père. Dans le cas de Wilson, le problème résidait "dans son incapacité foncière à exprimer quelque agressivité que ce soit à l'égard de son père, à se poser face à lui dans une identité autonome clairement distincte de la sienne."³

¹Freud, S., Bullitt, W.C. *Ibid.* p. 95.

²Freud, S., Bullitt, W.C. *Ibid.* p. 99.

³Pellant, G. *Op. Cit.* p. 205.

L'ambivalence affective caractéristique au vécu émotionnel de l'être humain n'a pas épargné Wilson. Ainsi, comme tous les hommes, il a été sujet aux mêmes lois de développement et n'a pas échappé au fait que "l'analyse de milliers d'hommes a prouvé que la libido charge les désirs passifs et actifs qui ont trait à des objets d'amour."¹ Toutefois, dans le cas de Wilson, l'impossibilité de manifester quelque hostilité envers son père l'amena à "emmagasiner" ces charges agressives pour les déplacer, comme nous le verrons plus tard, vers des hommes qui lui tinrent lieu de la figure de son père. Ainsi,

Il est absolument indiscutable que la libido de Wilson qui entraînait dans la passivité envers son père était immense, et nous sommes par conséquent obligés de conclure qu'une part considérable de sa libido a dû être stockée dans une activité agressive à son égard. Si nous sommes incapables de trouver, dans sa vie, la moindre manifestation d'hostilité envers son père, nous devons chercher des manifestations indirectes de cette hostilité.²

La passivité de Wilson à l'égard de son père maintenant établie, il reste à démontrer ce qui découla de cette fixation. L'admiration que Wilson vouait à son père était si considérable que l'ensemble des rapports qu'il entretenait furent marqués de cette affection extraordinaire. La fixation affective qui lie généralement les hommes à leur mère et non à leur père s'inscrit dans le développement normal de l'individu. L'amour de la mère Wilson pour son fils fait dire à G. Pelland qu'il est possible de "penser que [c'est ce] qui a réussi à préserver l'interdit de l'inceste homosexuel qui aurait autrement totalement lié Wilson à son père."³ Pour Freud

¹Freud, S., Bullitt, W.C. *Op. Cit.* p. 99.

²Freud, S., Bullitt, W.C. *Ibid.* p. 100.

³Pelland, G. *Op. Cit.* p. 206.

et Bullitt, il ne fait nul doute que dans ce rapport, le jeune Wilson a utilisé plusieurs moyens pour parvenir à équilibrer et harmoniser les désirs qui l'habitaient. Toute sa masculinité devait laisser de la place à une partie plus féminine de lui pour le convaincre que l'admiration sans borne qu'il avait pour son père était tout à fait "normale", sans quoi il aurait trouvé insupportable le poids de ce dernier sur lui.¹

Rappelons que le rapport entre les parents et l'enfant est un rapport de pouvoir, de domination. Il ne fait nul doute que face à ce père qui incarnait la toute-puissance - de surcroît cette puissance devait être d'origine divine puisque qu'il était pasteur - le jeune Wilson dut se plier et se rabattre dans une position qui lui permettait de supporter tant d'immensité. Freud et Bullitt écrivent :

Une partie de la passivité de Wilson envers son père trouva un débouché dans sa soumission absolue à celui-ci : mais la soumission qu'il désirait montrer était, dans son inconscient, beaucoup plus profonde et précise que celle qu'il manifestait dans la vie. Aussi chercha-t-il d'autres moyens de lui obéir. Il trouva un débouché, pleinement approuvé par son surmoi, dans la soumission au Dieu que représentait son père.²

Ce rapport de soumission, adéquat en tous points aux yeux du jeune Wilson, était renforcé par le père Wilson qui, vouant lui aussi une grande admiration envers son fils, y voyait une extension de lui-même, le prolongement de sa personnalité déjà fort chargée de narcissisme. "L'homme-qui-devint-son-père" éprouva toute sa vie de la difficulté à entretenir des relations

¹On peut également penser que cette "féminité" exacerbée avait pour but de réduire totalement les craintes que Wilson aurait pu avoir concernant son homosexualité qui n'aurait d'aucune façon été acceptée.

²Freud, S., Bullitt, W.C. *Op. Cit.* p. 114.

avec des hommes qui pouvaient représenter un obstacle à la non moins fragile figure identificatoire qui le constituait en tant qu'individu. Ainsi, il préférait s'entourer d'individus qui lui étaient intellectuellement inférieurs.

Il ne fait pas de doute que le rapport nécessairement conflictuel que Wilson entretenait inconsciemment avec son père aurait des conséquences sur le développement de sa personnalité. Nous avons vu comment le Surmoi des petits enfants se constitue dans le conflit d'Oedipe qui les oppose dans un premier temps à leurs parents et par la suite au monde extérieur. Pour Wilson, les choses ne devaient pas se passer ainsi. Les espoirs que son père entretenait pour lui ont tôt fait de lui faire développer des sentiments très puissants envers lui-même. Inconsciemment, il s'imposa très tôt des restrictions personnelles qui le suivraient toute sa vie. Pour Freud et Bullitt :

Tommy Wilson se prouva à lui-même le bien-fondé de beaucoup de ses actions étranges grâce à cette conviction inconsciente [...] Il n'est pas étonnant qu'un tel surmoi pousse certains hommes à la grandeur, d'autres aux névroses et aux psychoses. Ses exigences sont insatiables, et, si elles ne sont pas en grande partie satisfaites, le surmoi torture son malheureux possesseur.¹

3.1.3 Impact de la personnalité sur le choix de la carrière politique

Maintenant que nous connaissons mieux le portrait de la personnalité de W. Wilson, il est surtout intéressant de voir en quoi cette dernière a eu de l'importance dans les choix qui ont mené le jeune Tommy vers la carrière politique. Ainsi en est-il des décisions qu'il a prises lorsqu'il se trouva à la présidence des États-Unis.

¹Freud, S., Bullitt, W.C. *Ibid.* p. 111.

La “vie publique” de Wilson commence à l’âge de treize ans alors qu’il fait son entrée à l’école. Cette première fréquentation avec le monde public ne semble pas avoir eu un fort impact sur le jeune adolescent. Freud et Bullitt estiment qu’à ce moment, le jeune homme tend peu à peu à se dégager de l’attachement qu’il a vis-à-vis son père ce qui renforça du même coup sa masculinité. Ce renforcement lui permit d’équilibrer ses tendances passives et agressives pour le reste de sa vie. Au même moment, il se lie d’amitié avec un étudiant qui se préparait à une carrière sacerdotale. L’amitié qui se développe entre W. Wilson et F. J. Brooke marqua profondément le futur Président américain. Sous l’influence de Brooke, Wilson affirma de façon autonome sa foi en Dieu, relation spirituelle qu’il entretiendra tout au long de sa vie. Pour Freud et Bullitt, cette période marque l’identification de Wilson à Jésus-Christ, “identification chargée d’harmoniser ses désirs contradictoires et simultanés de soumission et d’indépendance à l’égard de son père.”¹ Ébranlé par sa rencontre avec Brooke mais soutenu par son identification religieuse, il s’opéra chez Wilson une série de transformations qui devaient avoir des conséquences déterminantes sur le développement de sa carrière.

Peu avant ses dix-sept ans, Wilson affirme à ses parents qu’il veut devenir homme d’État et non pasteur comme l’avait souhaité son père. Il semble que cette décision qui venait contredire les espoirs parentaux soit à l’origine d’une dépression qui entraîna Wilson dans un profond tourment. Plusieurs dépressions ont suivi par la suite. Pour Freud et Bullitt, les périodes de dépression répétitives de Wilson sont la résultante du “conflit entre sa féminité et son surmoi enflammé qui exigeait qu’il fut toute masculinité [...] de temps en

¹Pelland, G. *Op. Cit.* p. 221.

temps, ses symptômes augmentaient jusqu'à devenir de la "dépression" [...] à chaque fois que les circonstances de sa vie amenaient une augmentation de ce conflit fondamental."¹ À mesure qu'il avançait en âge, Wilson prenait peu à peu conscience que ce père qu'il avait porté au sommet de l'Olympe n'existait pas comme tel dans la réalité. Sans cesser de l'admirer pour autant, Wilson reporta l'image de son père sur une autre figure qui aura une importance capitale dans le choix de sa carrière. Initié à lecture du politicien anglais M. Gladstone, son désir de devenir homme d'État ne cessa de s'amplifier. A. et J. George écrivent :

Il renonça une fois pour toutes, à imiter son père réel pour imiter le père de son enfance qui avait le visage de Gladstone. Il fut désormais indispensable à son bonheur de savoir qu'il allait devenir un homme d'État ; c'était le seul moyen qu'il avait de trouver une décharge pour l'activité agressive envers son père qui s'était accumulée à la suite de son identification à Gladstone ; ainsi seulement pouvait-il éviter d'être dominé par l'identification à sa mère. Pour sentir qu'il était vraiment homme, il fallait qu'il fut homme d'État.²

Freud et Bullitt décrivent l'état psychologique de l'adolescent qui définit clairement l'orientation de sa carrière : "sa masculinité s'était développée. Son activité agressive envers son père, réveillée, exigeait un débouché. La passivité envers son père était encore si puissante que cette agressivité même renforcée, était incapable de trouver un débouché dans

¹Freud, S., Bullitt, W.C. *Op. Cit.* p. 137.

²George, A., George, J. *Woodrow Wilson and Colonel House : A Personality Study.* New York, Dover, 1964. p. 142.

une hostilité directe envers lui.”¹ Puis, les auteurs poursuivent en rappelant l’idée maîtresse de *Totem et Tabou* :

[...] tous les garçons, dans leur première enfance, lorsqu’ils se trouvent en face des dilemmes du complexe d’Oedipe, échappent normalement au désir de tuer leur père en le détruisant d’une manière “cannibalique” : ils l’absorbent en eux par identification et établissent ce père idéalisé de leur première enfance comme leur surmoi.²

En déplaçant la libido normalement dirigée vers son père, Wilson entraînait dans une période de sa vie où il réussit à se dégager d’une bonne part de la passivité qu’il entretenait également envers lui. Wilson accentua ses relations, se fit de nouveaux compagnons qu’il protégea. G. Pelland explique :

Wilson n’avait effectivement d’autre choix que de devenir lui-même son père. Il devait être sa réplique parfaite, seul moyen d’être reconnu par ce père qui ne voyait dans son fils qu’une extension de son propre narcissisme, qu’un faire-valoir narcissique. En clair, cela signifie que Wilson n’existait pas pour son père, en tant que personne distincte de lui.³

Les années qui ont suivies précipitèrent le cheminement de l’homme vers la carrière politique. À l’université John Hopkins où il étudia, il eut l’aide de ses professeurs pour la rédaction de son livre *Congressional Government*. Malgré cela, Wilson critiquait

¹Freud, S., Bullitt, W.C. *Op. Cit.* p. 139.

²Freud, S., Bullitt, W.C. *Idem.*

³Pelland, G. *Op. Cit.* p. 228.

constamment ses professeurs. Pour Freud et Bullitt : “tous ceux qui avaient autorité sur Woodrow Wilson demeuraient pour lui des substituts de son père et offraient des débouchés pour son hostilité refoulée envers celui-ci.”¹ Ce comportement fut fréquemment relevé dans les fonctions de Wilson. À chaque fois où il se trouvait contrarié par ses collaborateurs, il reportait vers eux une charge d’agressivité indiquant l’ampleur des conséquences de la relation “extraordinaire” qu’il entretenait avec son père.

Freud et Bullitt rapportent que lorsqu’une situation devenait difficile, Wilson tombait souvent malade alors que sa santé et son moral s’amélioraient lorsqu’il trouvait satisfaction dans ses fonctions et ses relations. C’est dans les conférences qu’il excellait le plus, l’amour des mots que lui avait transmis son père trouvait toujours chez lui un écho. À l’université de Princeton où il enseigna, il se montra toujours obsédé par les questions de style littéraire.

Peu avant d’accéder à la Présidence des États-Unis, il semble que Wilson soit plus que jamais destiné à réaliser son rêve de devenir chef d’État. Ainsi, la course à la présidence de l’université de Princeton fut pour lui l’occasion de mettre en oeuvre ses talents oratoires. Il se montre habile et flexible. À quarante-six ans, il devient Président de Princeton ce qui le comble de satisfaction. Pour Freud et Bullitt, “l’ouverture de ce débouché tant désiré pour son activité agressive envers son père, plus la satisfaction que son élection donna à son surmoi et à son narcissisme diminuèrent aussitôt son mécontentement perpétuel.”² Comme président, Wilson était parvenu à affirmer son autonomie à l’égard de son père, il s’échappe de la domination de ce dernier. La mort de celui-ci peu de temps après son élection ne vient

¹Freud, S., Bullitt, W.C. *Op. Cit.* pp. 155-156.

²Freud, S., Bullitt, W.C. *Ibid.* p. 179.

pas gêner le “nouveau” Wilson. Cela ne devait que le confirmer dans son cheminement à vouloir devenir son père. Non seulement il le remplaçait désormais, il le dépassait ;

Comme toujours, il remplaça son père mort par lui-même et désormais, dans son inconscient, il fut, plus que jamais, le révérend Joseph Ruggles Wilson. Ainsi trouva-t-il un nouveau débouché pour son activité agressive envers son père, qu’il ajoute au débouché, récemment ouvert, de l’identification à Gladstone.¹

Même mort pourtant, le père Wilson continue d’exercer une profonde influence sur le fils. Déjà Wilson ne trouve plus dans les discours qu’il doit donner le lieu d’échappement qui jadis le portait vers les plus hauts sommets. Il manifesta une volonté tenace à réorganiser le monde de Princeton dans des projets qui ne suscitaient que l’hostilité de certains de ses collaborateurs. De la même façon que le conflit inconscient s’organisait avec son père, Wilson faisait face maintenant consciemment à des adversaires qui visiblement jouaient le même rôle que son père : “le professeur de rhétorique, après sa mort, continu à accabler son fils.”²

Les réformes qu’il instaure à Princeton eurent des échos. À New York, le nom de Wilson est proposé comme candidat à la Présidence des États-Unis. Comme il avait toujours désiré devenir homme d’État, cette proposition apparaissait désormais comme un nouveau débouché le rapprochant de son idole Gladstone. Il avait désormais la possibilité de changer réellement le cours des choses. Il sortirait de la basse-court de la politique pour entrer dans le vrai monde des affaires publiques.

¹Freud, S., Bullitt, W.C. *Ibid.* p. 181.

²Freud, S., Bullitt, W.C. *Ibid.* p. 183.

Les discours politiques de Wilson sont enflammés. Dans la course qui le mène vers la présidence, il crée des liens avec des individus qu'il porte rapidement en affection. Or ces amitiés sont souvent chargées de méfiance. G. Pelland écrit : "[...] comme il avait été l'ombre de son père, il savait -sans le comprendre consciemment- que ce rôle dévolu à quelqu'un suscite chez lui la plus grande agressivité et un formidable désir de vengeance par rapport à celui qui le maintient inconfortablement dans son ombre."¹

Le 5 novembre 1912, Wilson est élu Président des États-Unis. Il déclare :

Je ne me sens ni débordant de joie, ni heureux, mais extrêmement grave. Je n'ai nullement envie de sauter en l'air ni de danser. Il me semble qu'un fardeau de dignité et de responsabilité m'accable. J'ai plutôt besoin de me mettre à genoux et de prier pour avoir la force d'accomplir ce qu'on attend de moi.

À celui qui a dirigé sa campagne présidentielle :

Que vous ayez fait peu ou beaucoup pour mon élection, souvenez-vous que Dieu a voulu que je sois Président des États-Unis et que ni vous, ni aucun mortel n'auriez pu l'empêcher.²

¹Pelland, G. *Op. Cit.* p. 259.

²Freud, S., Bullitt, W.C. *Op. Cit.* p. 233.

3.1.4 Regard sur l'ouvrage

Comme nous le disions plus tôt, cette biographie de Freud et Bullitt a été l'objet de vives critiques. Notre souhait est d'exposer ici les raisons qui ont mené au rejet quasi-systématique de l'ouvrage encore aujourd'hui dans la littérature consacrée à la question. Le travail conjoint de Freud et Bullitt a tout de même permis de recueillir des données intéressantes sur le personnage de W. Wilson. Toutefois, lorsque l'on compare cette biographie à d'autres sur le même sujet, on est en mesure de constater de grandes faiblesses. En ce qui concerne W. Wilson, il semble que ce soit l'ouvrage de A. et J. George qui soit unanimement reconnu. La qualité de cet ouvrage repose sur l'utilisation de sources diversifiées et identifiées ce qui donne à leur travail une plus grande crédibilité. Quant au travail de Freud et Bullitt, voyons les principales critiques qui lui ont été adressées.

Tout d'abord, il y a la question de l'authenticité. Nous l'avons relevé plus tôt, la question de la participation du fondateur de la psychanalyse à la rédaction de l'ouvrage a longtemps été mise en doute. Au-delà des considérations historiques plus susceptibles d'alimenter le débat entre les biographes de Freud, il est possible de relever, dans *Le Président Wilson* de Freud et Bullitt, des caractéristiques qui rendent l'ouvrage distinct de l'oeuvre du Maître viennois.

C'est la raideur de la thèse et la médiocrité des interprétations qui font dire à P. Roazen que dans cette biographie :

Wilson surgit tel un robot, divisé en petites zones nettes, avec sa masculinité d'un côté et sa féminité de l'autre. Les vrais psychologues savent qu'il est ridicule d'aborder la compréhension d'une conduite en recourant à des lignes de démarcations aussi vives;

on ne peut décrire un être humain comme fait d'un jeu de boîtes, isolant fermement chacun de ses complexes. En psychologie, ce sont les espaces médians qui ont de l'importance.¹

Au-delà de sa thèse tantôt simpliste, P. Roazen fait remarquer que ce n'est pas Wilson, en tant que personnage entier qui est analysé dans le livre. En ne considérant que ses échecs, les auteurs ont omis de considérer ses qualités en tant qu'enseignant, législateur ou même façonneur de l'opinion publique. Il ne fait nul doute que pour saisir l'importance d'un individu, et de surcroît d'un chef d'État, une démarche biographique honnête implique l'examen de tous les aspects d'une vie. Cet aspect nous ramène à la question de l'intention de Freud et Bullitt d'écrire sur la vie de Wilson.

On peut dans un premier temps formuler des doutes quant à l'engagement personnel des auteurs par rapport au personnage de Wilson. Les biographes de Freud ont à maintes reprises soulevé l'antipathie de Freud pour ce président. Bien entendu, Freud était Autrichien et, par Versailles, Wilson avait aidé à la destruction de l'Empire. En ce qui concerne Bullitt, il avait autrefois idolâtré Wilson mais à nouveau, l'épreuve de Versailles avait séparé les deux hommes. Freud et Bullitt, dans leur haine respective de Wilson, désiraient-ils se "venger" conjointement de l'homme ? N'y avait-il pas chez Wilson une série de caractéristiques qui ne faisaient que s'ajouter à la haine de Freud ? Sa nationalité américaine, sa religiosité ? Il sera toujours difficile de répondre à ces questions.

Quoi qu'il en soit, s'il est possible de témoigner de la pauvreté de l'ouvrage au point de vue de l'analyse, on ne peut nier le fait qu'il ouvrait la voie à une nombre important

¹Roazen, P. *Op. Cit.* p. 190.

d'auteurs qui allaient s'inspirer de la démarche employée par Freud et Bullitt au point de vue biographique. S'il est vrai que *Le Président Wilson* de Freud et Bullitt regorge de "formules" psychologiques qui limitent l'analyse du cas de Wilson, l'ouvrage a contribué, malgré lui, à poser des bornes à l'entreprise psychobiographique. Pour P. Roazen, "le livre sur Wilson offre un exemple des dangers d'une collaboration artificielle entre des étudiants de différentes disciplines ; il faut, pour l'employer dans la recherche sociale, digérer à fond la psychanalyse."¹

Les "héritiers" de Freud à ce niveau sont nombreux. Examinons ici les limites de l'explication psychobiographique.

3.2 Analyse de la valeur des psychobiographies

Si, dans un premier temps, nous avons relevé dans la biographie de Freud et Bullitt certaines faiblesses qui, comme nous l'avons vu, sont en partie imputables à la personnalité même des auteurs, nous devons, dans un second temps, l'inscrire dans un ensemble plus vaste, celui des psychobiographies, afin d'en évaluer la valeur et les limites.

Les principes inhérents à cette méthode d'investigation ont déjà été présentés et définis et l'ouvrage de Freud et Bullitt, même s'il ouvrait en quelque sorte la voie à un nombre imposant de travaux se réclamant de sa technique, a défini, malgré lui les difficultés qui se rattachent à ce type de travail. Si bien que les psychobiographies s'inspirant largement de l'apport du modèle psychanalytique se sont vues très tôt critiquées. Dans une étude qui encore aujourd'hui sert de phare aux psychobiographes, D. Fernandez écrit : "mise en

¹Roazen, P. *Ibid.* p. 196.

position d'accusée, la psychobiographie a d'autant plus de mal à se défendre que, à peine constituée comme méthode, elle avoue une ambition démesurée [...]”¹

Si les hommes politiques se sont avérés des sujets privilégiés par cette méthode d'investigation utilisée en psychanalyse, ils n'échappent aucunement aux concepts préfabriqués dont l'utilisation souvent hâtive a engendré des ouvrages réducteurs, qui ne rendent pas compte de la totalité de l'expérience.

Ce n'est donc que dans certaines conditions bien définies que l'on doit intégrer les études psychobiographiques. Examinons les principes qui doivent guider la recherche en ce sens.²

Dans un premier temps, on doit reconnaître l'utilisation des concepts issus de la psychanalyse dans la technique psychobiographique. Pour P.-P. Clément, “la psychanalyse nous a surtout appris à faire une distinction essentielle entre *le réel et le vécu*.”³ La tâche du psychobiographe est donc de restituer les événements marquants d'une existence dans leur réalité objective en tenant compte de la vie affective profonde de l'individu. En cherchant à dégager les mécanismes à la base de certaines motivations, la psychanalyse s'avère en ce sens une théorie privilégiée. Pour D. Fernandez : “le psychobiographe [...] étudiera les répercussions du trauma infantile, non pas en généralisant abusivement les schémas

¹Fernandez, D. “Introduction à la psychobiographie” *Nouvelle revue de psychanalyse*. No. 1, printemps 1970, p. 33.

²Nous citerons à quelques reprises D. Fernandez dans son “Introduction à la psychobiographie”. Si, la plupart du temps le texte fait référence à la biographie d'auteurs ou d'artistes, c'est le mot *oeuvre* qui est utilisé pour parler de leur production. Dans le cas qui est le nôtre, on assimilera le mot *oeuvre* à *carrière, décisions politiques* ou *ensemble de réalisations*.

³Clément, P.-P. *Jean-Jacques Rousseau : de l'éros coupable à l'éros glorieux*. Neuchâtel, Editions de la Baconnière, 1976. p. 13.

freudiens, mais précisément dans certains caractères de l'oeuvre car pour lui, c'est l'oeuvre seule qui permet de comprendre ce qui s'est vraiment passé dans la vie d'un homme, en cette zone souterraine qui échappe à l'état civil."¹

La collaboration issue de la mise en commun de différents savoirs n'est pourtant pas à l'abri des difficultés qui peuvent surgir d'une manipulation de concepts en dehors de leurs champs. L'utilisation d'une psychologie systématique, en l'occurrence la psychanalyse, dans l'analyse des conditions qui ont mené un homme ou une femme à la carrière politique fait dans un premier temps, ressurgir la question de la scientificité de la psychanalyse comme nous l'avons présentée plus tôt, mais implique également que la configuration des données utilisées soit apte à rencontrer certains critères de validité. Pour D. Fernandez : "cette mise en parallèle est fondée sur la conviction que la vie et l'oeuvre se développent à partir d'un même réservoir commun, qui est l'inconscient [...]"²

Par sa méthode d'investigation de l'inconscient, la psychanalyse oriente la recherche et permet d'éveiller l'attention sur certains faits qui, autrement, seraient ignorés ou seraient jugés négligeables : "le principe fondamental que respire cette nouvelle méthode, c'est que *tout a un sens* dans la vie d'un homme, que sa vie psychique, sa vie intellectuelle et sa vie somatique répondent à une seule et même continuité [...]"³

Pour l'étude des leaders politiques, le recours à la théorie psychanalytique s'impose en raison de la complexité du phénomène, de la corrélation qui a été établie entre le choix

¹Fernandez, D. *Op. Cit.* p. 34.

²Fernandez, D. *Idem.*

³Fernandez, D. *Ibid.* p. 37.

de carrière et la personnalité dont la psychanalyse a toujours cherché à dynamiser la compréhension. Or la théorie est-elle compatible avec les modalités de base de la démarche habituellement utilisée en science politique ?

Le but fondamental de la recherche sur les leaders est de découvrir les motivations qui ont mené certains individus à ce choix de carrière. Pour S. Friedländer,

Dans tous les domaines de la recherche historique, celui de la biographie semble, de prime abord, le mieux adapté à l'utilisation de la psychanalyse. C'est là que les théories psychanalytiques sont le plus souvent appliquées, c'est là que la psychohistoire s'est targuée d'avoir obtenu les résultats les plus probants, mais c'est là aussi que ses aspirations sont le plus souvent mises en question.¹

Car si la psychanalyse a permis d'élargir le champ des connaissances autour de la question de la personnalité, l'utilisation mécaniste de ses concepts a plutôt malmené la réputation de l'entreprise.²

L'objectif de la psychobiographie étant de retrouver le lien entre la personnalité et les réalisations, c'est par la mise en relief de la cohésion de la structure de la personnalité que devient essentielle une connaissance rigoureuse des théories chargées d'en examiner la complexité. Autrement dit, il ne saurait être question d'une application systématique des connaissances provenant de la psychanalyse sans un examen préalable des conditions qui ont

¹Friedländer, S. *Histoire et psychanalyse*. Paris, Seuil, 1975. p. 81.

²Le *Président Wilson* de Freud et Bullitt fait ici cas de figure. S. Friedländer écrit : "l'assurance naïve des premiers psychobiographes, la facilité apparente avec laquelle on pouvait, à partir de quelques données clefs et d'une connaissance théorique de base, aboutir à peu de frais à des "découvertes" originales concernant les personnages étudiés, le manque total de formation historique des analystes en question, contribuaient à faire des psychobiographies de la période héroïque [...] des études dilettantes, superficielles au mieux." (Friedländer, S. *Ibid.* p. 82.)

déterminé une situation. S. Friedländer écrit :

Pourquoi, cependant, ne pas se borner à l'étude de l'oeuvre, qu'il s'agisse de réalisations artistiques, de décisions politiques ou de normes sociales nouvelles ? Que nous importe la biographie en tant qu'étude d'une vie? La réponse est simple : l'oeuvre n'est pas compréhensible sans une mise en rapport avec la personnalité qui la crée. La personnalité est un tout. L'oeuvre, reflet de la société, reflet aussi de la personnalité, traduit un dépassement de l'une et de l'autre.¹

Si la psychanalyse s'avère un outil intéressant pour les psychobiographes, son utilisation n'en pose pas moins certaines difficultés. Dans un premier temps, on doit considérer que la principale pierre d'achoppement réside dans l'impossibilité d'affirmer en toute certitude la manière dont été vécu les événements par le sujet. On le sait, la psychanalyse est une technique thérapeutique qui permet à des individus qui souffrent de se confier à un analyste qui interprètera les informations qui lui seront transmises par le récit. Dans le cas des psychobiographies, ce lien entre analyste et analysant² n'existe pas. C'est à partir de l'analyse des discours, des lettres mais aussi par le témoignage de gens qui ont côtoyé le sujet que peut s'élaborer une psychobiographie. On comprend tout de suite la première difficulté. Freud lui-même écrivait en avant-propos à son *Wilson* "nous ne pouvons cependant nier que, dans ce cas comme dans tous les autres, une connaissance plus intime de l'homme puisse conduire à une appréciation plus exacte de ses oeuvres."³

¹Friedländer, S. *Ibid.* p. 83.

²Terme généralement employé pour désigner l'individu qui est en cure, en analyse.

³Freud, S., Bullitt, W.C. *Op. Cit.* p. 22.

Dans le même ordre d'idées, une seconde difficulté apparaît, découlant de la première : le manque de données fiables sur l'enfance du sujet étudié. La psychanalyse, par l'importance qu'elle attache à la période de l'enfance, doit cependant être outillée face à cela sans quoi "[...] il est souvent très difficile de combler une information lacunaire et de ne pas recourir à des généralisations par analogies dont le caractère hypothétique n'est pas à démontrer."¹

Dans la mesure où il est parfois difficile d'obtenir des informations sur l'enfance d'un sujet, l'importance attribuée à certains événements peut prendre un caractère exagéré ce qui limite l'établissement et le potentiel des liens de causalité entre un événement vécu antérieurement et une réalisation future par exemple.

Une dernière difficulté selon nous est imputable à l'exercice psychobiographique. Il apparaît séduisant de faire passer n'importe quel leader pour la victime d'une quelconque psychopathologie. En mettant à jour certains mécanismes de la psyché, Freud et la psychanalyse ont ouvert la voie à la compréhension des "maladies de l'esprit" ou "maladies de l'âme". Ainsi, plusieurs essais ont tenté de lier certaines manifestations psychiques comme faisant partie d'un continuum qui permettrait de manière explicite de comprendre la motivation au leadership politique. Nous croyons féconde toute tentative de vouloir cerner, à l'instar d'une configuration psychologique particulière, les motivations d'un individu pour l'exercice du pouvoir politique. Cela signifie que nous accordons une importance particulière à l'examen minutieux de la structure psychologique d'un individu à la lumière des hypothèses et concepts émis par la psychanalyse. Conscients que cette entreprise

¹Fernandez, D. *Op. Cit.* pp. 41-42.

n'échappe pas aux difficultés que nous venons de décrire, nous croyons qu'un pareil exercice doit être fait avec la plus grande des précautions pour éviter de tomber dans le piège d'une analyse au caractère sensationnel et au titre provocateur.¹ Ainsi, la tâche n'est pas de démontrer de l'antipathie pour un personnage de pouvoir en prouvant qu'il souffrait effectivement d'une affection ou d'une pathologie, mais bien de comprendre en quoi ces manifestations ont pu le mener à la carrière politique. Comme l'écrit P. Braud : "il ne suffit pas de qualifier Hitler ou Pol Pot de psychopathe monstrueux, relevant de telle ou telle variante psychiatrique, pour faire avancer si peu que ce soit l'analyse du système politique dont ils seront les figures emblématiques."²

3.3 Peut-on réellement parler d'une psychanalyse politique ?

Notre progression dans cet essai nous a mené à présenter la psychanalyse comme un modèle potentiellement intéressant pour rendre compte de la question du leadership en politique. L'examen attentif du cadre théorique nous a permis de nous rendre compte de la complexité des concepts issus de cette construction. Appliquée à l'étude d'un dirigeant politique, elle a donné des résultats décevants qui débordent largement le cadre théorique lui-même. Dans le débat autour de l'admissibilité de la psychanalyse au statut de science, nous n'avons visiblement pas trouvé de vainqueur. Dès lors, qu'en est-il de l'application de la psychanalyse à un cadre qui n'est pas celui de la thérapeutique, du clinique ? Peut-on, à la lumière des éléments que nous avons présentés, parler d'une psychanalyse politique ? Est-il

¹Accoce, P.; Rentchnick, P. *Ces malades qui nous gouvernent*. Paris, Stock. 1976.

²Braud, P. *L'émotion en politique*. Paris, Presses de Science Po, 1996. p. 65.

possible d'inclure les données issues de la connaissance psychanalytique à un cadre nouveau sans tomber dans le piège des excès qui, de toutes les manières, limitent le potentiel explicatif des hypothèses émises par la psychanalyse ? En tant qu'activité clinique, la psychanalyse jouit et jouira d'une communauté de chercheurs qui sans cesse renouvelle ses références théoriques et sa rentabilité médicale. D. Scarfone apporte toutefois la précision suivante :

[il y a une trentaine d'années] la psychanalyse avait alors le vent dans les voiles. Mieux encore, elle *était* elle-même un vent qui poussait les navires de nombreuses autres disciplines [...] Aujourd'hui, les liens de la psychanalyse avec ces domaines se sont, à divers degrés, distendus. La psychiatrie, pour ne prendre qu'un exemple, s'est fortement remédicalisée [...] ¹

Dans le domaine des sciences sociales, peut-on lui assurer un avenir aussi brillant ? Pour R. Dadoun, il ne fait aucun doute que "c'est la psychanalyse politique qui pourrait figurer la pointe la plus avancée de la pensée psychanalytique, en se manifestant comme force nouvelle et déterminant dans le champ du *Politique*."² Pour lui, la perspective pratique de l'emploi de la psychanalyse dans le domaine du politique ne fait nul doute. Comment partager un tel élan d'optimisme à la lumière des limites que nous avons présentées tout au long de ce travail ?

Nous avons vu que Freud ne faisait pas une théorie précise de la politique. Pour plusieurs auteurs, le simple fait de mettre côte à côte politique et psychanalyse apparaît

¹Scarfone, D. *Op. Cit.* p. 1

²Dadoun, R. *La psychanalyse politique*. Paris, PUF, 1995. p. 3.

comme une incongruité. Les “détours” empruntés par la psychanalyse ont toutefois touché un bon nombre d’aspects relevant du politique. Si Freud n’apparaît pas comme le principal théoricien du politique, plusieurs de ses successeurs ont tenté l’expérience. Dès lors, comment montrer qu’il existe une théorie politique psychanalytique ? Qui plus est, comment la rendre solide, opératoire dans ce cadre ?

Pour “aménager” un espace où psychanalyse et politique s’harmoniseraient, il semble qu’il faille élargir les champs propres à chacune des disciplines. En ce qui concerne la politique, P. Braud parle de “points aveugles” comme des faits “marginaux ou peu significatifs à la lumière des paradigmes dominants.”¹ Pour lui, la dimension émotionnelle de la vie politique est largement méconnue et mérite de faire l’objet de la recherche en sciences sociales. C’est ainsi que :

projections, idéalizations, dénis de réalité, régressions anxieuses, tous ces mécanismes, habituellement confinés dans la sphère du psychisme personnel, sont également repérables dans la vie sociale [...] L’univers politique ne saurait échapper à la puissance de ces phénomènes. Au contraire, il leur est tout particulièrement soumis.²

Dans la mesure où le pouvoir est considéré comme un exercice élémentaire de contrôle social destiné à prévenir la violence, le choix d’un régime politique, ainsi que celui de ceux qui seront chargés de le faire appliquer, il se trouve dans les collectivités politiques des mécanismes dominés par des choix affectifs. C’est ainsi que “penser l’émotionnel en

¹Braud, P. *Op. Cit.* p. 7.

²Braud, P. *Ibid.* pp. 8-9.

politique constitue donc une entreprise nécessaire.”¹

Pour faire face à ces nouvelles questions, la science politique doit élargir le champ de ses compétences, rechercher le pluralisme théorique. P. Feyerabend écrit : “non seulement la description de chaque fait isolé dépend d’une théorie quelconque [...] mais il existe aussi des faits qui ne peuvent être découverts qu’à l’aide d’alternatives théoriques à vérifier, et qui deviennent indisponibles aussitôt que de telles alternatives sont exclues.”²

Si la psychanalyse a offert de vastes perspectives à la compréhension de la vie psycho-affective, on comprendra l’enthousiasme de certains chercheurs à parler d’une véritable psychanalyse politique.³ P. Braud écrit que “l’approche psycho-affective préconisée [...] n’augure pas la naissance d’une nouvelle discipline mais plutôt une rencontre, sur leurs confins, entre des disciplines déjà constituées [...]”⁴

L’ouverture théorique constitue en ce sens un débouché prometteur pour la recherche. M. Dogan et R. Pahre écrivent : “la recherche unidisciplinaire sur un sujet donné connaît des rendements décroissants, et à partir d’un certain point il faut des influences extérieures pour la relancer.”⁵ Quant à la science politique : “la relative absence d’un bloc méthodologique commun contribue à la fragmentation de la discipline et à la fécondation de ces fragments par des spécialités rattachées à d’autres disciplines.”⁶ Rappelons-nous que c’est cette

¹Braud, P. *Ibid.* p. 10.

²Feyerabend, P. *Contre la méthode*. Paris, Seuil, 1979. p. 36.

³L’aventure du freudo-marxisme fait ici cas de figure.

⁴Braud, P. *Op. Cit.* pp. 11-12.

⁵Dogan, M., Pahre, R. *L’innovation dans les sciences sociales : la marginalité créatrice*. Paris, PUF, 1991. p. 91.

⁶Dogan, M., Pahre, R. *Ibid.* p. 139.

absence de corpus méthodologique qui a incité la science politique à ouvrir ses portes à des modèles d'explications provenant d'autres disciplines notamment en ce qui concerne la question du leadership politique. La psychologie et la psychanalyse ont en ce sens largement exporté vers la science politique, les principaux apports concernant les théories de la personnalité. La science politique a fort bien réagi à ces intrusions : "une des principales raisons de toute hybridation est que la science politique a l'avantage d'être une discipline pragmatique, ce qui l'ouvre à beaucoup de praticiens éclectiques qui cherchent à résoudre des problèmes concrets."¹

Malgré cette ouverture, on sent un malaise manifeste. L'optimisme qui se dégageait des travaux de l'époque de Lasswell et Adorno est révolu. T. Kuhn explique les raisons de ce malaise :

Dans le processus habituel de découverte, même la résistance au changement a son utilité. En empêchant que le paradigme soit trop facilement renversé, la résistance garantit que les scientifiques ne seront pas dérangés sans raison et que les anomalies qui aboutissent au changement de paradigme pénètrent intégralement les connaissances existantes.²

Serait-ce la crainte d'un changement de paradigme qui serait responsable du malaise inhérent à toute tentative de faire cohabiter aujourd'hui politique et psychanalyse ? Divers facteurs contribuent à freiner l'application pleine et entière de la psychanalyse aux schémas propres à la science politique. Le premier est sans conteste la crainte du psychologisme. L'étude

¹Dogan, M., Pahre, R. *Ibid.* pp.140-141.

² cité par Braud, P. *Op. Cit.* pp. 36-37.

des mobiles personnels dans l'analyse politique fait surestimer le poids des individus face à une situation particulière et fait courir le risque que celle-ci soit réduite à une "psychologie de l'acteur" éliminant la possibilité de rapprochement entre les différentes disciplines. Les travaux qui abondent dans ce sens ont pourtant été porteurs de vastes perspectives. Ainsi en est-il des biographies de dirigeants politiques :

Les biographies de dirigeants [...] en l'analyse des récits de vie, rédigés par des particuliers tout à fait "ordinaires", peuvent décrypter, avec une grande acuité, la manière dont se croisent, dans un trajet individuel, les logiques sociales porteuses de prédispositions et les singularités psychologiques héritées d'une histoire irréductiblement personnelle.¹

On parlera alors de récits d'inspiration psychanalytique qui, s'ils sont conduits avec rigueur, fournissent des réponses "à une demande sociale d'interprétation qui puisse souligner la dimension "humaine" de la politique."²

Si féconde puisse-t-elle être, l'entreprise n'en reste pas moins fragile étant donné les limites inhérentes à la méthode. Nous avons vu dans le cas des psychobiographies que le manque de données relatives à l'enfance des sujets étudiés ainsi que la difficulté de connaître la façon dont les sujets ont vécu certains événements posaient problème. Dans le domaine politique, cette difficulté prend encore plus d'importance. On ne saurait être approximatif ou hypothétique dans un domaine "où la reconstruction des mobiles de l'action, le choix des raisonnements appropriés pour "justifier" les décisions prises constituent toujours une part

¹Braud, P. *Ibid.* p. 55.

²Braud, P. *Idem.*

essentielle du travail des gouvernants.”¹

La psychologie de l'acteur, en ce qu'elle implique une centralisation sur des traits caractériologiques, ramène à nouveau le spectre du réductionnisme. En ne cherchant qu'à expliquer les aspirations à partir de faits psychiquement vécus, on occulte une large part de l'environnement susceptible d'avoir eu de l'influence sur les choix.

La notion de personnalité qui a, depuis les débuts de la recherche sur les leaders politiques, été posée comme primat à la propension à la carrière politique n'échappe pas elle non plus à la difficulté que pose le psychologisme. On se souviendra que chez Adorno, elle a joué un rôle déterminant pour expliquer l'autoritarisme. Or, la notion de personnalité est elle-même porteuse de dérives potentielles puisqu'elle est considérée comme une structure stable. Autrement dit, elle échappe aux pressions de l'environnement ou des situations sociales. Le problème est qu'elle ne revêt pas la même signification selon les pays, les systèmes politiques ou les périodes historiques. On comprend désormais un peu mieux les difficultés que pose l'utilisation même de cette notion.

Sans entrer dans le détail, nous retiendrons que la notion demeure en soi un référent mais qu'elle aussi a besoin d'être précisée. On notera entre autres la notion de “personnalité de base” définie par A. Kardiner et qui tient compte des dimensions historiques et anthropologiques. Ainsi,

Par “personnalité de base”, nous entendons l'ensemble des instruments d'adaptation qu'un individu partage avec tous les autres dans une société donnée. Le terme de personnalité de base doit être

¹Braud. P. *Ibid.* p. 56.

soigneusement distingué de celui de caractère. Ce dernier désigne un ensemble d'attitudes de moi, qui lui sont habituelles, et s'expliquent par le statut social, le sexe, et la manière dont certaines qualités se sélectionnent en réaction à des institutions définies. La structure de la personnalité de base est en relation avec le champ des possibilités plus large que la culture circonscrit.¹

Voilà donc dégagés les idées qui rendent l'application de la psychanalyse difficile en dehors de son champ clinique. Visiblement, nous ne parviendrons pas ici à rendre compte de tous les éléments susceptibles de rendre cet exercice plus serein. Peut-être est-ce la problématique même de leader politique qui pose une difficulté. Devant la complexité du sujet, aucune théorie n'est peut-être capable d'en saisir toutes les dimensions. Écoutons une dernière fois Freud au sujet des limites inhérentes à l'application même de la psychanalyse: "la psychanalyse n'a jamais prétendu donner une théorie complète de la vie de l'âme humaine en général, mais demandait seulement que ses découvertes fussent utilisées pour compléter et corriger les connaissances que nous avons acquises par d'autres moyens."²

Sur l'utilisation de la psychanalyse dans les sciences sociales, le débat demeure. Plus près de notre sujet de recherche, la question est, à la lumière des concepts émis par la psychanalyse, nous est-il possible de comprendre ce qui motive un homme ou une femme à se lancer dans la carrière politique ? Avant de pouvoir répondre, examinons en dernier lieu, la construction du psychanalyste Alfred Adler.

¹Kardiner, A. *L'individu dans sa société : essai d'anthropologie psychanalytique*. Paris, Gallimard, 1969. p. 291.

²cité par Ansart, P. *Les cliniciens des passions politiques*. Paris, Seuil, 1997. p. 215.

Analyse exploratoire : La construction d'Alfred Adler

Le psychanalyste autrichien Alfred Adler propose une lecture différente des hypothèses émises par S. Freud. Sans rejeter totalement les postulats de la construction freudienne, Adler propose une interprétation nouvelle essentiellement organisée autour de l'idée de la compensation de l'état d'infériorité. En refusant d'adhérer à l'emphase freudienne sur la sexualité et en considérant davantage les faits sociaux, Adler allait insuffler un élan extraordinaire à la première révolution engendrée par Freud et la psychanalyse.

La psychiatrie et le traitement des maladies nerveuses sont rapidement devenus des champs d'investigation pour ce fils de marchand qui devait trouver en Schopenhauer, Nietzsche et Kant ses auteurs favoris. Durant ses premières années de pratique, Adler semble concerné par les problèmes sociaux et devient socialiste après qu'il eut publié un pamphlet sur les conditions de travail des tailleurs, souvent appelés à travailler dans des milieux misérables. C'est donc à travers l'observation des problèmes sociaux qu'il développa son schéma conceptuel d'explication psychologique.¹ Dès lors, il forme avec C.G. Jung un premier cercle autour de Freud dans la modeste *Société psychologique du mercredi*.

C'est en 1907 avec l'*Infériorité des organes* qu'Adler met en évidence la notion de compensation psychique de l'état d'infériorité des organes. Cette explication doit être clairement mise en parallèle avec l'expérience personnelle d'Adler qui, dans une enfance malade, se vit incapable de suivre les garçons de son âge dans les sports notamment. Les organes sont donc appelés à la naissance ainsi que dans les divers stades de leur évolution, à développer des dysfonctions structurelles et fonctionnelles. Les organes n'ont alors plus

¹Way, L. *Comprendre Alfred Adler*. Toulouse, Privat, 1973. p. 34.

la même valeur fonctionnelle et la même résistance que les autres organes. Ils sont dans l'incapacité d'intégrer correctement les stimuli reçus. Cela a pour conséquence de provoquer une poussée de stimuli entraînant le développement parfois exagéré d'un autre organe. C'est ici qu'entre en fonction la notion de compensation. L'organe défectueux, incapable de gérer ou même de percevoir de façon efficace les différentes stimulations tend à développer une activité compensatrice ou surcompensatrice en déplaçant les stimuli reçus vers un autre organe. Ce transfert peut se faire de manière biologique mais peut également se faire par l'intermédiaire d'un système d'origine psychique par l'intensification des pressions sur les fonctions intellectuelles amenant un individu à mobiliser davantage l'attention sur l'activité de cet organe "valorisé" et une surstimulation se développe alors.

Le schéma de base de la construction adlérienne

Lorsqu'il rompt avec Freud en 1911, Adler avait déjà imprimé la direction philosophique de ce que deviendrait sa doctrine psychologique, la *psychologie individuelle comparée*. Pour Adler, l'homme n'est pas un produit isolé comme il l'est conçu dans la conception freudienne mais est en partie une résultante sociale.

Essentiellement, son désaccord avec Freud provient de l'emphase que ce dernier accordait à la sexualité. Sans rejeter entièrement la notion, il lui confère un rôle de composante sensible de la personnalité dans laquelle se reflètent les perturbations du psychisme plutôt que celui d'une force motrice à l'origine de tous les comportements comme le soutenait Freud.¹

¹Mormin, G., Viguier, R. *Adler et l'adlérisme*, Paris, PUF, 1990. p. 37.

Pour Adler, la notion de libido est relative. Loin d'être considérée comme un moteur, elle subit les fluctuations de toute la personnalité. Cette conception de la libido constitue une base de la structuration de l'appareil psychique tel qu'elle est entendue par Adler. Ainsi, "l'origine de la névrose ne réside pas dans un conflit de nature essentiellement sexuel, mais dans la fuite non-réussie d'une situation d'infériorité conflictuelle."¹

C'est la notion d'infériorité qui se trouve au coeur de la réflexion adlérienne. Pour lui, l'enfance est le premier lieu où l'individu apprend à reconnaître sa triste infériorité.

L'enfant, qui a tant besoin du secours de la communauté, se trouve en face d'un milieu qui prend et donne, exige et accomplit. Il se voit, avec ses penchants, devant certaines difficultés qu'il éprouve de la peine à surmonter. [...] Il remarque sans cesse des gens qui sont en mesure de satisfaire leurs penchants beaucoup plus aisément, qui ont donc quelque avantage sur lui. Il apprend ainsi à apprécier la grandeur qui rend capable d'ouvrir une porte, la force que d'autres possèdent de soulever un objet, la position qui en autorise d'autres à donner des ordres et à en exiger l'exécution.²

En prenant conscience de la situation qui le désavantage face au reste du monde, l'enfant en viendra à développer l'idée que celui-ci est un lieu de combat où l'existence dépend du degré d'adaptation face aux hostilités de l'extérieur.

On se souviendra que dans la construction freudienne, le jeune enfant entrait en relation avec le monde extérieur au moment où il prenait conscience de son incapacité à rivaliser avec son père. Résigné à ne pas pouvoir se débarrasser de lui, il cherche peu à peu

¹Mormin, G., Viguier, R. *Ibid.* pp. 37-38.

²Adler, A. *Connaissance de l'homme*. Paris, Payot, 1966. pp. 33-34.

à lui ressembler, à l'imiter et ce comportement le reconfortera lorsqu'il se comparera avec d'autres qui agissent comme lui. Pour Adler, l'effort que doit développer l'enfant réside dans sa capacité à adapter sa vie pulsionnelle au monde où il vit. Cette effort d'adaptation l'amène à développer des qualités pour lui permettre de s'affirmer dans ce monde où les grands réussissent.

C'est au nom d'une aspiration au pouvoir que l'enfant inhibe ses pulsions agressives. D'une certaine façon, il cherche toujours à ressembler à son père mais il est plus précis d'affirmer qu'il cherche à devenir aussi fort que lui. Pour G. Mormin et R. Viguier,

[...] ce refoulement a un effet d'intensification. Les frustrations trop fortes, trop fréquentes donnent naissance à un sentiment d'infériorité lié, entre autres, à la déficience organique qui génère une conduite de faible dite féminine en même temps qu'un refus de cette féminité: la protestation virile (masculine) qui signifie le rejet de tout ce qui, de près ou de loin, caractérise le comportement féminin.¹

La cohérence du système adlérien repose sur quelques concepts toujours présents dans l'oeuvre. Ainsi, à la situation d'infériorité et d'insuffisance très tôt révélée à l'enfant, une loi universelle de compensation de l'infériorité agira sur tout le psychisme et le corps. Ces derniers réagiront à la pression exercée ce qui contribuera à la formation progressive du caractère. Cette création réactionnelle de traits caractériels est à la base de l'élaboration du noyau de la personnalité. Adler écrit :

Si nous considérons le dynamisme en lui donnant le sens d'usage qu'un sujet fait de ses aptitudes, dynamisme vers lequel il est orienté

¹Mormin, G., Viguier, R. *Op. Cit.* p. 38.

par sa conception de la vie, par le sens qu'il attribue à la vie sans bien s'en rendre compte, sans l'avoir formulé par des mots ou des concepts, si donc nous partons de ce point de vue, nous pouvons deviner quel but de supériorité il doit poursuivre, quelle satisfaction aussi il poursuit, satisfaction qui lui apparaît comme un triomphe [...]¹

L'aménagement d'un lieu psychique où s'harmoniseraient les tendances agressives de l'être humain avec la possibilité de pouvoir affirmer son caractère devient le fil conducteur du développement humain. La vie psychique est de cette façon très liée à l'élaboration d'un *style de vie* qui cherchera à constituer un ensemble harmonieux. Ainsi, "ce qui se développe dans l'âme de l'enfant sera toujours plus pénétré par les rapports de la société avec lui ; on voit se produire les premiers indices du sentiment inné de communion humaine [...]"² Si c'est dans la résolution du conflit oedipien que l'enfant s'ouvrait au monde extérieur chez Freud, c'est dans la particularité d'affirmer l'orientation qu'il donne à sa propre vie que l'enfant entre dans la société et se développe en elle dans la construction adlérienne. On comprend désormais l'importance qu'Adler attachait aux phénomènes sociaux. L'individu n'a pas seulement à subir l'épreuve d'entrer dans la société ; il doit s'outiller pour faire face aux difficultés qui l'attendent dans ce monde nouveau. Le style de vie devient l'unité de la personnalité. Le schéma du monde extérieur qu'élabore l'enfant est aussi dépendant de la structure de sa personnalité. Les idées qu'il se fait de la réalité, les impressions qu'il dégage du monde environnant proviennent en partie des expériences qu'il a entretenues avec lui.

¹Adler, A. *Le sens de la vie*. Paris, Payot, 1950. p.138.

²Adler, A. *Op. Cit.* p. 41.

Avec Freud, il était nécessaire à l'individu de traverser des périodes de crises et de conflits pour parvenir à un plein développement. Dans la psychologie adlérienne, c'est la force créatrice d'un style de vie qui devient indispensable pour parvenir au développement individuel, à l'unité de la personnalité : "l'unité de la personnalité avec ses aspects inconscients et conscients obéit à une finalité qui confère à chaque manifestation partielle sa valeur dans ce jeu de l'ensemble."¹

Utilisation de la construction adlérienne pour comprendre le leadership politique

Comment rapprocher la théorie adlérienne de la question du leadership politique ? Adler lui-même n'a jamais systématisé sa construction autour de cette question. C'est un de ses disciples qui a exploré le potentiel explicatif de sa théorie dans l'analyse qu'il a faite de la tyrannie² où la brutalité et le despotisme sont expliqués par la notion de compensation de l'infériorité.

Chez Adler, la libido de l'homme est remplacée par l'instinct de domination. Chez Freud, on se souviendra de la dure épreuve que représentait la rencontre du principe de réalité. La joie et le plaisir que l'enfant recevait auprès de sa mère devaient céder la place aux exigences de la vie en société. Le petit enfant ne pouvait plus faire ce que bon lui semblait. Il faisait son entrée dans le monde des adultes. Chez Adler, cette première mutation est accompagnée du sentiment d'impuissance. Le corps et l'âme sont fragiles pour affronter une masse d'individus plus forts, mieux équipés physiquement et psychiquement.

¹Mormin, G., Viguiet, R. *Op. Cit.* p. 53.

²Sperber, M. *Psychologie du pouvoir*. Paris, Odile Jacob, 1991.

La volonté de devenir puissant apparaît très tôt dans la constellation enfantine. Le complexe d'infériorité oblige les petits enfants au dépassement d'eux-mêmes. Pour faire face au monde, on doit s'outiller, devenir meilleur, être reconnu. L'enfant rêve du moment où il sera plus "grand".

Chez le tyran, explique M. Sperber, la puissance est recherchée sous la forme de "monologue". Il est possible que le tyran n'accepte jamais ses propres faiblesses et fera en ce sens des efforts considérables pour surmonter son infériorité. Probablement qu'à un stade plus avancé, sa volonté de puissance le mènera à vouloir forcer l'apparence et à transformer la réalité. Tel est l'explication de la tyrannie.

Sans nous étendre davantage sur l'analyse des tyrans, nous est-il possible de transposer le schéma au cas des individus aspirants à la carrière politique ? Comme stade suprême du pouvoir institutionnalisé, la carrière politique ne représente-t-elle pas un lieu où il serait possible pour les individus souffrant d'infériorité d'exprimer toute leur volonté de puissance, d'exacerber leurs faiblesses dans un univers où ils seraient unanimement "reconnus" ?

Les leaders politiques incarnent, tant bien que mal, la volonté générale, le bien commun, les grands principes de cohésion sociale et les valeurs traditionnelles. L'individu qui atteint ce stade ultime ne voit-il pas momentanément s'estomper toutes les difficultés qui ont pu lui causer des ennuis ? Ne parvient-il pas par la carrière politique au stade suprême de l'idéalisation de soi, de la reconnaissance sociale ?

Conclusion

Ce mémoire cherchait à identifier les possibilités théoriques fournies par la psychanalyse pour compléter l'analyse de la personnalité des leaders politiques. L'approche de la personnalité politique a pour objectif d'étudier d'une part les qualités particulières requises pour faire une carrière politique mais aussi d'établir une esquisse de typologie des hommes politiques.

L'examen des théories classiques de la science politique, particulièrement la théorie des élites, a fait ressortir l'existence d'une élite distincte de la masse, un groupe réduit donc, qui a la particularité d'avoir plus de pouvoir que les autres.¹ L'approche préconisée par G. Mosca, V. Pareto et R. Michels a toutefois l'inconvénient de s'en tenir à une analyse strictement descriptive. C.W. Mills met en doute la vision d'une élite politique unique telle que défendue par "l'école italienne" des élites et émet l'idée du partage du pouvoir dans l'administration. Il pousse plus loin la logique élitiste et aborde la nature, la qualité et la socialisation des individus qui composent l'élite. L'américanité de son modèle limite toutefois l'explication générale du leadership politique. A l'opposé des théories élitistes, il y a les théories pluralistes dont le plus important représentant est R. Dahl. Sans contester le phénomène élitaire, le modèle de Dahl combat la vision d'une minorité dirigeante homogène telle que soutenue par les théoriciens élitistes. Le modèle polyarchique montre qu'il n'existe pas un groupe dominant minoritaire mais qu'une pluralité de groupes se font concurrence pour le partage du pouvoir politique.

¹Pour reprendre l'expression de R. Putnam in Putnam, R. *The Comparative Study of Political Elites*. New Jersey, Prentice Hall. 1976.

Au terme de cet examen, à quelle conclusion peut-on se rallier ? G. Rossi-Landi écrit: “tout le pouvoir n’appartient pas au personnel politique [...] néanmoins, il existe, à l’intérieur de la classe dirigeante globale, et quelque soit le mode dont on l’analyse, une élite politique spécifique [...]”¹ C. Ysmal poursuit : “l’usage des mots élites et leaders désigne l’existence d’une différence.”² Si les leaders, par leur nombre et leurs qualités, sont effectivement “différents”, il est alors intéressant de se pencher sur les caractéristiques qui leur confèrent cette singularité. Tel est l’objet des théories du leadership politique qui tentent d’identifier les caractéristiques communes à tous les hommes politiques. Même s’il est généralement admis qu’elles ont largement contribué à faire avancer la connaissance sur les leaders politiques, ces théories, en raison de la diversité des modèles qu’elles utilisent, de l’approfondissement sommaire qu’elles font de concepts pourtant complexes et de leur difficulté à dégager des généralisations convaincantes, ont une portée réduite.

La difficulté des modèles traditionnels de la science politique à systématiser la question de la personnalité politique nous a amené à présenter la psychanalyse comme cadre théorique nouveau permettant d’élargir le champ de la recherche sur les leaders politiques. Les résultats issus des recherches sur les leaders ont mis en évidence la corrélation qui existe entre la personnalité d’un individu et son comportement politique. Comme théorie de la personnalité, la psychanalyse a permis de mettre à jour les processus inconscients et leur influence sur les sentiments conscients. Il s’avérait alors intéressant pour nous de porter ces connaissances au questionnement général sur les leaders politiques. L’hypothèse selon

¹Rossi-Landi, G. *Op. Cit.* p. 82.

²Ysmal, C. *Op. Cit.* p. 604.

laquelle l'engagement politique aurait, pour cause et pour effet l'assouvissement de besoins inconscients devenait intéressante.

L'examen de la théorie psychanalytique nous a permis d'identifier les forces et les faiblesses du modèle quant à sa capacité à expliquer le leadership politique. Une première difficulté consistait à établir le dialogue entre science politique et psychanalyse. Le rapprochement n'allait pas de soi. Nous avons cherché les raisons qui expliquent le malaise provoqué par cette rencontre. Nous avons vu avec K. Popper que de vives critiques sont adressées à la psychanalyse notamment au sujet de son admission au statut de science. En cela, nous rejoignons R. Draï qui écrit :

Science politique et psychanalyse ne se présentent pas comme des disciplines achevées, mais ouvertes, en train de se faire et par suite accessibles au questionnement qui les concerne, serait-il extra-territorial au regard des délimitations et des répartitions académiques du "champ" scientifique.¹

Au terme de l'examen que nous avons fait de la psychanalyse, nous nous entendons avec R. Draï qui dégage trois voies d'application de la psychanalyse au cadre de la science politique et qui permettent d'étayer les préoccupations épistémologiques et méthodologiques qui nous ont suivi dans notre travail.

L'application sauvage et systématique de la psychanalyse à la vie politique constitue la première voie. Dans ce cadre :

¹Draï, R. "Science politique et psychanalyse" in Grawitz, M., Leca, J. *Traité de science politique tome III : l'action politique*. Paris, PUF, 1985. p. 141.

La psychanalyse n'est qu'une arme nouvelle [consistant] à expliquer unilatéralement le comportement d'un gouvernant par ses infériorités sexuelles et les particularités d'un régime politique ou d'un système social par son intentionalité maléfique : la répression ou la sur-répression des gouvernés ou leur subversion libidinale.¹

La seconde voie est celle qui cherche à dégager les idées politiques dans l'oeuvre de Freud. Certainement plus féconde et plus fructueuse, elle permet de mettre en perspective les essais consacrés aux questions politiques et culturelles. Or, nous savons qu'il n'existe pas, à proprement parler, de pensée politique freudienne systématisée et concrète. Puisque cours toujours l'hypothèse d'un Freud apolitique,² l'exercice alimente toujours la réflexion des chercheurs.

La troisième voie, dans laquelle nous nous situons, développe la précédente. Elle cherche à comprendre la logique interne de la psychanalyse en examinant sa fonction, ses concepts et ses postulats. Plus près de l'épistémologie, elle s'applique à faire la démonstration de la différence entre le général et le particulier. Elle cherche à élucider les conditions d'utilisation et les résultats de la technique psychanalytique. Cette troisième voie propose d'identifier les manifestations d'un inconscient dans la vie politique pour en montrer l'existence et approcher les questions que pose la science politique sous l'angle des apports que la psychanalyse propose à celle-ci "soucieuse de prendre en compte, à son niveau, un inconscient qu'elle ne saurait méconnaître plus longtemps sans risquer de compromettre son

¹Drai, R. *Ibid.* p. 143.

²Kodai, M. *Libido illimited : Freud apolitique ?* Paris, Point Hors Ligne. 1984.

développement et, peut-être, sa crédibilité.”¹

À l’aide des instruments développés par la psychanalyse, le questionnement sur les leaders politiques s’est modifié. Ainsi, les chercheurs se sont demandé s’il existait une “vocation” politique, une psychologie propre à ceux qui embrassent la carrière politique. La seconde topique psychanalytique (ça, Moi, Surmoi) a permis de dresser une véritable caractérologie des gouvernants. Notre travail consistait alors à savoir si la psychanalyse pouvait répondre à la question “Pourquoi faire de la politique ?”.

Les éléments inconscients de la caractérologie des leaders ont permis à S. Freud et W.C. Bullitt d’expliquer le caractère paradoxal du président T. W. Wilson. L’examen de l’histoire personnelle du président leur a permis de comprendre son comportement sur la scène politique. L’agressivité refoulée que possédait Wilson à l’égard de son père l’amena à développer des caractéristiques qui l’ont peu à peu mené à la Présidence des Etats-Unis. Mais, demande R. Draï, selon quelle chaîne associative ?² “Seule une véritable psychanalyse eût pu, peut-être, la reconstituer.”³ On revient au problème des sources qui seules rendent l’analyse possible. Ainsi,

un tel essai, pour suggestif qu’il soit, parce qu’il souligne la réduction politique aux identifications archaïques et infantiles d’un gouvernant officiellement “normal”, ne doit pas faire oublier son caractère, sinon spéculatif en tous cas conjectural puisqu’il ne se

¹Draï, R. *Op. Cit.* p. 143.

²Draï, R. *Ibid.* p. 147.

³Draï, R. *Idem.*

fonde pas sur une information psychanalytique directe.¹

Les “réserves” émises autour de cette analyse nous font partager la préoccupation de R.E. Money-Kyrle. Au sujet de l’analyse, il écrit :

[...] si elle aboutit, elle [doit] ajouter quelques faits intéressants à notre savoir - cela va sans dire, mais, par surcroît, peut-elle s’avérer utile ? En particulier, peut-elle aider à décider, face à plusieurs opinions contradictoires, laquelle est la bonne - si tant est qu’il y en ait une ?²

Conscients des apports de l’approche psychanalytique dans la reconnaissance des substrats abstraits à l’oeuvre dans le développement de la personnalité, nous devons reconnaître, au terme de notre analyse du schéma freudien qu’il s’est avéré incapable de répondre à notre question de recherche. Le problème semble venir du fait que le schéma ne considère qu’un aspect de la personnalité, qu’il est “figé” par et dans le complexe d’Oedipe. La question du leadership politique exige le dépassement des hypothèses issues de la résolution ou de la non-résolution de ce complexe. Autrement dit, le modèle a besoin d’être dynamisé.

L’analyse de Freud et Bullitt nous renseigne sur les conditions qui ont mené Wilson à la Présidence des Etats-Unis mais aucunement sur les prédispositions et les motivations du choix de cette carrière. Comme l’écrit M. Sperber :

la psychanalyse n’a jamais pu se détacher du milieu qu’elle s’était donné comme point de départ, la famille, ni de son conflit originel,

¹Drai, R. *Idem*.

²Money-Kyrle, R. E. *Op. Cit.* pp. 21-22.

le conflit familial. Elle tente au contraire d'expliquer l'histoire universelle comme une histoire familiale conflictuelle, et d'interpréter à partir du complexe d'Oedipe les luttes pour le pouvoir qui ont dominé, jusqu'à nos jours, toute l'histoire de l'humanité.¹

En fonction de quoi est-il possible de comprendre les motivations d'un individu à faire une carrière politique ? Pour pénétrer plus avant dans la psychologie des leaders politiques, nous avons proposé la lecture de la construction d'Alfred Adler. Nous avons vu que le schéma adlérien, sans rejeter totalement les connaissances apportées par la psychanalyse freudienne, "a discerné, derrière la famille, des constellations sociales décisives - ou, du moins, en a supposé l'existence."² C'est dans cette reconnaissance d'éléments extérieurs, croyons-nous, qu'il sera possible de dynamiser les connaissances apportées par la psychanalyse. Autrement dit, les limites que nous avons dégagées par rapport au modèle peuvent être dépassées si on y ajoute d'autres éléments susceptibles de le compléter.

Nous avons vu que le modèle adlérien était centré sur l'idée d'infériorité. Reconnaissant consciemment ou non son état d'infériorité organique ou sociale, un individu développe des qualités exceptionnelles pour compenser les difficultés que lui posent sa situation. Il se trouve alors dans une nouvelle situation où un organe ou un sens est exagérément valorisé. Il surmonte ses infériorités originelles qui lui imposent de s'adapter à un environnement hostile. Le schéma adlérien cerne ce processus comme une manifestation constante du développement psycho-neurologique de l'être humain. Ainsi,

¹Sperber, M. *Op. Cit.* p. 29.

²Sperber, M. *Op. Cit.* p. 29.

en tant que processus, il dépend de conditions organiques. Mais son contenu le détermine sur le plan social. Toutes les capacités que l'homme doit acquérir ou constituer, il les acquiert dans cette activité nécessaire de compensation de ce qui lui manque - une activité requise par son environnement - ou plus généralement : par la vie.¹

À la lumière de ce schéma explicatif, on peut émettre l'hypothèse que le pouvoir politique puisse être considéré comme un besoin névrotique d'autorité et la quête du pouvoir comme un résultat lié à la compensation d'une difficulté qui a pu survenir au cours des années décisives du développement et qui n'a jamais été surmontée. Si l'on reprend le cas de W. Wilson, on peut penser qu'il n'a recherché qu'à compenser la situation dans laquelle son père le maintenait, c'est-à-dire une solide emprise paternelle, qui confinait le jeune Tommy à un état de perpétuelle subordination. On comprend mieux le développement social du jeune homme, les signes qui démontrent sa recherche constante de dépassement personnel, d'affirmation de son propre Moi à la lumière du schéma adlérien. Aux yeux de Wilson, la Présidence représentait le stade suprême du pouvoir institutionnalisé, le seul lieu où il put oublier le petit homme qu'il a été. Plusieurs auteurs évoquent la recherche du pouvoir politique comme une finalité suprême, une fin en soi.² À l'aide du schéma adlérien, on comprend un peu mieux la "vocation" pour la carrière politique.

Nous ne voulons pas refermer ce travail sans attirer l'attention du lecteur sur des

¹Sperber, M. *Ibid.* p. 39.

²*cf.* R. E. Lane qui avance l'hypothèse selon laquelle l'activité politique sert à la poursuite du pouvoir comme une fin en soi, une satisfaction totale *in* Lane, R. E. *Op. Cit.* p. 121. R. Michels parle d'une avidité naturelle pour le pouvoir. T. Adorno en appelle d'une "personnalité autoritaire" qui serait tout à fait désignée pour la carrière politique.

considérations qui, même si elles n'ont pas fait l'objet d'une analyse spécifique de notre part, nous ont guidé dans notre réflexion.

Le pouvoir politique fait l'objet d'une réflexion dispersée sur plusieurs plans. Vouloir cerner la totalité de ce pouvoir représente une tâche colossale. À ne privilégier que certains aspects de ce pouvoir, on a toutefois le sentiment d'incomplétude. Le sens commun a tendance à ne considérer le pouvoir politique que par les avantages et privilèges qu'il procure: honneur, prestige, reconnaissance, jouissances. Cet aspect du pouvoir politique a largement été documenté. C'est pourtant lorsque l'on pose une distinction entre ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés et que l'on s'attarde aux mécanismes des relations qui les lie qu'on comprend que le pouvoir ne peut se limiter à l'étude des fonctions et des gratifications. Dès que l'on distingue un groupe qui exerce sa domination sur un autre, on passe à des notions complexes qui nécessitent un examen approfondi. La notion de chef est celle qui nous intéressait. L'état des travaux sur la psychologie du pouvoir nous a partiellement ouvert la voie à une meilleure compréhension des mécanismes à l'oeuvre dans la recherche du pouvoir politique mais encore, faudrait-il trouver le moyen de valider empiriquement les hypothèses que nous avons émises.

Bibliographie

Accoce, P.; Rentchnick, P. *Ces malades qui nous gouvernent*. Paris, Stock. 1976.

Adler, A. *Le sens de la vie : étude de psychologie individuelle*. Paris, Payot, 1950.

Adler, A. *Connaissance de l'homme : étude de caractérologie individuelle*. Paris, Payot. 1966.

Adorno, T.W. "Political and Economics with Interview Material" in Adorno. T.W. & oth. *The Authoritarian Personality*. New York, The Norton Library, 1950.

Albert, R.S. "Family Position and the Attainment of Eminence : A Study of Special Family Position and Special Family Experiences" *Gifted Child Quaterly*. Vol. 24, No. 2, spring 1980.

Albertoni, E.A. *Doctrine de la classe politique et théorie des élites*. Paris, Méridien Klincksieck. 1987.

Allport, G.W. *Personality : A Psychological Interpretation*. New York, H.Holt. 1937.

Ansart, P. *Les cliniciens des passions politiques*. Paris, Seuil. 1997.

Avril, P. *Essais sur les partis politiques*. Paris, Petite Bibliothèque Payot. 1990.

Barber, J.D. *The Presidential Character*. New Jersey, Prentice Hall. 1972.

Bastide, R. "Sociologie et psychanalyse" in Gurvitch, G. *Traité de sociologie tome II*. Paris, PUF, 1968.

Bastide, R. *Sociologie et psychanalyse*. Paris, PUF. 1972.

Beaudoin, J. *Introduction à la science politique*. Paris, Dalloz. 1996.

Berger, M. *La folie cachée des hommes de pouvoir*. Paris, Albin-Michel. 1993.

Berrington, H. "The Fiery Chariot : British Prime Ministers and the Search for Love" *British Journal of Political Science*. Vol. 4, 1972, p. 324.

Birnbaum, P. *Le pouvoir en politique*. Paris, PUF. 1977.

Braud, P. *L'émotion en politique*. Paris, Presses de Science Po. 1996.

Burns, J.M. *Leadership*. New York, Harper & Row Publishers. 1978.

Busino, G. *Elites et élitisme*. Paris, PUF. 1992.

Chauvelot, D. *L'inconscient dans tous ses états*. Paris, Point Hors-Ligne. 1990.

Clément, P.-P. *Jean-Jacques Rousseau : de l'éros coupable à l'éros glorieux*. Neuchâtel, Editions de la Baconnière. 1976.

Collette, A. *Introduction à la psychologie dynamique*. Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles. 1979.

Dadoun, R. *La psychanalyse politique*. Paris, PUF. 1995.

Dahl, R. *Qui gouverne ?* Paris, Armand-Collin. 1971.

Demichel, F. *La psychanalyse en politique*. Paris, PUF. 1974.

Dogan, M.; Pahre, R. *L'innovation dans les sciences sociales : la marginalité créatrice*. Paris, PUF. 1991.

Dorna, A. *Fondements de la psychologie politique*. Paris, PUF. 1998.

Drai, R. "Science politique et psychanalyse" in Grawitz, M., Leca, J. *Traité de science politique tome III : l'action politique*. Paris, PUF. 1985. pp. 141-163.

Duverger, M. *Introduction à la politique*. Paris, Gallimard. 1964.

Ellis, H. *A Study of British Genius*. New York, Houghton Mifflin. 1926.

Fernandez, D. "Introduction à la psychobiographie" *Nouvelle revue de psychanalyse*. no. 1, printemps 1970. pp. 33-48.

Feyerabend, P. *Contre la méthode*. Paris, Seuil. 1979.

Forbes, G.B. "Birth Order and Political Success : A Study on the 1970 Illinois General Election" *Psychological Report*. Vol. 29, 1971. pp. 1239-1242.

Freud, S. *L'interprétation des rêves*. Paris, PUF. 1967.

Freud, S. *Introduction à la psychanalyse*. Paris, Payot. 1975.

Freud, S. *Totem et Tabou*. Paris, Payot. 1965.

Freud, S. *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot. 1975.

Freud, S. *L'avenir d'une illusion*. Paris, PUF. 1983.

Freud, S.; Bullitt, W.C. *Le président Wilson*. Paris, Albin-Michel. 1967.

Friedländer, S. *Histoire et psychanalyse*. Paris, Seuil. 1975.

Gay, P. *Freud, une vie*. Paris, Hachette. 1991.

George, A.; George, J. *Woodrow Wilson and Colonel House : A Personality Study*. New York, Dover. 1964.

Glad, B. "Contributions of Psychobiography" in Knutson, J. (dir.) *Handbook of Political Psychology*. San Francisco, Jossey-Bass. 1973. pp. 296-321.

Grawitz, M.; Leca, J. *Traité de science politique tome III : l'action politique*. Paris, PUF. 1985.

Grawitz, M. *Méthodes des sciences sociales*. Paris, Dalloz. 1984.

Greenstein, F.I.; Lerner, M. *A Source Book for the Study of Personality and Politics*. Chicago, Markham. 1971.

Grünbaum, A. *Les fondements de la psychanalyse*. Paris, PUF. 1996.

Guay, J.-H. *Les fondements de l'autorité politique*. Thèse de Doctorat. Université de Montréal, Montréal. 1987.

Guiton, M.; Marvick, E. "Family Experience and Political Leadership : An Examination of the Absent Father Hypothesis" *International Political Science Review*. Vol. 10, No. 1, 1989. p. 64.

Haar, M. *Introduction à la psychanalyse*. Paris, Hatier. 1973.

Haynal, A. *Psychanalyse et science : face-à-face*. Lyon. Césura Lyon. 1991.

Hedlund, R. "Psychological Predispositions : Political Representatives and the Public" *American Journal of Political Science*. Vol. 17, 1973. pp. 489-505.

Hennessy, B. "Political and Apolitical : Some Measurements of Personality Traits" *Midwest Journal of Political Science*. Vol. 3, 1959. pp. 326-355.

Hermann, M. "Assessing the Foreign Policy Role Orientation of sub-Saharan African Leaders" in Walker, S.G.(dir.) *Pole Theory and Foreign Policy Analysis*. Durham, Duke University Press. 1987.

Horney, K. *The Neurotic Personality of Our Time*. New York, WW Norton. 1937.

Horney, K. *Les voies nouvelles de la psychanalyse*. Paris, L'Arche. 1951.

Hudson, V. "Birth Order Of World Leaders" *Political Psychology*. Vol. 11, No. 3, 1990. pp. 583-601.

Iremonger, L. *The Fiery Chariot*. London, Secken & Warbury. 1970.

Jacquin, D. *Qui devient leader et pourquoi ?* Mémoire de Maîtrise, Université de Montréal, Montréal. 1992.

Jambet, C. "Le discours sur la politique" *Magazine littéraire "Hors-série" : Freud et ses héritiers, l'aventure de la psychanalyse*. No. 1, 2e trimestre 2000. pp. 58-61.

Kardiner, A. *L'individu dans sa société : essai d'anthropologie psychanalytique*. Paris, Gallimard. 1969.

Kaufmann, P. *L'inconscient du politique*. Paris, PUF. 1979.

- Kodai, M. *Libido illimited : Freud apolitique ?* Paris, Point Hors Ligne. 1984.
- Lane, R. *Political Life ; why people get involved in politics.* Illinois, The Free Press. 1959.
- Lagache, D. *La psychanalyse.* Paris, PUF. 1957.
- Lagroye, J. *Sociologie politique.* Paris, Presse de Science Po et Dalloz. 1997.
- Laplanche, J.; Pontalis, J.B. *Vocabulaire de la psychanalyse.* Paris, PUF. 1967.
- Lasswell, H.D. *Psychopathology and Politics.* Chicago, Vicking Press. 1960.
- Le Bon, G. *Psychologie des foules.* Paris, PUF. 1963.
- Leclerc, B.; Pucella, S. *Les conceptions de l'être humain.* Montréal, ERPI. 1993.
- Marcuse, H. *Eros et civilisation.* Paris, Les Éditions de Minuit. 1963.
- Marcuse, H. *L'homme unidimensionnel.* Paris, Les Éditions de Minuit. 1968.
- McConaughy, J.B. "Certain Personality Factors of State Legislators in South Carolina" *American Political Science Review.* Vol. 44, 1950. p.897.
- Meynaud, J. *La technocratie, mythe ou réalité ?* Paris, Payot, 1964.
- Michels, R. *Les partis politiques.* Paris, Flammarion. 1971.
- Miles, T.R. *Eliminating the Inconscious.* Oxford, Pergamon Press. 1966.

Mills, C.W. *L'élite du pouvoir*. Paris, Maspéro. 1969.

Monière, D.; Guay, J.-H. *Introduction aux théories politiques*. Montréal, Québec/Amérique. 1987.

Money-Kyrle, R.E. *Psychanalyse et horizons politiques*. Toulouse, Privat. 1985.

Mormin, G.; Viguiet, R. *Adler et l'adlérisme*. Paris, PUF. 1990.

Mosca, G. *The Ruling Class, Elementi di Scienza Politica*. New York, McGraw Hill Book Co. 1939.

Orgler, H. *Ce qu'Adler a vraiment dit*. Verviers, Marabout. 1974.

Paige, G.D. *The Scientific Study of Political Leadership*. New York, The Free Press. 1977.

Pareto, V. *Traité de sociologie générale*. Genève, Droz. 1968.

Perron, R. *Histoire de la psychanalyse*. Paris, PUF. 1988.

Pelland, G. *Ouvrez quelques cadavres : portrait psychologique d'un président des Etats-Unis*. Montréal, Editions de la Pleine-Lune. 1998.

Popper, K. *Conjectures et réfutations*. Paris, Payot. 1985.

Putnam, R. *The Comparative Study of Political Elites*. New Jersey, Prentice Hall. 1976.

Reich, W. *La psychologie de masse du fascisme*. Paris, Payot. 1972.

Roazen, P. *La pensée politique et sociale de Freud*. Bruxelles, Editions Complexe. 1968.

Robert, M. *La révolution psychanalytique*. Paris, Payot. 1964.

Rossi-Landi, G. *Les hommes politiques*. Paris, PUF. 1978.

Runyan, W. *Life Histories and Psychobiography*. New York, Oxford University Press. 1982.

Scarfone, D. *Oublier Freud ?* Montréal, Boréal. 1999.

Sperber, M. *Psychologie du pouvoir*. Paris, Odile Jacob. 1991.

Sperber, M. *Alfred Adler et la psychologie individuelle*. Paris, Gallimard. 1972.

Stewart, L.H. "Birth Order and Political Leadership" in Hermann, M.G.(dir.) *A Psychological Examination of Political Leaders*. New York, The Free Press. 1977.

Thompson, C. *La psychanalyse, son évolution, ses développements*. Paris, Gallimard. 1956.

Waelder, R. *Les fondements de la psychanalyse*. Paris, Payot. 1962.

Way, L. *Comprendre Alfred Adler*. Toulouse, Privat. 1973.

Winter, J.P. *Les hommes politiques sur le divan*. Paris, Calmann-Levy. 1995.

Ysmal, C. "Elites et leaders" in Grawitz, M.; Leca, J. *Traité de science politique tome III : l'action politique*. Paris, PUF. 1985.